

LES CARNETS DU BOSPHORE  
IV

ALEXANDRE MAVROYENI

NOTES ET  
SOUVENIRS



**2021**

**SA**

**1413**

LES ÉDITIONS ISIS  
ISTANBUL



LES CARNETS DU BOSPHORE IV

ALEXANDRE MAVROYENI

Publié par les Éditions Isis

Şemsiye Sok. 10

Beşiktaş - 81210 İstanbul

NOTES ET SOUVENIRS

Tel: 0212 321 88 66

Fax: 0212 321 88 66

e-mail: [isis@isis.net](mailto:isis@isis.net)

[www.isispress.com](http://www.isispress.com)

Arrivé d'imprimerie octobre 1989

Imprimé en Turquie

\* Première impression İstanbul 1920 \*

ISBN 975-458-014-X

ÉDITIONS ISIS  
ISTANBUL



LES CARNETS DU BOSPHORE IV

Publié par les Éditions Isis,  
Şemsibey Sok 10  
Beylerbeyi - 81210 Istanbul  
Tel.: 0216 321 38 51  
Fax: 0216 321 86 66  
e-mail: isis@tnn.net  
www.theisispress.com

Achevé d'imprimer octobre 1989

Imprimé en Turquie

\* Première impression Istanbul 1950 \*

ISBN 975-428-014-X.



# LES CARNETS DU BOSPHORE

## IV

ALEXANDRE MAVROYENI

### NOTES ET SOUVENIRS

16 Mai 1907. — Le Premier Secrétaire du Sultan, Tahsin Pacha, me fit appeler ce matin au Palais. Aussitôt arrivé, il me reçut pour me dire que d'ordre de Sa Majesté le Sultan, il avait écrit au Gouvernement de Grèce, pour lui exposer la situation dans les provinces de Macédoine, par les bandes grecques et pour le prier d'agir au sujet de ces bandes de façon à arriver à la suppression entière de ces bandes. L'opinion du Sultan — me dit Tahsin Pacha — le Bulgare est le plus grand ennemi du Grec. Il s'en suit que les Grecs auraient dû laisser les Turcs aux Turcs afin de combattre cet ennemi commun. M. Gryparis, avec lequel je me rendis en sortant du Palais.

et que la question dont la solution se produisait non pas sur le territoire grec, mais sur le territoire ottoman. M. Gryparis me promit de télégraphier de suite tant à son gouvernement qu'aux consuls grecs en Macédoine pour leur conseiller une attitude conciliante et amicale. Cette réponse de M. Gryparis que je transmis immédiatement au Sultan par l'intermédiaire de Tahsin Pacha fit beaucoup de plaisir à Sa Majesté qui se rendait de nouveau au Palais dans l'après-midi pour assister à une autre séance. Tahsin Pacha, d'ordre du Sultan, alla avec le Patriarche grec. Aussitôt devant cette consigne, Tahsin Pacha répéta les idées qu'il m'avait exposées dans la matinée en ajoutant que Sa Sainteté aussi devrait télégraphier aux Archevêques en Macédoine pour leur recommander d'agir de façon à calmer les esprits, ce que le Patriarche promit de faire. Le Sultan donna également à Tahsin Pacha l'ordre de dire au Patriarche qu'à l'époque où il était Prince et quand mon père était son médecin et confident intime, mon père lui répétait souvent que la question du schisme bulgare finirait par causer des préjudices non pas seulement à la nation grecque mais encore à la nation turque. « Sa Majesté, a ajouté Tahsin Pacha, voit maintenant que ce que Mavroyeni Pacha lui disait il y a 35 ans devait un jour se réaliser à la lettre. »

Comme jamais auparavant le Sultan ne fut chargé d'une mission confidentielle quelconque, je suppose que c'est en souvenir de la sus-dite opinion de mon père qu'il me fit faire la démarche ci-dessus auprès de M. Gryparis et qu'il me fit aussi assister à l'entrevue du Patriarche avec Tahsin Pacha.

9/22 Juillet 1907. — ÉDITIONS ISIS  
ISTANBUL  
Ma mère me raconta aujourd'hui l'anecdote suivante : sous le règne de Mahmoud II, un soir Nicolas Aristarchi, grand Logothète et frère de ma grand-mère maternelle, donna un bal dans sa maison du Phanar. En dehors de quelques diplomates et de la haute



LES CARNETS DU BOSPHERE

IV

ALEXANDRE VAVROYENI



Publié par les Editions Isis,  
Semsibey Sok 10  
Beylerbeyi  
Tel.: 0216 321 56 57  
Fax: 0216 321 86 66  
e-mail: isis@ttn.net  
www.theisispress.com

21 SA 1413

Achevé d'imprimer octobre 1989

Imprimé en Turquie

\* Première impression Istanbul 1950 \*

ISBN 975-428-014-X

ÉDITIONS ISIS  
ISTANBUL



16 Mai 1907. — Le Premier Secrétaire du Sultan, Tahsin Pacha, me fit appeler ce matin au Palais. Aussitôt arrivé, il me reçut pour me dire que d'ordre de Sa Majesté je devais me rendre chez M. Gryparis, Ministre de Grèce, pour lui exposer la situation intolérable, créée en Macédoine, par les bandes grecques et pour le prier d'agir auprès de son gouvernement de façon à arriver à la suppression entière de ces bandes. D'après l'opinion du Sultan — me dit Tahsin Pacha — le Bulgare est l'ennemi tant du Turc que du Grec. Il s'en suit que les Grecs auraient dû laisser le champ libre aux Turcs afin de combattre cet ennemi commun. M. Gryparis, chez lequel je me rendis en sortant du Palais, me dit qu'il partageait complètement les idées là-dessus de Sa Majesté et que le gouvernement d'Athènes avait cessé d'encourager les bandes en question dont la formation se produisait non pas sur le territoire grec, mais sur le territoire ottoman. M. Gryparis me promit de télégraphier de suite tant à son gouvernement qu'aux consuls grecs en Macédoine pour leur conseiller une attitude conciliante et amicale. Cette réponse de M. Gryparis que je transmis immédiatement au Sultan par l'intermédiaire de Tahsin Pacha fit beaucoup de plaisir à Sa Majesté qui m'ordonna de retourner au Palais dans l'après-midi pour assister à une entrevue que Tahsin Pacha, d'ordre du Sultan, allait avoir avec le Patriarche grec. J'assistai donc à cette entrevue. Tahsin Pacha répéta les idées qu'il m'avait exposées dans la matinée en ajoutant que Sa Sainteté aussi devrait télégraphier aux Archevêques en Macédoine pour leur recommander d'agir de façon à calmer les esprits, ce que le Patriarche promit de faire. Le Sultan donna également à Tahsin Pacha l'ordre de dire au Patriarche qu'à l'époque où il était Prince et quand mon père était son médecin et confident intime, mon père lui répétait souvent que la question du schisme bulgare finirait par causer des préjudices non pas seulement à la nation grecque mais encore à la nation turque. « Sa Majesté, a ajouté Tahsin Pacha, voit maintenant que ce que Mavroyéni Pacha lui disait il y a 35 ans devait un jour se réaliser à la lettre. »

Comme jamais auparavant le Sultan ne me chargea d'une mission confidentielle quelconque, je suppose que c'est en souvenir de la sus-dite opinion de mon père qu'il me fit faire la démarche ci-dessus auprès de M. Gryparis et qu'il me fit aussi assister à l'entrevue du Patriarche avec Tahsin Pacha.

9/22 Juillet 1907. — Le Dr. Fenerli Pacha me raconta aujourd'hui l'anecdote suivante : sous le règne du Sultan Mahmoud II, un soir Nicolas Aristarchi, grand Logothète et frère de ma grand'mère maternelle, donna un bal dans sa maison du Phanar. En dehors de quelques diplomates et de la haute

société grecque, il y eut aussi parmi les invités quelques Turcs influents. Entre autres, un certain İzzet Bey, Chambellan du Sultan. Celui-ci portait à son doigt une magnifique bague en brillant que le Sultan venait de lui donner. Elle avait, cette bague, le seul défaut d'être un peu large. İzzet Bey remarqua au bal la femme du Doctor Millingen, celui-là même qui soigna Lord Byron durant sa dernière maladie. Madame Millingen était arménienne de naissance et d'une grande beauté. İzzet Bey fut sous son charme pendant tout le bal et dansa avec elle plusieurs fois les danses du temps. Vers la fin du bal, İzzet Bey s'aperçut de la disparition de sa bague. L'émoi en fut grand. On chercha partout. Rien n'y fit. On ne la trouva pas. Il y allait, toutefois, de la faveur d'İzzet Bey auprès du Sultan. Et, en effet, Mahmoud II apprit la disparition de la bague et ne voulut plus revoir İzzet Bey. Le Dr. Fenerli raconte que quelques années plus tard Madame Millingen vendit cette bague à un marchand du Bazar.

Voici une seconde anecdote du même Dr. Fenerli :

Nicolas Aristarchi, ci-dessus mentionné, fut vers 1854 exilé de Turquie. La cause, d'après le Dr. Fenerli, fut la suivante : le Sultan Médjid venait de remplacer son Grand Vézir Réchid Pacha par Mehmed Ali Pacha, gendre du Sultan. Pour rentrer en grâce, Réchid Pacha imagina le stratagème suivant : Réchid Pacha aimait beaucoup Aristarchi et celui-ci était dans d'excellents termes avec le Prince Mentchicoff et en général avec les membres de l'Ambassade de Russie à Constantinople. Le Prince Mentchicoff se trouvait à cette époque à Constantinople en mission spéciale pour régler avec la Turquie la question des Lieux-Saints. Il ne réussit pas, et il était sur le point de rentrer en Russie. Avant toutefois, de quitter Constantinople et sur la prière d'Aristarchi, il écrivit une lettre dans laquelle il déclarait qu'avec Réchid Pacha comme Grand Vézir la Russie finirait sûrement par s'entendre avec la Turquie sur la question des Lieux-Saints. Cette lettre une fois entre les mains de Réchid Pacha, celui-ci la fit parvenir au Sultan qui, sans hésiter un seul instant, renomma Réchid Pacha au poste de Grand Vézir. Mais Aristarchi devint la victime de ce petit complot. Il fut exilé pour quelque temps. Il se rendit à Vienne et à St. Pétersbourg d'où il ne tarda pas à rentrer à Constantinople et à reconquérir son influence auprès des Grands. Le petit incident suivant montrera jusqu'à quel point Mehmed Ali Pacha en voulut à Aristarchi : peu de temps avant l'exil d'Aristarchi, celui-ci assis dans son caïque à trois paires de rames rentrait un jour de Stamboul à son yali (don du Sultan Mahmoud II) de Yénikeui. Il n'était pas très loin de sa demeure lorsqu'il s'aperçut qu'un caïque à cinq paires de rames dans lequel se trouvait son ennemi Mehmet Ali Pacha, manœuvrait de façon à atteindre et peut-être aussi à couler le caïque qui le ramenait chez lui. Saisi d'une peur probablement justifiée, Aristarchi donna l'ordre à ses rameurs de faire tout leur possible pour échapper à une poursuite aussi inusitée. Les rameurs furent à la hauteur de leur tâche. Mais, arrivés à leur destination, ils tombèrent tous à demi évanouis de fatigue.



10/23 Juillet 1907. — M. Zotos est proche parent des Carathéodorys. Il me dit, en parlant de l'origine peu illustre mais honorable des Carathéodorys que le grand-père d'Alexandre Pacha Carathéodory était simple épicier (*ahtar*) d'Andrinople. Le fils de cet épicier qui fut le père d'Alexandre Pacha Carathéodory se fit remarquer par son amour des lettres. Kyrillos, Archevêque d'Andrinople, l'envoya à ses frais à Pise où il étudia la médecine. Ses études terminées, il vint à Constantinople où il distingua comme médecin et comme savant.

Le Dr. Fénerli Pacha me parlant de l'origine de la famille de Photiadès Pacha, qui fut Ambassadeur de Turquie à Rome, me dit que le grand-père de celui-ci était un grammairien grec assez distingué. Quant à son père, il occupa le poste de secrétaire du Patriarcat Œcuménique. Il était doué de beaucoup d'intelligence. Il se fit remarquer par Etienne Vogoridès dont l'influence fut prépondérante dans les affaires de la Porte entre les années 1835 et 1855. Vogoridès le fit nommer Grand Postenlik de Moldavie et son représentant à la Principauté de Samos. Vogoridès eut pour gendres le fils de ce dernier (Photiadès Pacha) et Fénerli Pacha. Le Sultan Médjid assista aux noces du premier. Ce fait prouve l'énorme influence de Vogoridès à cette époque.

Quant à Etienne Vogoridès, il était, lui aussi de basse extraction. Son véritable nom était Etienne Sassos. Son père était d'origine bulgare et marchand de cochons. Il avait pour oncle un prêtre qui habitait Yassi, capitale de la Moldavie. Par l'intermédiaire de cet oncle, il s'attacha à la maison de mon arrière grand-oncle Callimachi, Prince de Moldavie. C'est ce dernier qui le protégea et le recommanda au Divan Impérial pour son intelligence et ses capacités. Trouvant que son nom de Sassos avait chose de roturier, il prit le nom, qui sonnait mieux, de Vogoridès.

30 Juillet/12 Août 1907. — Kirkor Hamamdjian, juge au Tribunal Correctionnel de Stamboul, m'a raconté les deux anecdotes suivantes :

1° Artin Cazazian, dont la naissance arménienne fut très obscure et qui, suivant les mauvaises langues de l'époque, commença sa carrière par être le mignon de certains grands personnages turcs (d'aucuns disent même du Sultan) acquit sous le règne de Mahmoud II une influence considérable. Comme banquier influent, il amassa une grande fortune. Mais il était d'une largesse excessive, de sorte qu'il mourut pauvre. Ce fut lui qui restaura le Patriarcat Arménien dans la cour de l'église duquel, du reste, il fut enterré. Il eut beaucoup de jaloux parmi les gros bonnets Turcs qui un jour décidèrent de le perdre. Ils l'accusèrent de vivre dans un luxe effréné et dans la débauche la plus abjecte. Le Sultan Mahmoud crut à moitié à ces paroles. Il voulut s'en assurer *de visu*. Il sortit donc une nuit incognito de son Palais accompagné de deux ou trois fidèles armés jusqu'aux dents et qui n'attendaient qu'un simple signe du

Sultan pour tomber sur Artin et le massacrer. Arrivés chez Artin, un domestique de misérable apparence leur ouvrit la porte. Aucun luxe dans la maison. À l'arrivée du Sultan, Artin était en train de dîner en compagnie de son secrétaire, Agop Hamamdjian, grand-oncle du sus-dit Kirkor Hamamdjian. On raconte que cet Agop, à la vue du Sultan, eut tellement peur qu'il fut frappé d'une hémorragie cérébrale dont il mourut quarante jours plus tard. Quant à Artin, il conserva tout son sang froid. Plaçant un morceau de pain sur sa tête, il se leva de table et alla se prosterner devant son Seigneur et Maître. La joie du Sultan fut grande. Il conféra à Artin la décoration "Tasviri Houmayoun" sur laquelle, comme on sait, se trouve toujours tracé le portrait du souverain. Seuls les Grands Vézirs de l'époque possédaient cette haute distinction. Artin mourut peu de temps après cette visite mémorable. On suppose qu'il fut empoisonné par quelque favori jaloux.

2° Le repas chez les Orientaux est chose sacrée. Lorsqu'il mange du pain qu'on qualifie de "sacré" — *Nan-i-Aziz* (ou pain sacré), l'Oriental le plus modeste devient l'égal du plus puissant. C'est par respect pour ce pain sacré que l'Oriental porte sur sa tête un morceau de pain lorsque, interrompu dans son repas par la présence soudaine d'un grand personnage, il se voit forcé de se lever devant ce dernier. Toutefois, le même geste, est fait aussi parfois par un haut personnage désirant honorer un inférieur qui lui est cher. En voici un exemple :

Aali Pacha, Grand Vézir du Sultan Aziz, affectionnait Serkiz Effendi Hamamdjian, secrétaire général au Ministère des Affaires Étrangères et frère du sus-nommé Kirkor Effendi Hamamdjian. Aali Pacha assista donc à la cérémonie de mariage de Serkiz Effendi Hamamdjian. À la fin de la cérémonie on se mit à table. Pendant le repas on vint annoncer à Aali Pacha que le Sultan l'appelait. Aali Pacha demanda à Serkiz Effendi quelques papiers d'État que celui-ci avait chez lui. Serkiz Effendi se leva de table pour aller les chercher. Il les présenta à Aali Pacha. Celui-ci les prit et puis, plaçant sur sa tête un morceau de pain, il se sépara des autres convives pour se rendre auprès du Sultan. En ce faisant, d'après les anciens usages orientaux, Aali Pacha donna une marque de haute faveur à Serkiz Effendi.

4/17 Août 1907. — Le vieux Docteur Drakoulis de Yénikeui était intimement lié avec les Docteurs Etienne et Constantin Carathéodory. On a vu plus haut que d'après le témoignage d'un membre de la famille, le père d'Etienne Carathéodory était simple épicier à Andrinople. Le Dr. Drakoulis m'a dit aujourd'hui que d'après l'aveu du Docteur Constantin Carathéodory, neveu d'Etienne Carathéodory, la mère de ce dernier était fille d'un bulgare d'Andrinople, ouvrier décorateur (*Βαφεύς*) de profession. C'est ce qui explique peut-être les sympathies bulgares tant du Dr. Etienne Carathéodory que de son fils aîné Alexandre Pacha Carathéodory.

Le Dr. Drakoulis a aussi beaucoup connu Nicolas Aristarchi, Grand Logothète, père de Stavradi Aristarchi, Grand Logothète actuel. Le père de Nicolas Aristarchi s'appelait aussi Stavradi. Ce dernier eut pour père un *sarrafi*, ou banquier de l'époque. Le *sarrafi* en question, homme intelligent, donna une éducation très soignée à son fils Stavradi qui en dehors du turc apprit les langues étrangères. Or, peu avant la grande révolution grecque de 1821, le Divan Impérial eut vent de ce qui se tramait par les Grecs du Phanar contre l'État. Constantin Mourousis, homme de beaucoup de talent et Grand Drogman du Divan Impérial fut décapité en 1820, soupçonné de favoriser le mouvement. Il s'agissait donc de le remplacer par un autre Grec, car seuls les Grecs à cette époque connaissaient les langues étrangères. Mais la Porte avait résolu de ne plus confier ce haut poste à un homme appartenant au noyau noble du Phanar. Informée de l'existence du fils du *sarrafi*, la Porte nomma Stavradi Aristarchi Grand Drogman du Divan Impérial. Lorsque, peu de mois après, la révolution grecque éclata, Stavradi Aristarchi fut exilé à Brousse avec son fils Nicolas. Stavradi mourut peu de temps après, empoisonné, dit-on. Nicolas continua à rester en exil. Sa mère Sophie, femme d'une grande intelligence naturelle et parlant parfaitement le turc (elle était *Haihorom* de naissance, c'est-à-dire, elle appartenait à une famille arménienne de l'Asie du rite grec orthodoxe) réussit, par l'intermédiaire du tout puissant Handjerli à ramener son fils Nicolas de l'exil et, toujours avec l'aide de ce puissant personnage, à l'introduire au Palais Impérial comme professeur de la langue française (qu'il connaissait cependant très imparfaitement, Nicolas Aristarchi n'ayant pas reçu une éducation soignée) du Prince héritier qui régna depuis sous le nom de Sultan Médjid. Nicolas Aristarchi acquit ainsi de l'influence et fut nommé, vers 1832, à la place de Pétropoulos, Grand Logothète, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1866.

Le *sarrafi* Aristarchi était lui aussi d'origine "haihorom". Il s'appelait Aristarchès, nom de baptême que plusieurs Arméniens portent même de nos jours, tel Aristarchès Azarian. On dit que le grand professeur Logadès conseilla au fils du *sarrafi* de changer le nom de son père, de l'helléniser tout-à-fait et de la transformer en Aristarchi. Le vrai nom du *sarrafi* était Aristarchès Stavrak Agha. Les "Haihoroums" se divisent en deux classes. Les uns sont d'origine grecque et les autres d'origine arménienne. Mais tout parlent l'arménien et sont de religion orthodoxe.

15/28 Août 1907. — Le Grand Vézir, Férid Pacha, me fit appeler chez lui en toute hâte ce matin. Je m'y rendis immédiatement. Il me dit que sur la proposition du Conseil des Ministres Sa Majesté promulgua un *Iradé* me nommant de nouveau Prince de Samos, à la place de Constantin Effendi Carathéodory. Je répondis au Grand Vézir que je me sentais très honoré de cette nomination, mais que je déclinais l'honneur pour les raisons suivantes : 1° ma santé n'était pas très brillante en ce moment ; 2° Constantin Effendi

Carathéodory ainsi que sa femme remplirent la ville d'une nouvelle calomnie à mon égard : ils prétendirent, en effet, que j'intriguais pour me faire nommer de nouveau à Samos. L'occasion était donc propice pour prouver la fausseté des allégations du susdit couple. Férid Pacha, fort étonné de ce refus, me recommanda de me rendre auprès d'İzzet Pacha, 2<sup>e</sup> Secrétaire du Sultan, afin de lui faire part de ma décision de ne pas quitter Constantinople. Son Altesse m'engagea aussi de retourner chez Elle aussitôt après avoir vu İzzet. J'ai trouvé celui-ci également fort étonné de mon refus. Il me dit que le Sultan lui parla très favorablement de moi ainsi que de mon frère qui depuis la date de son rappel comme Consul général à Marseille ne quitta pas cette ville. Le Sultan affirma que parmi les Grecs, c'est aux Mavroyéni en qui il avait le plus de confiance. İzzet Pacha exprima alors l'avis que, moi refusant, c'est mon frère qui devait être nommé Prince de Samos. J'ai trouvé juste cet avis. Je fis part de ma conversation avec İzzet au Grand Vézir chez lequel je me rendis et qui enchanté de me revoir, me garda à déjeuner. Férid Pacha me dit que son candidat, maintenant que je refusais, était Géorgiadès Effendi, membre de la Cour de cassation et homme jouissant d'une bonne réputation. Selon le Grand Vézir, mon frère n'ayant pas occupé un poste quelconque depuis son remplacement à Marseille et n'étant jamais rentré à Constantinople, sa nomination comme Prince de Samos ne saurait être opportune surtout dans des moments de grande difficulté de l'île après un séjour de onze mois de Constantin Effendi Carathéodory à Samos.

17/30 Août 1907. — La nomination de Georgiadès Effendi comme Prince de Samos parut ce matin dans tous les journaux. Georgiadès Effendi est un honnête homme. Son défaut principal, c'est d'être très entêté. Il est aussi tant soit peu excentrique. Il quitta hier soir pour Vathy par le bateau *İzzeddin*, mis à sa disposition par l'Amirauté.

18/31 Août 1907. — Stavraki Aristarchi, Grand Logothète, me dit que son père se rendit en Europe deux fois, la première de son propre gré et la seconde à la suite d'un ordre obtenu sur les instances de Canning, Ambassadeur d'Angleterre. Ces deux voyages durèrent à peu près une année chacun. Selon Stavraki Aristarchi, son père ne trouva aucun appui au commencement de sa carrière auprès de Handjerli, qui devint Drogman de l'Ambassade de Russie et dont l'influence ne se serait agrandie considérablement qu'à une époque postérieure. Les vrais protecteurs du père de Stavraki Aristarchi auraient été le Kehaya Pacha d'alors (c'est ainsi qu'on dénommait le Ministre de l'Intérieur) ainsi que le Capoutan Pacha ou Ministre de la Marine.

Selon Abraham Pacha Kara-Kehaya, Sénateur de l'Empire, personne ayant exercé une sérieuse influence auprès du Sultan Aziz, le père de Stavraki Aristarchi ne jouissait pas d'une très bonne réputation auprès de quelques gros bonnets Turcs. Il était connu comme intrigant et colporteur de nouvelles. Un

jour qu'il attendait pour être reçu dans l'antichambre du Prince Égyptien Moustapha Fazil Pacha, celui-ci fit dire par Abraham Pacha lui-même qu'il ne désirait pas le recevoir. Le Prince Moustapha Fazil Pacha le soupçonnait d'espionnage politique.

Le Sultan Medjid — me dit aussi Abraham Pacha — voulant donner une marque de haute faveur tant à son père qu'au père d'Artin Pacha Dadian, les autorisa à porter sur leur fez un *toura* (ou armes imperiales) en or. Abraham Pacha, qui n'avait à cette époque que 14 ans, sollicita du Grand Vézir Réchid Pacha l'obtention du même privilège. La réponse très caractéristique que lui fit Réchid Pacha fut celle-ci : « Enfant, je suis l'auteur du «Houmayoun», du «Tanzimat» (ou charte de réformes). Par ce Hatt toute distinction entre Musulmans et Chrétiens est abolie. Et tu veux que j'obtienne pour toi une faveur qui te distinguerait des autres Arméniens !... »

19 Août/1 Septembre. 1907. — Tous ceux qui ont connu mon refus d'accepter de nouveau la Principauté de Samos m'en ont félicité. Je me demande s'il se trouve dans tout l'Empire un autre Grec qui aurait refusé comme moi. La raison principale que naturellement je ne dis pas à Férid Pacha pour laquelle je ne voulus pas retourner à Samos, c'est que je suis persuadé que la S. Porte ne désire pas au fond que Samos progresse et devienne ainsi un exemple aux autres Îles. De là les encouragements secrets que donne la S. Porte aux partis de l'opposition à Samos. Laisser les coupables impunis, ce n'est pas gouverner, c'est entraver le progrès.

23 Août/3 Septembre. 1907. — Yannopoulo Effendi, ex-Consul à Trieste, qui durant 40 années a connu mon père, m'a raconté aujourd'hui deux anecdotes le concernant et montrant l'indépendance de son caractère :

C'était avant l'avènement au trône du Sultan Hamid II. Mon père passait son été à Prinkipo. Un beau jour, il reçut l'ordre de se rendre chez Son Altesse Impériale Hamid Effendi de très bonne heure le lendemain matin. Mon père s'y rendit. Grande fut sa surprise quand, arrivé au Palais de Béshiktash, il trouva le prince absent. Toutefois, avant son départ, Son Altesse avait chargé une personne de son entourage de dire à mon père que la santé du Maître n'était pas bonne, que les jambes étaient faibles et ainsi de suite. Furieux d'apprendre que le Prince avait quitté pour son kiosk de Kiathané sans l'attendre et comprenant que sa présence n'était nullement indispensable, mon père dit à l'intermédiaire sur un ton de colère ceci : « Vous direz à Son Altesse : *Tchok sikmessin !* » (En d'autres mots) : « Vous direz à Son Altesse qu'il n'abuse pas de femmes ! » et il partit furieux.

La seconde anecdote est la suivante : Tous les mardis durant le règne du Sultan Aziz, mon père était de garde au Palais où il dînait et couchait. Un mardi, on lui servit une série de plats peu appétissants. À table, en dehors du pharmacien-en-chef et de deux ou trois fonctionnaires subalternes, il se trouvait ce soir là un nègre du Palais occupant un haut poste au Harem Impérial. Parmi les nombreux plats, il y avait aussi un plat de légume du nom de semizoto. Mon père goûtant de ce plat, le trouva mauvais. Il se mit alors à répéter d'un air narquois et à moitié rêveur ces mots : "Semizoto ! *Zaifzoto*" ! .... *Zaif*, en turc, veut dire : faible. La répétition de ces mots mirent en colère le nègre puissant qui se levant de table exclama : « Oubliez-vous donc que vous mangez le pain de Sa Majesté ? » Pour toute réponse, mon père continuait à murmurer : "Semizoto ! *Zaifzoto*" !

10/23 Septembre 1907. — Stavraki Aristarchi me dit aujourd'hui qu'à la mort de son père en 1866, le Patriarche Sofronios proposa à Aali Pacha, Grand Vézir, pour le poste de Grand Logothète soit Constantin Adossidès, devenu plus tard Gouverneur général de Crète et Prince de Samos, soit Christati Effendi Zographos, riche banquier et philanthrope connu qui devint aussi par la suite ami personnel du Prince héritier Mourad Effendi. Aali Pacha, ami et protecteur du père de Stavraki Aristarchi, ne voulut pas en entendre parler et insista pour la nomination comme Grand Logothète de Stavraki Aristarchi, ce qui fut fait. Cela prouve que pour devenir Grand Logothète le consentement pour le moins tacite de la Porte est nécessaire. La volonté seule du Patriarche ne suffit pas. Aussi, en dehors du brevet que chaque Grand Logothète reçoit du Patriarcat, la Sublime Porte de son côté lui donne un *Bêrat*.

4/17 Octobre 1907. — Etienne Effendi Carathéodory, ex-Ministre de Turquie à Bruxelles et fils de Constantin Effendi Carathéodory, vient de mourir à Paris. Le Dr. Fénerli me donna aujourd'hui quelques détails sur les sentiments sincèrement amicaux envers Constantin Effendi Carathéodory du Sultan Médjid dont il était le médecin particulier. Le Sultan Médjid fit construire tout près du Palais de Dolmabahdjé un théâtre par un architecte français, théâtre qui coûta 30 millions de francs, tout vol compris. L'inauguration de ce théâtre eut lieu vers 1857. Le Sultan, toute sa Cour, le Harem Impérial et tous les Corps de l'État, par députations, assistèrent à la première représentation théâtrale qui fut celle d'un opéra italien. Huit médecins du corps médical de Constantinople, y compris Fénerly, mon père, Gaspar Bey, Serivan Effendi, Sarandi Effendi et autres furent aussi invités à cette fête. On les plaça aux fauteuils du dernier rang, de sorte que les occupants ne pouvaient pas être vus par le Sultan qui, lui, se tenait dans une grande loge du milieu. Médjid n'apercevant pas son médecin particulier et apprenant qu'il se tenait avec ses collègues juste au-dessous de la loge impériale, donna immédiatement l'ordre de faire évacuer la troisième loge à sa gauche, pour y

placer les huit médecins, Constantin Carathéodory en tête. Dès que Carathéodory Effendi entra dans la loge, le Sultan ne manqua pas de lui envoyer un de ses plus gracieux sourires. Constantin Effendi Carathéodory était le fils du seul frère qu'eut le Docteur Etienne Effendi Carathéodory. Sur l'origine de ce dernier nous donnâmes plus haut les éclaircissements voulus. Le théâtre que fit construire le Sultan Médjid fut brûlé trois années plus tard, les uns disent par la main d'un fanatique, d'autres dans un but de vol. Le Dr. Fénerly m'affirma qu'il n'y avait pas moins de 30 pianos Erard dans les différentes salles de ce théâtre. Le reste à l'avenant. Une partie des Écuries Impériales occupe aujourd'hui l'endroit où fut élevé ce luxueux palais de musique.

La monomanie de la propreté était développée à un tel degré chez le Sultan Médjid qu'il ne voulait permettre à personne de le toucher. Il allait même plus loin, car, en sa présence, personne n'osait toucher les choses que lui-même eût pu toucher. Néanmoins, au Docteur Constantin Effendi Carathéodory, il permettait même de placer dans la bouche impériale des pilules de quinine. Médjid mourut en 1861, d'une maladie de poitrine. Un ou deux jours avant sa mort, il fit appeler son médecin Constantin Effendi, lui fit part qu'il se sentait mourir, lui dit qu'il regrettait de n'avoir pas fait à lui ainsi qu'à la nation grecque tout le bien qu'il avait désiré leur faire et lui communiqua ses craintes, à savoir, que son successeur, Abdul-Aziz, n'eût pas un bon et grand cœur. Médjid mourut en stoïque. Constantin Effendi Carathéodory racontait lui-même depuis qu'en écoutant les susdites paroles de Sa Majesté il ne put retenir ses sanglots. Toutefois, il serait juste de noter ici que Constantin Effendi avait les larmes faciles. Toute émotion violente, même agréable, aboutissait chez lui à des larmes. En voici une preuve :

Mon père qui usait presque de toute son influence auprès du Sultan Hamid pour le bien de tout le monde, sollicita aussi de Sa Majesté de nommer Constantin Effendi Carathéodory Sénateur de l'Empire. Le Sultan le nomma. Là-dessus, mon père demande à Sa Majesté la permission de lui présenter le nouveau sénateur. Cette demande également fut agréée. L'audience eut lieu en présence de mon père. Dès, cependant, que le Sultan commença à parler de son Auguste père, le Sultan Médjid, et des services que Constantin Effendi lui avait rendus, celui-ci fut pris d'une telle crise de larmes que Sa Majesté, qui n'aime pas voir pleurer, fut obligée de mettre immédiatement fin à l'audience.

10/23 Octobre 1907. — Le Grand Vézir, Férid Pacha me demande l'autre jour de lui exposer par écrit mon opinion sur la prétention du parti Sofoulis à Samos, à savoir, que c'est le Séna (*ἡ Βουλῆ*) et non pas le Prince qui a le droit, d'après les Firmans, de gouverner l'île. Je me rappelle parfaitement que quand j'étais Prince de Samos, M. Sofoulis soutenait une théorie tout opposée. Si en ce moment il a changé d'avis (et il a eu tort de le

faire, car sa nouvelle attitude pourrait conduire à des désagréments sérieux pour l'île), c'est parce qu'il a mis dans sa tête de renvoyer le Prince actuel, Georgiadès Effendi, et de ramener à Vathy, Constantin Effendi Carathéodory, à cause surtout de la fille et de la femme de ce dernier. La chose est triste, mais vraie. Quoiqu'il en soit, voici l'exposé motivé que je fis à Férid Pacha, exposé dans lequel, d'après moi, je défends les intérêts bien compris de la Principauté dont je désire la prospérité :

« Pendant presque toute la durée du gouvernement de Stéfanaki Bey Vogoridès des troubles éclataient fréquemment à Samos, de sorte que la Porte fut plusieurs fois obligée d'envoyer des troupes pour pacifier l'île. En une occasion même, il fut expédié à Samos jusqu'à 8000 soldats. Ces troubles avaient pour origine la mauvaise administration de Stéfanaki Bey qui gouvernait l'île de Constantinople par ses envoyés et par le Sénat (c'est-à-dire, le "Médjlissi-Idaré" qu'on a tort de traduire en grec par le mot : (*Βουλή*) et en français par le mot : Sénat. Médjlissi-Idaré veut dire mot-à-mot : Conseil d'Administration.) Il en résultait souvent des luttes armées entre les habitants. C'est à la suite de cet état de choses que le Gouvernement Impérial décida tout en confirmant les droits concédés déjà aux Samiens par le Firman de 1832, de définir plus amplement les attributions du Sénat Samien, et c'est au Prince Callimachi, successeur de Vogoridès, que fut adressé le firman de 1850 où les attributions furent tout au long fixées. Le Firman de 1850 est appelé Firman analytique. Ce nom lui fut donné parce que son but était d'analyser, d'exposer, de définir les droits concédés aux Samiens par le Firman de 1832. Le Firman de 1850 fait donc loi à l'instar de tous les Iradés Impériaux promulgués depuis cette date touchant certains points spéciaux.

Depuis 1850 et jusqu'à il y a un mois, aucun parti politique samien ne s'était adressé à la Sublime Porte pour alléguer officiellement que les attributions accordées au Sénat Samien (Médjlissi-Idaré) n'étaient pas comprises dans le Firman de 1850. Le contraire même était souvent arrivé, c'est-à-dire, tant le parti Hadjiyanni que le parti Sofouli s'étaient à maintes reprises plaints officiellement auprès de la Sublime Porte qui voulait, disaient-ils, s'arroger des prérogatives que les Firmans ne lui concédaient pas, mais accordaient exclusivement au Prince. Les archives de la Sublime Porte sont remplies de plaintes de cette nature. Ainsi, sous Alexandre Pacha Carathéodory, par exemple, qui remit toute son autorité à Hadjiyanni, le parti opposé à ce dernier, c'est-à-dire, le parti qui se trouve en ce moment au pouvoir, accusait ouvertement le Sénat Samien, d'alors d'exercer des droits que les Firmans ne lui reconnaissaient pas, et il y a à peine quelques mois sous Constantin Effendi Carathéodory qui lui, concéda toute son autorité à Sofouli, le parti Hadjiyanni lançait les mêmes accusations contre le Sénat Samien d'aujourd'hui. Il est donc établi que quand ils ne se trouvaient pas au pouvoir les deux partis politiques samiens admettaient clairement que les prérogatives



du Sénat Samien ne dépassaient pas celles qui lui étaient conférées par le Firman de 1850. Maintenant, il ressort de ce Firman qu'il rentre dans les prérogatives du Prince seul le droit de choisir et de nommer tous les fonctionnaires autres que ceux dont la nomination dépend du vote du peuple. Quant aux fonctionnaires chargés des finances de l'Île, c'est le Sénat Samien qui les désigne au Prince. Son Altesse procède seulement à leur nomination. Les Princes de Samos qui eurent pour règle de se conformer au Firman de 1850 gouvernèrent l'Île de la manière que je viens d'indiquer. Cette manière, d'ailleurs, répond à l'intérêt bien compris de la Principauté, car si on admettait la nouvelle théorie proposée par le parti Sofouli (théorie que répudient tant le texte clair du Firman de 1850 que les faits historiques qui donnèrent naissance à ce Firman et qui consiste à enlever au Prince toute initiative et à le rendre le jouet ou le cinquième membre du Sénat Samien — chose qui n'a même pas été révue soit en 1832 soit en 1850) on arriverait tôt ou tard et nécessairement à l'anarchie, à la guerre fratricide et à l'annihilation d'un parti par l'autre, c'est-à-dire à l'état de choses qui précéda 1850 et qui conduisit au Firman de 1850. »

Pendant que je donnais lecture de ce qui précède au Grand Vézir, celui-ci m'interrompait souvent par des Bravo ! Bravo ! À la fin de la lecture, il me félicita avec chaleur et m'assura non seulement qu'il ferait usage de mon exposé au prochain Conseil des Ministres, mais qu'il s'inspirerait de son contenu dans ses nouvelles instructions au Prince de Samos. Férid Pacha ajouta ceci : « Vous avez toujours aidé ce ... cochon d'Izzet Pacha dans ses travaux. Vous devez venir me voir souvent et m'aider aussi. » Je remerciai, le Grand-Vézir pour ses paroles bienveillantes, mais je crus également devoir lui dire que quoique voyant souvent Izzet Pacha, je n'avais jamais eu l'occasion de l'aider ni par ma plume ni par mes conseils, vu qu'Izzet Pacha était surtout un homme d'affaires et que je n'en faisais pas. Le fait, toutefois, qu'un Grand-Vézir demande mon aide et se montre, pour ainsi dire, jaloux de mon influence supposée auprès d'un personnage, ne manque pas de piquant.

11/24 Octobre 1907. — J'écrivais hier que le Grand Vézir en mentionnant le nom d'Izzet Pacha qualifia celui-ci de ... cochon. Ceci ne doit pas être pris tout-à-fait à la lettre, car depuis son Grand-Vézirat, Férid Pacha a dans l'ensemble vécu dans d'excellents termes avec Izzet Pacha. La colère d'hier de Férid Pacha a dû avoir eu pour cause les paroles excessivement flatteuses qu'à l'occasion de la fête du Hirkai Chérif le Sultan adressa, en présence de tous les hauts dignitaires, à Réchid Pacha, Préfet de la Ville, dont le fils a épousé la fille d'Izzet Pacha. Férid Pacha voit en Réchid Pacha un candidat sérieux pour le poste de Grand-Vézir et il soupçonne Izzet Pacha de travailler dans ce but.

Durant de longues années et, l'on pourrait dire, durant tout le temps que Férid était au Conseil d'État, collègue d'Izzet, l'inimitié entre ces deux hommes était connue de tous. Izzet déclarait publiquement qu'il préférait aller à

l'enfer, plutôt que de se trouver au paradis avec Férid. Après que le Sultan Hamid s'attacha Izzet auprès de sa personne comme deuxième Secrétaire et conseiller intime et dans un moment où Sa Majesté, sur l'instigation surtout du premier Secrétaire Tahsin Pacha, pensa pour la première fois à nommer Férid Grand-Vézir, Izzet présenta au Sultan contre Férid un long réquisitoire où il développa l'idée suivante, à savoir, que si Férid venait au pouvoir la Turquie finirait par disparaître. Izzet pria, en même temps, le Sultan de choisir entre lui et Férid. Le Sultan s'arrêta et ne procéda pas à un changement grand-véziriel. Mais, avec la tenacité qui est un des traits de son caractère, il revint sur son idée un peu plus tard. Il reconcilia en sa propre présence Férid- avec Izzet et nomme le premier Grand-Vézir. Je me trouvais alors à Samos. À mon retour à Constantinople je n'ai pas manqué d'être frappé de l'accord parfait entre deux hommes prétendu irréconciliables. Izzet poussa même un jour son enthousiasme pour les talents de Férid, jusqu'à me dire qu'il considérait Férid l'égal du réformateur Réchid Pacha, Grand Vézir du Sultan Medjid. Ce qui incitait Izzet à me faire cette étrange déclaration, ce n'était pas la juste appréciation des talents de Férid, c'était, hélas ! le fait que Férid le laissait terminer certaines affaires qui lui rapportaient gros. La partialité d'Izzet est grande dès qu'il s'agit de ses propres intérêts. Sa vénalité, c'est sa faiblesse. Son intelligence n'est pas petite. Son énergie de même. Sa tenacité dans les affaires et dans ses idées est remarquable. Il ne lâche ni une idée ni une affaire. Cette dernière qualité explique son succès dans l'entreprise du chemin de fer du Hedjaz qu'il créa de toutes pièces. À l'origine de l'affaire, j'étais un de ses rares confidents dans son projet de réunir la Mecque par chemin de fer avec le reste du monde. Ce qu'il rêva vers l'année 1900, ce que des ingénieurs européens considérèrent comme une chose difficile à réaliser, il est en train en ce moment de l'accomplir lui-même avec le concours bien entendu du Sultan. Le chemin de fer du Hedjaz sera donc principalement son œuvre et, grâce à cette œuvre, bien d'erreurs, bien de fautes politiques lui seront pardonnées. Izzet est un homme vindicatif, menteur, humble devant les grands, cruel envers les petits. Il est de nature essentiellement passionnée. La bonté et la douceur lui sont presque inconnues. S'il aime, il aime comme un tigre. Il attire plutôt qu'il ne repousse. Quand il parle en turc, il a le talent d'exposer les affaires d'une façon dramatique, saisissante. C'est, je crois, le secret de son ascendant sur le Sultan. Je ne dois pas finir ces lignes sans dire qu'Izzet est aussi tout autant avare que rapace. Malgré son énorme fortune, il surveille lui-même les dépenses de toute sa maison et personne n'a pu se vanter en une occasion quelconque jusqu'ici de lui avoir fait payer un sou de plus de ce qu'il a voulu lui-même payer. Avec cela, Izzet n'est pas fanatique. Il est plutôt superstitieux. Mais, s'il n'est pas fanatique de religion, il est fanatique pour la race arabe, qui est sa propre race, ainsi que pour cet ensemble d'institutions musulmanes qui émanent du Coran. Comme il se met assez en contact avec le monde européen et comme il est intelligent, il est arrivé à craindre la supériorité des Européens, leur richesse, leur force matérielle. Il désire par

conséquent de toute son âme le relèvement du monde islamique. C'est de l'égoïsme, c'est de l'orgueil, c'est du patriotisme. C'est tout cela plus que de la religion, car toutes les fois que par instant son esprit se dégage de toute superstition, il aperçoit presque aussi clairement qu'un libre penseur le côté humain de toutes les religions.

16/29 Octobre 1907. — Kurde-Saïd Pacha, Président du Conseil d'État, est mort cette nuit d'une maladie de cœur aggravée par son grand âge. Il avait près de 85 ans d'aucuns disent 90. C'était un homme d'un commerce agréable. Il fut ambassadeur à Berlin et l'expérience de l'Europe le rendit meilleur. Il ne faisait pas le mal pour le mal. Il ne touchait pas de backchichs non plus, et il s'en vantait souvent. Mais il était incapable de sacrifice et très courtisan. Ainsi, quand mon père avait l'oreille du Maître, il n'y avait pas de flatteries que Saïd ne lui prodiguât. Mon père lui rendit plusieurs services et travailla même à faire de son fils Shérif, surnommé le Beau Shérif, gendre du Sultan. Shérif est affecté d'un faible bégayement, et ce petit défaut fit qu'il n'épousa pas une des filles du Sultan. Quand mon père perdit sa grande influence auprès de Hamid, Saïd cessa ses courtisannies, à l'instar d'un tas d'autres aussi dépourvus que lui de caractère. Shérif occupe en ce moment le poste de Ministre à Stockholm. Il a le grade de général de division. Il est militaire, ancien élève de Saint-Cyr. Il a épousé une parente du Khédivé. Il est dépourvu de talent. Avec cela, flatteur comme son père et capable de tout pour arriver.

Les mots : *bosh érif* signifient en turc : homme nul, homme sans valeur. Ceux qui appellent Shérif le Beau Chérif, tout en jouant sur les mots, désirent montrer le cas qu'ils font de ses capacités et de son intelligence.

24 Octobre/6 Novembre 1907. — Le Dr. Anacréon Stamatiadès m'écrit de Samos que tous les Samiens, sans distinction de partis, désirent mon retour là-bas comme Prince. Je n'ai aucun désir d'y retourner. Le parti Sofouli continue son opposition à Georgiadès Effendi et insiste sur les prétendues prérogatives du Sénat Samien (*Bouλή*). La surexcitation serait considérable à Vathy et toute folie semble possible dans un pays tel que Samos. Les Samiens, ou plutôt certains chefs samiens — car le vrai peuple est plutôt soumis et tranquille — au lieu de perdre leur temps à se faire reconnaître des prérogatives qu'ils n'ont pas et qui, s'ils les avaient, tourneraient contre eux, auraient dû n'être guidés que par une seule idée, à savoir, le progrès et l'enrichissement de l'Île à l'instar de ce qui, en partie, se passe à Chio et à Mételin. C'est triste à dire, mais il est pourtant vrai que si le Grec, pris individuellement, est un être intelligent et capable, pris collectivement, il semble devenir défectueux. L'envie du prochain et l'absence de discipline l'empêchent de répondre convenablement aux besoins de la société moderne. Les Grecs de l'antiquité avaient peut-être aussi les mêmes défauts. Mais les temps ont changé depuis et de nos jours pour devenir vraiment grand un peuple a besoin de qualités qui n'étaient sûrement pas indispensables à l'époque de Périclès.

25 Octobre/7 Novembre 1907. — Aujourd'hui, fête de Chéker-Baïram, j'ai fait ma visite à Izzet Pacha dans sa chambre au Palais Impérial. Pendant que nous causions un nègre Moussaïb (sont appelés Moussaïbs les Chambellans du Harem Impérial) vient dire à Izzet qu'il avait quelque chose à communiquer de la part de Sa Majesté au Patriarche œcuménique Joachim III. Peu d'instants après, Sa Sainteté arriva chez Izzet pour le féliciter à l'occasion des fêtes du Baïram. J'ouvrirai ici une parenthèse pour dire qu'un Patriarche œcuménique, à raison de sa haute position, ne devrait pas présenter en personne ses félicitations aux gros bonnets du Palais dans des occasions semblables. Jadis, les Patriarches ne faisaient jamais des visites de ce genre. Mais, tout semble s'être détérioré depuis. Le nègre qui évidemment guettait l'arrivée du Patriarche, dès qu'il vit Sa Sainteté entrer dans la chambre du Pacha se précipita vers Elle et lui tint à peu près ce langage : « Sa Majesté est très contente de vous. Elle vous envoie ses saluts. Elle vous souhaite une bonne santé et sachant que vous alliez venir aujourd'hui au Palais, Elle a gardé ceci pour vous. ». À ces paroles, le nègre présenta au Patriarche un bel ananas. Sa Sainteté le prit des mains du nègre et le porta à ses lèvres ainsi qu'à son cœur. Elle fit en même temps un petit discours en assez bon turc pour exprimer sa reconnaissance et pour prier le nègre d'assurer de sa fidélité le Sultan, pour la prolongation des jours duquel Elle adressait journellement au Très-Haut des prières ferventes. Le Patriarche ajouta qu'il était touché des bienfaits que Sa Majesté voulait bien prodiguer tant à la nation Grecque qu'à son chef spirituel. Après le départ du Patriarche, Izzet Pacha m'affirma que le Sultan aimait bien Joachim III qu'il considérait comme ami de son Auguste Personne. Comme preuve de cela, Izzet me dit que le matin même, le Sultan donna suite à une demande écrite de Sa Sainteté, demande par laquelle le Patriarche sollicitait un grand nombre de grades et de décorations en faveur de ses protégés. Mon opinion est que Joachim III a tort d'user de son crédit auprès de Sa Majesté pour obtenir certaines grâces au profit de telle ou telle personne. Ce qui devrait uniquement intéresser le Patriarche, c'est la Nation grecque tout entière et surtout les privilèges dont celle-ci jouit depuis la conquête, privilèges que le gouvernement semble vouloir méconnaître de nouveau. Quoiqu'il en soit, Joachim III ne manque pas de qualités et surtout d'une certaine grandeur. Ce qui lui manque, c'est le jugement. Mais, il est très fort pour s'attirer des partisans. C'est un chef de parti admirable. Comme tel, il fait décorer ses partisans qui tous plus ou moins sont affamés de décorations et de grades. Pour revenir aux bonnes dispositions actuelles du Sultan envers Joachim III, je crois que ces bonnes dispositions ont pour origine le fait de la recrudescence des bandes bulgares en Macédoine ainsi que le contentement de Sa Majesté à la saisie de la correspondance privée de l'Archevêque de Dramas, dans laquelle le Patriarche était qualifié de très turcophile.

8/21 Novembre 1907. — Le Dr. Flétoridés m'a dit que feu Alexandre Pacha Carathéodory ne niait pas son origine bulgare du côté de sa grand'mère paternelle et que, fâché du choix de Gabriel Pacha Krestovitz comme gouverneur général de la Roumélie Orientale, il disait : « Krestovitz n'est pas le seul haut fonctionnaire ottoman d'origine bulgare. Il y en a d'autres aussi ! » Il entendait par ces paroles sa propre personne. On sait que le Sultan ne voulut jamais consentir à la nomination à ce poste de Carathéodory Pacha. Le Sultan s'était toujours repenti d'avoir nommé, sur la recommandation de mon père, Carathéodory Pacha comme Premier Délégué du Congrès de Berlin et, immédiatement après le Congrès, sur la recommandation cette fois de Koutzouk Saïd Pacha, au poste de Ministre des Affaires Étrangères. Le Sultan considérait Carathéodory comme peu dévoué à sa personne. Mon père, toutefois, le soutint jusqu'à la fin. À plusieurs reprises différentes, il présenta au Sultan des rapports de Carathéodory Pacha justificatifs de sa conduite. Costaki Pacha Musurus jalousait Carathéodory, et ce fut ce dernier qui représenta la Turquie comme Premier Délégué au Congrès de Berlin. Le Congrès fini, Musurus attaqua l'attitude de Carathéodory durant ce Congrès dans un long rapport présenté à Sa Majesté. Mon père prit fait et cause pour Carathéodory, et ce fut grâce à cet appui que Carathéodory, quelques années plus tard, fut nommé Prince de Samos d'abord et puis gouverneur général de Crète. Malgré cet appui qui après tout fut la cause principale de la renommée de Carathéodory, celui-ci, doué qu'il était d'un caractère peu noble, cessa toute visite chez mon père dès qu'il s'aperçut que, à raison de son grand âge et conséquemment de la diminution de son influence, mon père ne pouvait plus lui être utile. Carathéodory était un homme instruit et d'un commerce excessivement agréable. Mais il avait l'âme sans grandeur. Il était humble envers les puissants, arrogant envers les petits. Il avait le cœur sec. Il ne fit jamais le bien à qui que ce fût. En outre, il avait peur de son ombre. Il n'osait rien proposer ni rien entreprendre de crainte d'offusquer les forts. Il gouverna l'Île de Samos d'une façon détestable. Il ne pensait qu'à une chose : comment conserver sa place. Le progrès de l'Île ne l'a jamais sérieusement intéressé. Il disait souvent aux Samiens de son entourage : si vous n'avez pas de patriotisme, est-ce à moi à vous l'inculquer ? J'ai des filles à marier ! Le vrai Prince, c'est Hadjiyanni. Mois, je ne suis qu'un simple cachet bon pour signer. » En somme, égoïste profond, tartuffe très habile, Carathéodory passa sa vie à ne penser qu'à lui-même.

Voici comment cette nomination se fit : Le Sultan Hamid, pour des raisons de dignité nationale, ne voulut pas envoyer un Turc apposer sa signature au Traité de Berlin. Il en fit part à mon père. « Mais, Majesté, lui dit mon père, vous avez Alexandre Effendi Carathéodory, sous-secrétaire d'État au Ministère des Affaires Étrangères qui pourrait faire votre affaire. C'est un fonctionnaire très capable et un honnête homme. Voulez-vous que je vous le présente ? » — « Oui, dit le Sultan, emmenez-le moi demain. » Ce qui fut dit

fut fait. Mon père écrivit une lettre à la mère de Carathéodory pour lui dire qu'il fallait que son fils vînt sans faute le voir le lendemain : Alexandre Carathéodory se rendit au rendez-vous. Une fois arrivé, mon père le conduisit chez le Sultan qui, après avoir causé quelques minutes avec lui, lui fit savoir que mon père allait dans ou deux jours lui communiquer sa décision. En effet, deux jours après, Alexandre Carathéodory fut nommé Premier Plénipotentiaire au Congrès de Berlin avec le grade de Pacha.

6/19 Décembre 1907. — Ce matin, on parlait devant le Grand-Vézir Férid Pacha de Turkhan Pacha et d'Etienne Musurus Pacha et on faisait remarquer que ces deux personnes avaient dans l'exercice de leurs fonctions peur d'émettre une opinion par crainte de se compromettre. Le Grand-Vézir tout en admettant la justesse de cette appréciation, exprima sa conviction, à savoir, que Musurus était dans l'ensemble supérieur à Turkhan, car, disait-il, « Musurus plus sa femme font un homme. » Cette phrase est très juste. Il n'est pas douteux, en effet, que Musurus ne serait pas arrivé là où il est arrivé sans sa femme qui est une dame de tact et de jugement, qualités qui manquent absolument à son époux.

7/20 Décembre 1907. — Le Grand-Vézir m'a paru aujourd'hui bien ennuyé de la situation en général et des difficultés qu'il a comme chef du Ministère. Il m'ouvrit son cœur et me parla de la façon suivante : « Je sais que je puis avoir confiance en vous. Je vous dis donc que tout le mal provient de ce que le Sultan veut avoir une politique personnelle et qu'il est ignorant des choses. Il déteste l'Angleterre parce que soi-disant les Anglais avaient pris part à la déposition de son oncle Aziz. Or, c'est faux. Les Anglais ne prirent aucune part active à cet événement. Elliot, Ambassadeur de la Reine à Constantinople à l'époque du détronement du Sultan Aziz, eut simplement vent de ce qui, en dehors de lui, se tramait alors. Voilà tout. Le Sultan déteste aussi l'Autriche. Or, l'Autriche, n'est-elle pas une Puissance qui, en raison de son voisinage pourrait nous rendre des services ? Il n'est pas porté, au contraire, vers l'Italie, ne voyant pas que l'Italie n'est pas en état de nous aider en quoi que ce soit et qu'elle est, au contraire, décidée de nous faire du tort en Tripolitaine. La Turquie ne devrait pas être guidée par des sympathies personnelles. Elle devrait baser sa politique sur son intérêt bien compris et se pencher vers les Puissances dont Elle pourrait tirer profit. Et puis, il y a cette éternelle question financière ! Nous marchons vers notre ruine. Je l'ai écrit au Sultan dans un long rapport sur les finances de l'Empire. Pour toute réponse, il m'envoya Izzet Pacha pour me faire des reproches. Or, je pense plus à ce que l'histoire va dire de moi demain qu'à la faveur impériale d'aujourd'hui. Je crois entre autre que le Sultan a tort d'éterniser ses Ministres au pouvoir. Voilà le Ministre de la Guerre quinze ans Ministre, le Ministre de l'Intérieur 13 ans et ainsi de suite. C'est là une faute grave. Le Grand-Vézir lui-même ne devrait rester au pouvoir plus de cinq ans. Il faudrait changer souvent les Ministres,

les rendre responsables de leur gestion et exiger d'eux des opinions libres et désintéressées. C'est de cette façon seulement que le Sultan pourrait être servi avec efficacité et que le pays renaîtrait. »

La conversation ayant tourné ensuite sur la vitalité de certaines personnes malgré leur grand âge, Férid Pacha me raconta l'anecdote suivant sur feu le vieux Costaki Pacha Musurus. Destitué de son poste d'Ambassadeur à Londres, il vint passer ses dernières années dans son yali d'Arnaoutkeui. Un jour, le Sultan lui demanda un rapport sur la question égyptienne, brûlante à cette époque. Musurus, en présence de Férid Pacha, alors Férid Bey et membre du Conseil d'État, appela sa fille Hélène, la plaça en face de lui devant une table et lui dicta sans broncher un long et lumineux exposé de toute l'affaire. Aux félicitations de Férid Pacha pour la facilité avec laquelle il résumait une question si compliquée, Musurus lui dit ceci : « Mon cher Férid, la raison d'avoir conservé toute ma lucidité et toute ma mémoire réside dans le fait que depuis l'âge de 50 ans j'ai cessé toute relation intime avec les femmes. Je conseille à tous les hommes d'en faire autant. »

9/22 Décembre 1907. — J'ai vu le Grand-Vézir chez lui ce matin, Il m'a dit qu'il désirait me voir depuis hier. Etienne Musurus Pacha, notre Ambassadeur à Londres, n'est plus de ce monde depuis avant-hier et Férid Pacha me dit que son candidat pour le poste de Londres devenu vacant, c'était moi. Je l'en ai remercié. Mais, j'ai ajouté que si auparavant j'avais de l'ambition, aujourd'hui je n'en avais plus aucune, de sorte que ma nomination à Londres, si elle se faisait, me laisserait froid. Férid Pacha insista sur son idée et me dit que le gouvernement Impérial n'avait pas, en dehors de moi, un homme capable d'occuper convenablement le poste de Londres. Il me conseilla d'aller de suite chez Izzet Pacha pour lui parler de cette affaire. Je le fis. J'ai tenu à Izzet le même langage qu'à Férid. Je lui ai dit que mon ambition était de vivre ici tranquille, respecté de tous, aimé de quelques-uns, mais à condition d'avoir mes appointements régulièrement payés, « ce que, lui-ai je dit, vous ne m'avez pas obtenu, quoique le pouvant. » Izzet exprima tout comme Férid l'opinion que mon séjour à Londres comme Ambassadeur ne saurait être qu'avantageux pour la Turquie. Il ajouta que « dès qu'il sentirait le Sultan bien disposé à mon égard », il userait de son influence auprès de Sa Majesté pour obtenir ma nomination définitive. Quoique cela puisse paraître étrange, je n'éprouve plus aucun désir de devenir Ambassadeur, chose que j'ambitionnais beaucoup il y a quelque temps de cela. Les années ont peut-être contribué à éteindre mon ambition et à me faire voir clairement la vérité des choses de ce monde. Mon sentiment est que plus on occupe un rang élevé plus on se sent pénétré de la bêtise humaine ainsi que d'un réel mépris pour les soi-disant grandeurs d'ici-bas. Je sens surtout ce dégoût et cet écœurement depuis que j'ai gouverné les hommes comme Prince de Samos. Rien ne nous rend plus philosophe que le gouvernement du troupeau humain. Depuis la dite date, dans

chaque homme je vois l'animal et je me dis souvent que l'homme n'est qu'un animal habillé. Si j'étais Roi, j'aurais eu des nausées tous les jours et j'aurais senti une espèce d'horreur en me voyant adulé et flatté par les individus de notre espèce.

17/30 Décembre 1907. — Hier, quelques-uns des Ministres, réunis en Conseil, voulurent soutenir ma candidature comme Prince de Samos. Mais, le Grand-Vézir leur a dit que je ne désirais pas accepter cet honneur. Alors, on fit une liste de deux candidats, liste qu'on présenta à Sa Majesté. Ces deux candidats furent Copassis Effendi et Vayannis Effendi. Le Sultan choisit le premier. Ce choix ne donnera pas satisfaction à Samos. Les Samiens, en effet, considèrent Copassis Effendi comme traître à cause de son attitude en Crète à une époque où il exerçait là-bas les fonctions de Secrétaire Général du Vilayet de Crète. Copassis Effendi est lui-même Crétois d'origine. C'est un homme instruit en grec et en turc. Il est aussi très travailleur. Mais il manque absolument de caractère. Le backshish aussi ne le laisse pas indifférent. En plus, pour obtenir l'appui de certaines Ambassades, il a eu souvent recours au rapportage des nouvelles. C'est donc, en somme, au point de vue moral, un triste sire. Sa femme, plutôt bornée, est autrichienne de naissance.

26 Décembre/8 Janvier 1908. — Je me trouvais chez Izzet Pacha ce matin avec Mr. Vere, Anglais d'origine, établi à Constantinople depuis 35 ans et représentant de la Compagnie Armstrong. Tout naturellement, il fut question de la vacance de notre Ambassade à Londres. Izzet nous dit, sans nous convaincre, qu'il n'avait aucune connaissance des idées du Sultan sur la question de savoir si le prochain représentant turc à la Cour de St. James sera musulman, comme avant la guerre de Crimée, ou bien chrétien, comme après cette guerre jusqu'à nos jours. Izzet parla aussi des relations peu intimes entre la Turquie et l'Angleterre durant le règne du Sultan actuel Hamid II. Il nous dit, cependant, qu'avant d'être attaché à la personne de Sa Majesté comme son deuxième Chambellan et deuxième Secrétaire, il fut, il y a de cela quinze ans, par l'intermédiaire de Djevded Pacha (Ministre de la Justice) et de Hadji Ali Pacha (Premier Chambellan) chargé de faire une communication importante à Currie, alors ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, et que, à cette occasion, il entrevit le moyen de rendre le Sultan favorable à la politique anglaise. Izzet ne précisa pas davantage, mais il nous affirma qu'il est le seul à connaître ce secret. Étrange secret, en vérité, qui par le seul fait qu'il reste un secret, montre bien la volonté du Sultan de continuer sa politique anti-anglaise.

Izzet nous parla également d'affaires en général. En nous développant deux projets différents concernant l'introduction à Constantinople de l'électricité, il laissa échapper cette remarque : « Mon Seigneur et Maître est un homme très intelligent en toutes choses, sauf en matières financières dont il n'entend traître mot. »



28 Décembre/10 Janvier 1908.— Mr. Ghangos me dit aujourd'hui que Stéfanaki Bey Vogoridès, Bulgare d'origine, et à la mort de celui-ci, Chrestovitch Pacha, également Bulgare d'origine, furent les premiers à concevoir l'idée de la séparation des Bulgares de l'Église Orthodoxe. Cette séparation qui eut lieu plus tard, facilita, comme on sait, la création de la Principauté de Bulgarie. D'ailleurs, il est à remarquer que sous le Sultan Aziz et quand Aali Pacha vivait encore, le Patriarche grec Grégoire VI prépara un projet d'après lequel, même le Patriarcat Œcuménique admettait, dans les limites des Canons de l'Église, la création d'un Exarcat Bulgare. Ce projet fut agréé par Aali Pacha. Il fut aussi sanctionné par Iradé Impérial. Vu, toutefois l'opposition considérable qu'il provoqua chez les Grecs, il resta lettre morte. À la mort d'Aali Pacha, survenue trois ans plus tard, Mahmoud Nédim Pacha, Grand-Vézir (surnommé, pour son amitié pour la Russie, Mahmoudoff), poussé par Alexandre Effendi Carathéodory, sous-secrétaire d'État à cette époque des Affaires Étrangères, auquel Ignatieff promit monts et merveilles, fit sanctionner par le Sultan un projet non seulement bien plus étendu que celui proposé par Grégoire VI, mais encore ouvertement anti-canonique. Ce fut ce second projet qui fit éclater le schisme. Mr. Ghangos m'assura qu'il vit de ses propres yeux à cette date plusieurs fois Alexandre Effendi Carathéodory entrer à l'Ambassade de Russie clandestinement par une porte de derrière. Apparemment, Alexandre Effendi désirait garder secrètes ses relations avec l'Ambassade de Russie. Dans cette œuvre pro-bulgare et anti-grecque, il eut comme collaborateur Christaki Effendi Zographos, banquier riche de l'époque.

3/16 Janvier 1908.— Mr. Scanavi, sous-directeur de la Dette Ottomane, m'a dit que lors de la grande conversion des Emprunts Turcs on mit sur le débit de la Dette Publique la somme énorme de 1.300.000 Livres Turques comme frais d'impression du nouvel emprunt. Or, en admettant que cette impression eût coûté même 200.000 Livres, il restait plus d'un million de Livres pour différents backchichs. Aux fonctionnaires du Palais ainsi qu'à ceux de la Porte on ne saurait avoir distribué plus de 300.000 Livres. Restait donc une somme de 800.000 Livres qui, d'après Mr. Scanavi, auraient passé au crédit de la Liste civile, ou Caisse privée du Sultan. Je crois que Mr. Scanavi exagère tant soit peu. Les 1.300.000 Livres n'ont pas dû, il est vrai, avoir été affectées aux frais seuls d'impression. La Banque Ottomane a dû toucher avec son groupe une commission pour faire la conversion. Des backshishs aussi ont dû avoir été payés. La Liste Civile a dû également avoir eu sa part, mais moindre que 800.000 Livres.

8/21 Février 1908.— Nedjib Effendi, Secrétaire privé d'Izzet Pacha m'a raconté que pendant le dernier Ramazan il se rendit un jour avec son chef à la mosquée Yéni-Djami. En quittant la mosquée, Izzet Pacha distribua suivant l'usage quelques petites pièces de dix paras aux mendiants qui l'approchèrent. Il donna dix paras aussi à un homme assez bien vêtu qui portait le turban. Le

mollah dit alors au Pacha : « Pacha, reprenez vos dix paras. Je ne suis pas un mendiant de la rue. » Ce brave Turc s'attendait évidemment à recevoir plus de dix paras d'un richard tel qu'Izzet. Mais il ne connaissait pas son homme...

1/13 Mars 1908.— J'ai déjeuné aujourd'hui chez le Grand-Vézir avec le Prince Gazarine, consul général de Russie à Beyrouth et homme très intelligent. Gazarine nous décrivit sous des couleurs très sombres le niveau moral des Syriens tant musulmans que chrétiens. Le mensonge régnerait suprême en Syrie. Le vol aussi. La dépravation serait telle que tricher au jeu au principal club de Beyrouth ne produit presque plus d'impression. Parlant de la ligne du Hedjaz, le Prince nous dit que le matériel employé pour la construction de ce chemin de fer est, selon lui, inférieur, de sorte qu'il y aurait à recommencer dans dix ans. Gazarine nous affirma qu'Izzet arrive tout de même à en tirer de grands profits à la suite d'achats à vils prix qu'il fait faire par son beau-frère Abdul-Kader, fils du célèbre Abdul-Kader, de vastes terrains avoisinant la ligne en question. Gazarine prétend que c'est uniquement par un séjour en Syrie qu'on pourrait se faire une idée de l'immense influence dont Izzet et les siens jouissent dans le pays. Tous les fonctionnaires seraient leurs créatures.

20 Mars/4 Avril 1908.— Voici une anecdote sur Kiamil Pacha que me raconta le Dr. Kotzonis :

Le Sultan Hamid tout en faisant discuter par son Conseil des Ministres, certaines questions et tout en promulguant des Iradés confirmant les décisions prises par ses Ministres, avait parfois l'habitude de revenir sur les mêmes questions et de promulguer de nouveaux Iradés contraires aux précédents. Kiamil Pacha, Grand-Vézir pour la deuxième fois, se mit un jour en plein Conseil à critiquer ce procédé. L'opinion de Kiamil à ce sujet fut non seulement combattue par la plupart des Ministres, mais elle fut aussi immédiatement rapporté au Sultan lui-même par, dit-on, Zekki Pacha, Grand Maître de l'Artillerie. À la fin du Conseil, Kiamil rentra chez lui. Se sentant un peu indisposé, il se retira dans sa chambre du Harem. Il était en train de causer avec le Docteur Stavridès quand tout à coup deux officiers subalternes y firent irruption. « Préparez-vous », dirent-ils à Kiamil d'un ton cavalier, « à nous suivre, et vite! » Kiamil sentit qu'il n'avait qu'à obéir. Il fit un signe de découragement à son docteur et s'habillant à la hâte, il suivit ces étranges ambassadeurs qui le conduisirent au Palais Impérial. Là, Kiamil apprit qu'ayant été nommé gouverneur d'Alep, il devait quitter sur-le-champ Constantinople pour aller rejoindre son nouveau poste. Et, en effet, il y serait sûrement allé sans l'intervention du Dr. Stavridès, qui au courant des procédés du Sultan Hamid, se mit à l'œuvre. Quittant précipitamment le Konak de Kiamil, il alla directement chez le Dr. Cozzonis (ami intime de Kiamil) qu'il mit au courant de ce qui venait de se passer. Sans perdre une minute, le Dr.

Cozzonis se rendit tout droit à l'Ambassade d'Angleterre pour rapporter à l'Ambassadeur les faits ci-dessus et pour demander aide et protection. L'Ambassadeur, grand ami de Kiamil, fit aussitôt des démarches tant au Palais qu'à la Porte et obtint que Kiamil n'allât pas dans un endroit aussi éloigné qu'Alep. Il fut nommé gouverneur-général du Vilayet d'Aidin, dont le chef-lieu est Smyrne. Le successeur de Kiamil au grand-vézirat fut Halil Rifaat Pacha. Kiamil resta quelques années à Smyrne. Il fut rappelé de là à la suite des déprédations commises en son nom par son fils Saïd. Kiamil se trouve en ce moment à Constantinople. Il est sans poste.

23 Mai/5 Juin 1908.— Le Grand-Vézir Férid Pacha me raconta ce matin une anecdote assez curieuse montrant l'esprit dépourvu de préjugés d'Edhem Pacha, Grand-Vézir lui-même durant la guerre Russo-Turque. Edhem n'avait pas une très haute opinion de ses compatriotes et de son pays. Ce qui suit le démontre. Quand on lui parlait, par exemple, du maréchal tel ou du colonel tel, il avait l'habitude d'interrompre son interlocuteur par ces mots : « Ne dites pas maréchal, dites *muchir* (*muchir*, c'est la traduction turc de maréchal). Ne dites pas colonel ; dites *miralai*. Ce n'est pas la même chose ». De même pour les différents corps d'État, Edhem disait : « Ne dites pas Ministère des Affaires Étrangères ; dites *Hardjié*, car ce n'est pas la même chose... » et ainsi de suite.

Edhem Pacha était d'origine grecque et chiote. En 1821, lors de la révolution grecque, il n'avait que deux ou trois ans. Les Turcs l'enlevèrent et le firent musulman. Son oncle paternel était prêtre grec. On prétend qu'Edhem le recevait chez lui. Son fils aîné, qui épousa une bourgeoise française, est Hamdi Bey, le créateur et directeur du Musée Impérial de Constantinople.

30 Mai/12 Juin 1908.— Le Grand-Vézir Férid Pacha me fit appeler chez lui ce matin. C'était pour me montrer confidentiellement certains ordres écrits de la part du Sultan touchant une lettre qu'on aurait trouvée parmi les papiers de Mr. Sofoulis à Samos. Cette lettre, que je n'ai pas vue et dans laquelle on parlait du Prince héritier de Grèce serait de Constantin Effendi Carathéodory.

5/18 Juin 1908.— En date du 18/31 août 1907 je faisais part d'une anecdote que me raconta Abraham Pacha. Celui-ci me répéta cette même anecdote aujourd'hui. Mais, comme j'ai observé une certaine différence entre ce qu'Abraham Pacha me dit le 31 août 1907 et ce qu'il me dit aujourd'hui, je crois bon de rapporter aussi ce qu'il me dit ce matin.

Avant le «Tanzimat», les membres de chaque corporation chrétienne portaient un signe distinctif sur leur fez. Ainsi, les banquiers portaient un «toura» en or. Par faveur spéciale, le père d'Abraham Pacha, qui était

banquier, portait un «toura» plus grand que celui des autres banquiers. Abraham, jeune à cette époque, avait ses entrées libres dans le harem du Grand-Vizir Réchid Pacha. Il pria la femme de Réchid Pacha d'intervenir auprès de son mari afin qu'il lui fût permis de porter aussi un «toura» d'une grande dimension. Réchid fit appeler Abraham auprès de lui et lui dit ceci : « C'est très peu intelligent de ta part de me demander l'autorisation de porter un "toura" sur ton fez. Ce "toura" te différencie des sujets musulmans de l'empire. Or, je fais tout mon possible pour qu'il n'y ait pas de différence entre les sujets musulmans et les rayas. Comment puis-je alors t'accorder l'autorisation que tu demandes ? » La version d'aujourd'hui me parut plus exacte que celle du 31 août 1907.

11/24 Juillet 1908. — Aujourd'hui le Sultan a rétabli la Constitution de Mithat Pacha, restée lettre morte très peu de temps après l'avènement de Sa Majesté au Trône de ses ancêtres. C'est là un événement d'une importance colossale. En Macédoine, l'armée entière, on pourrait dire, la population entière est sur pied. Elle n'a pas demandé la déposition du Sultan. Elle a demandé et obtenu le rétablissement de la dite Constitution. Le Sultan, au premier abord, a voulu envoyer des troupes pour réprimer le mouvement. Mais il n'osa pas. Il eut recours au Cheïhoul-Islam. Il lui demanda de donner son avis ou «Fetva», basé, comme on sait, sur les principes qui émanent du Coran. Le Cheïhoul-Islam expliqua au Sultan que lui, comme Cheïhoul-Islam, ne décréait pas des «Fetvas», mais les exécutait une fois donnés par le «Fetva-Emini». Le Sultan consulta alors celui-ci qui répondit par le «Fetva», suivant, à savoir, que du moment que les révolutionnaires ne se sont pas déclarés contre le Khalife et qu'ils demandent seulement le rétablissement de la Constitution de Midhat, il est dans le pouvoir du Sultan de leur octroyer cette dernière de nouveau. Et c'est, je le répète, ce qui eut lieu. Une amnistie générale sera accordée à tous les accusés politiques et une ère nouvelle commencera à partir d'aujourd'hui pour la Turquie.

Saïd Pacha fut nommé il y a deux jours Grand-Vézir à la place de Férid, accusé de faiblesse contre les révolutionnaires. Le Ministre de la Guerre, Riza Pacha, fut également destitué. Il est probable que d'autres changements suivront.

12/25 Juillet 1908. — J'ai vu pour un instant seulement Izzet Pacha ce matin chez lui. Il me serra la main fièvreusement et me quitta pour se rendre au Palais appelé par le Sultan. Son fils Réfik me dit que son père parla dans sa famille de quitter secrètement la Turquie. Je crois qu'il va le faire.

Une foule évaluée à 40.000 personnes de toutes races et de toutes conditions se rendit aujourd'hui en masse dans l'après-midi à la Sublime-Porte où elle fit venir successivement devant elle le Grand-Vézir Saïd et le Ministre

des Affaires Étrangères Tevfik pour leur exprimer sa joie à l'occasion du rétablissement de la Constitution de 1876. Ces deux Ministres remercièrent et promirent de soumettre aux pieds du Trône les sentiments de fidélité de la population. La même manifestation eut lieu devant le Ministère de la Guerre ainsi que devant le Ministère de la Justice avec cette différence que le Ministre de la Justice, Abdul-Rahman Pacha, ne voulut pas se montrer à la foule.

18/31 Juillet 1908. — Sélim Pacha Melhamé, Ministre des Mines et Forêts et favori du Sultan Hamid, a cru devoir quitter clandestinement Constantinople. Il se servit pour cela de la mouche de l'Ambassade d'Italie, ce qui provoqua la colère des Italiens qui demandent le rappel de l'Ambassadeur, le Marquis Imperiali. Izzet Pacha se réfugia à Thérapia, à l'Ambassade d'Allemagne qui tout en lui donnant l'hospitalité, refusa de l'aider dans sa fuite. Izzet écrivit une lettre à Mr. Eustache Eugénidi, banquier grec, pour lui dire qu'il avait acheté un bateau grec et pour le prier de faire en sorte que cet achat fût fait au nom de Mr. Eugénidi. Celui-ci refusa. Izzet resta à l'Ambassade d'Allemagne huit heures. Il demanda et prit la mouche de l'Ambassade pour rentrer chez lui. Un peu avant Hissar, il se transborda sur un remorqueur où se trouvait un de ses fils. On suppose qu'il quitta Constantinople par ce remorqueur.

5/18 Août 1908. — Le Comte Vitalis m'affirma ce matin que le Sultan Aziz à sa mort laissa dans différentes banques européennes une affaire de 200 million de francs. D'après Vitalis, cette somme existerait toujours, plus les intérêts. Toujours d'après Vitalis, le Sultan Hamid aurait prélevé 5 millions de Livres sur la dite somme pour les besoins de la guerre turco-grecque. Une fois la guerre terminée, le Sultan aurait retourné aux banques les 5 millions en question.

Les journaux turcs font appel à la générosité du Sultan. Ils lui demandent 5 millions de Livres pour les besoins de l'État. D'après un entrefilet semi-officiel paru dans ces mêmes journaux, le Sultan aurait déclaré qu'il ne possédait pas plus d'un million de Livres comme fortune personnelle. Dans ce cas, les calculs de Vitalis seraient erronés.

1/14 Septembre 1908. — Mr. Gryparis, Ministre de Grèce me dit qu'en 1892 Mr. Tricoupis fit une visite à Mr. Stambouloff à Sofia. Une fois Tricoupis parti, Stambouloff fit dire au Sultan que Tricoupis avait proposé à la Bulgarie une alliance dont le but aurait été le partage de la Macédoine entre la Grèce et la Bulgarie. Le Sultan là-dessus accorda aux Bulgares les *Bérats* demandés par eux. Mr. Gryparis prétend que tout cela fut un truc de Stambouloff pour se faire donner les dits *Bérats*, conformément au contenu desquels certaines Métropoles de la Macédoine cessaient d'être grecques pour devenir bulgares.

5/18 Octobre 1908.— Kiazim Bey, Ministre de Turquie à Bucarest, me dit aujourd'hui que Djévad Pacha bien avant de devenir Grand-Vézir et se trouvant en Crète sous les ordres de Chakir Pacha, gouverneur général de la Crète, s'attira la faveur impériale de la manière suivante qui n'est pas (dans le cas où elle serait exacte) à l'avantage de Djévad : Chakir pacha eut l'idée de recommander au Sultan le maintien en Crète d'un corps d'armée de 40.000 hommes à l'effet de préserver la tranquillité de l'Île. Djévad désirant se bien faire voir du Sultan écrivit à Sa Majesté un rapport secret dans lequel il affirmait que la pensée intime de Chakir était non pas de se servir des dits 40.000 hommes contre les Crétois, mais bien contre le Sultan lui-même. C'est cette absurde calomnie qui aurait été la cause de la faveur de Djévad qui, quelques années plus tard devint Grand-Vézir. D'après Kiazim Bey, Djévad qui était très beau n'eut pas non plus une jeunesse d'une moralité exemplaire. On sait qu'il mourut en disgrâce pour avoir vers la fin de son Grand-Vézirat défendu des idées de progrès et de réforme. Je soupçonne que Kiazim Bey, qui est de nature vindicative, eut dans le temps à se plaindre de Djévad pacha et qu'il se venge maintenant en le calomniant de toutes les façons. Quant à moi, je dois déclarer que j'ai trouvé en Djévad un homme d'un esprit excessivement libéral et défendant toujours le juste contre l'injuste.

3/16 Décembre 1908.— Aujourd'hui, j'ai été nommé Sénateur de l'Empire.

4/17 Décembre 1908.— L'ouverture du Parlement Ottoman eut lieu, aujourd'hui. Il ne s'était pas réuni depuis 1876. Le Sultan Hamid, cette fois-ci encore, l'ouvrit en personne. Pour arriver jusqu'au local du Parlement, sis à Stambul, il traversa tout Péra. Ce fut pour la seconde fois seulement qu'il passa par Péra depuis son avènement au Trône. La salle des Députés, où eut lieu la cérémonie d'ouverture, est petite, mais coquette et bien propre. Les dispositions prises pour le maintien de l'ordre furent parfaites tant dans l'intérieur du Parlement qu'à l'extérieur. Djévad Bey, Premier Secrétaire du Sultan, lit le discours du Trône d'une manière énergique et en élevant très haut la voix, ce qui n'était pas admis jadis d'après les usages turcs. Nul n'osait élever la voix en présence du Sultan. Abdul-Hamid entra dans la loge qui lui était destinée — à la place d'un trône — la figure pâle comme celle d'un mort. Ses yeux paraissaient hagards. L'émotion étreignait son corps et on sentait la haine que la vue de cette chambre inspirait ainsi que l'envie qu'il avait de l'écraser de nouveau. La loge impériale était divisée en trois. Au lieu de se tenir sous l'arc du milieu, le Sultan se plaça sous le premier arc et resta là immobile pendant trois ou quatre secondes. Tout le monde se tenait debout, silencieux. Le corps diplomatique en grand uniforme se trouvait dans deux loges en face et bien loin du Sultan. Ghalib Pacha, Grand-Maître des Cérémonies, s'approchant du Sultan lui montra respectueusement la partie du milieu de la loge. Le Sultan s'y rendit non sans parler avec une certaine

humeur tout bas à Ghalib. Il le grondait peut-être pour ne lui avoir pas indiqué en entrant la place qu'il devait occuper. Au même moment, il laissa échapper de sa main son mouchoir que Ghalib ramassa aussitôt. La gêne et la tristesse continuèrent pendant quelques instant encore dans un profond silence. Ce silence fut rompu par la lecture du Discours du Trône mentionné plus haut. La lecture finie, une prière fut dite par un *uléma* de haut rang. Après la prière, le Sultan murmura avec force gestes quelques paroles que personne n'entendit. Les lèvres seules bougeaient et ses mains s'agitaient machinalement. On n'entendait aucun son sortir de sa bouche. C'était lugubre. On eut dit un homme traqué par l'ennemi, presque un cadavre qui tout en agitant ses lèvres ne parvenait pas à se faire entendre. À la fin de ce petit discours plutôt machinal que réel, le Sultan fit un *téména* et sortit de la loge d'une façon hâtive et précipitée. On remarqua qu'au moment de se placer au milieu de la loge, le Sultan d'un air fort inquiet se pencha au bord et regarda au-dessous. Il n'y avait que quelques députés. Pas de machine infernale. Un vague sourire de soulagement vint éclairer pour un instant sa face blafarde.

18/31 Décembre 1908. — Le Sultan a donné un dîner (auquel, toutefois il n'assista pas personnellement) à tous les députés. Avant qu'ils se rendissent à table, il les reçut très amicalement, comme un père retrouvant ses enfants. Au nom du Sultan, son Premier Secrétaire, Djevad Bey, lut un discours où il était dit de nouveau que la Constitution resterait inviolable. Ahmet Riza Bey, Président de la Chambre, répondit pour remercier. Après le dîner, les députés s'approchèrent du Sultan qui se tenait debout dans un salon à part et presque tous lui baisèrent soit les mains soit le pan de son habit. Le Sultan littéralement pleurait de joie. Il triomphait de voir tous ces députés qu'il supposait être ses ennemis, à ses pieds, humbles et respectueux. Le Sultan croit les avoir matés pour toujours. Le susdit Ahmed Riza est le même homme qui pendant près de vingt ans écrivait dans son journal qu'il faisait paraître à Paris, le «Meshveret», que le Sultan Hamid était le dernier des assassins. Maintenant, tout semble oublié. Est-il bien sincère ? J'en doute bien fort.

21 Décembre/3 Janvier 1909. — Azarian Effendi, Ministre de Turquie à Belgrade et ancien camarade d'école à moi, me dit aujourd'hui que quand il était consul général à Galatzs, Suréya Pacha, alors Premier Secrétaire du Sultan, lui écrivit un jour confidentiellement, d'ordre de Sa Majesté, pour lui dire que, d'après des renseignements parvenus au Palais, mon père était en train de conspirer de connivence avec un Docteur roumain, dont Suréya ne mentionnait pas le nom, pour... tuer le Sultan ! Azarian Effendi s'adressa à la police secrète de Bucarest qui, après de laborieuses recherches, conclut à l'absurdité de cette affreuse calomnie. Évidemment, ni Suréya, qui était un homme d'une haute droiture, ni Azarian crurent un seul instant aux infamies de cette espèce. Mais ces infamies montrent deux choses, d'abord, les horreurs et les dangers d'un régime despotique et puis, la crédulité, frisant le ridicule, d'un homme tel que le Sultan Hamid qui passe, cependant, pour être intelligent, mais qui en réalité n'est que fourbe.

31 Décembre/13 Janvier 1909.— Quelques membres du Club d'Orient ont voulu fêter Enver Bey — un des héros de la dernière révolution — un tout jeune homme, très doux et modeste d'apparence. On donna donc un dîner hier soir en son honneur et on invita aussi à ce dîner le Ministre de la Guerre, Riza Pacha, le Chef de l'État-Major, Aziz Pacha (tous les deux sortis des Écoles Militaires d'Allemagne) et quelques autres officiers supérieurs. À la fin du dîner, on fit des speeches en turc, bien entendu. Voici ce que j'ai dit moi-même : «Je tiens, moi aussi, à manifester le plaisir que j'éprouve de me voir ici ce soir fêter des hôtes illustres. Nous représentons autour de cette table plusieurs races, mais nous sommes tous unis et nous n'avons qu'une pensée qui est celle de servir notre patrie commune avec l'enthousiasme qui naît non seulement de l'identité de nos devoirs, mais aussi de l'identité de nos droits. Vous avez été, Messieurs nos hôtes, des exemples frappants de persévérance, d'honnêteté et de courage. Vos noms ne périront pas, parce qu'ils sont gravés dans les cœurs reconnaissants de toute la Nation Ottomane. Votre œuvre aussi prendra racine car vous l'avez inaugurée sous l'égide de la justice et de l'égalité\*. Que Dieu fasse que par un commun effort nous complétions votre œuvre et que nous placions notre pays au rang que notre patriotisme réclame.»

21 Janvier/3 Février 1909.— Mon collègue au Sénat, Mouheddin Pacha, fils du célèbre Abdel-Kader, me dit aujourd'hui que le fameux Izzet Pacha, exilé volontaire en ce moment à Londres, n'est point d'une très haute extraction. D'après Mouheddin Pacha, il serait l'arrière-petit-fils d'un esclave nègre qui épousa une esclave blanche.

31 Mars/12 Avril 1909.— Nous sommes de nouveau en pleine agitation révolutionnaire, mais préparée, cette fois-ci, dit-on, par le Sultan Hamid lui-même dans le but d'abattre à jamais le parti «Union et Progrès.» Le Ministère Hilmi Pacha fut forcé de donner sa démission. On fit croire à la garnison militaire de Constantinople que le comité «Union et Progrès» s'inspirait de principes contraires à la foi islamique. Des softas aidés par de simples soldats firent le reste. Tous les bureaux des journaux de l'«Union et Progrès» furent saccagés et pillés. Ahmet Riza Bey, président de la Chambre des Députés, fut obligé de démissionner et de se cacher pour sauver sa peau. La révolution du 24 Juillet dernier qui ramena la Constitution fut, comme on sait, l'œuvre du comité «Union et Progrès». Les troupes de Salonique, ou plutôt de la Macédoine furent les initiatrices de cette restauration de la Constitution. Il est maintenant à observer que c'est grâce encore aux troupes (mais grâce surtout cette fois-ci aux simples soldats et petits officiers des troupes de Constantinople) que le comité «Union et Progrès» fut renversé et

\* Voici, en effet, ce qu'Enver Bey dans un discours prononcé à Salonique en juillet 1908 dit : «Aujourd'hui le gouvernement despotique a disparu. Nous sommes tous frères. Il n'y a plus désormais en Turquie ni Bulgares, ni Grecs, ni Serbes, ni Roumains, ni Musulmans, ni Juifs ; sous le même ciel bleu, nous sommes tous fiers d'être Ottomans.»



ses chefs traqués. Un certain nombre d'officiers affiliés à ce comité ainsi que Nazim Pacha, Ministre de la Justice, homme modéré et pacifique (prit, dit-on, pour Ahmed Riza Bey avec lequel il avait une certaine ressemblance physique) et l'Emir Aslan (prit pour Djahid Bey) furent assassinés par la populace et la soldatesque en furie. Les députés Djavid Bey et Djahid Bey échappèrent à la mort par la fuite.

1/13 Avril 1909.— Un nouveau Ministère sous la présidence du doux comme caractère mais nul comme énergie Tevfik Pacha, fut constitué. Tevfik affirme que la Constitution restera en vigueur. Le Sultan aurait dit la même chose à Ismail Kemal Bey, député albanais. L'opinion publique croit, toutefois, qu'à moins de déposer le Sultan Hamid, il s'en est fait de la Constitution.

4/16 Avril 1909.— La conviction devient presque générale que l'auteur principal du mouvement du 31 Mars/12 Avril dernier serait le Sultan Hamid lui-même. Dans tous les cas, c'est là l'opinion unanime du Comité «Union et Progrès», qui ne désire qu'une chose, à savoir, déposer de suite Hamid. Suivant l'avis, toutefois, de quelques rares personnes, le Sultan serait innocent et tout le mouvement aurait été organisé par le bas clergé turc (*softas*), aidé des mécontents de l'ancien régime ainsi que des officiers inférieurs de l'armée, opposés pour la plupart au Comité «Union et Progrès».

9/22 Avril 1909.— Depuis les derniers événements, la Chambre des Députés, pour plus de sécurité, tient ses séances dans le local du Yachting-Club de Saint-Stefano. Le Sénat a décidé d'en faire autant dès aujourd'hui. Tous les membres du Sénat se sont donc rendus à St.-Stéfano. Une fois là, ils se sont réunis avec les Députés, et les deux corps, c'est-à-dire, le Sénat et la Chambre des Députés, se sont proclamés Assemblée Nationale. Saïd Pacha, Président du Sénat, fut élu Président de cette Assemblée Nationale. Saïd voulut s'en soustraire. Mais on insista et il finit par y consentir. Il garde, toutefois, Ahmed Riza Bey (qui reparut sur l'horizon et qui présidait les premières séances de la Chambre des Députés à St. Stefano) à côté de lui, voulant montrer à tous qu'il ne désirait pas assumer tout seul la responsabilité de la Présidence de l'Assemblée Nationale. Cette attitude de Saïd Pacha, qui aime le pouvoir, ne peut s'expliquer que par l'idée qu'il soupçonne les membres de la dite Assemblée de vouloir agir de la manière forte à l'égard du Sultan Hamid. Un proche avenir nous montrera ce qui en est. Pour aujourd'hui, l'Assemblée Nationale décida de lancer une proclamation à l'effet de rassurer la population et d'affirmer que la Constitution sera coûte que coûte maintenue.

10/23 Avril 1909.— Betzaria Effendi, Sénateur ottoman, d'origine valaque, ayant dit hier en pleine séance de l'Assemblée Nationale, que le Sultan Hamid avait demandé de l'Empereur d'Autriche l'entrée des troupes

autrichiennes en Macédoine, Rifaat Pacha, Ministre des Affaires Étrangères, appelé par l'Assemblée, vient déclarer aujourd'hui que la nouvelle était absolument fausse. Ce démenti produisit un grand effet et Betzaria Effendi resta plutôt penaud. Durant la même séance, Mahmoud Chefket Pacha qui, à la tête des troupes de Salonique, accourut à Constantinople pour défendre la Constitution, déclara aux applaudissements de l'Assemblée que ses troupes tout en étant prêtes à mourir pour la bonne cause, n'étaient pas venues ici pour déposer le Sultan Hamid. Ces dernières paroles ne plurent pas à tous les membres de l'Assemblée.

11/24 Avril 1909. — La canonnade et la fusillade entre les troupes de Mahmout Chefket Pacha et celles du Sultan Hamid commencèrent dès l'aube. Résultat : près de 500 morts et autant de blessés. Les troupes de Mahmout Chefket eurent le dessus. Un ordre parfait règne dans la ville, grâce aux mesures prises par le commandant en chef. On dit que cette nuit la garnison entière du Sultan — près de 5000 hommes — fera sa soumission. Le Sultan sera privé de sa garde, mais sa vie et son trône lui seront conservés. Sa vie c'est probable. Quant à son trône, c'est très douteux. Plus de 100 officiers prisonniers qui le 31 Avril/12 courant massacrèrent plusieurs officiers appartenant au Comité de l'Union et Progrès, seront incessamment exécutés.

12/25 Avril 1909. — Mahmout Chefket Pacha, commandant en chef de l'armée d'occupation, ayant fait savoir qu'il répondait de la tranquillité publique, l'Assemblée Nationale décida d'abandonner St. Stefano et de tenir ses séances à Stambul dès demain. Aujourd'hui, l'Assemblée Nationale approuva en outre la proclamation de l'état de siège, proclamation faite par Mahmout Chefket. La punition des coupables suivra bientôt. Elle sera prompte et sévère. On dit que le nombre des officiers du Comité Union et Progrès massacrés lors des troubles du 31/12 courant s'élève à 270. Ces morts seront vengés. Le Sultan semble toujours hors de cause. Mais combien cela durera-t-il ? Le peuple en général désire sa déposition. Mahmout Chefket paraît hésitant. On suppose qu'il se contente d'avoir brisé le pouvoir du Sultan. Toute la garnison de Yildiz se rendit sans condition. Le Sultan, par conséquent, reste sans nul appui dans l'armée. La ville de Constantinople se trouve entièrement entre les mains des troupes dont le nombre ne fait que grossir. Elles arrivent de Salonique. Leur conduite ici est parfaite.

14/27 Avril 1909. — Aujourd'hui, journée d'évènements exceptionnels. Saïd Pacha, Président de l'Assemblée Nationale, nous convoqua pour huit heures du matin. Nous nous y rendîmes. L'Assemblée était au complet. Ghazi Mouhtar Pacha prit la parole pour nous dire que la Nation attendait de nous l'accomplissement de notre devoir. Tous comprirent le sens de ces paroles. Mouhtar Pacha, continuant son allocution, nous convia carrément à nous prononcer pour la déposition du Sultan Hamid. À ces mots, l'Assemblée

entière applaudit frénétiquement et Nouredin Bey, Député de Diarbékir, poussa le premier le cri de : « Vive le Sultan Réchad ! » Réchad est, comme on sait, frère et successeur du Sultan Hamid. Il était alors dix heures du matin moins dix minutes. L'Assemblée décida d'appeler devant Elle tant le Cheihoul-Islam que le Fetva-Emini dans le but de décréter illico la déchéance du Sultan Hamid II. En attendant, quelques Hodjas importants qui étaient en même temps députés préparèrent le *Fetva* ou formule de déposition, que le Fetva-Emini signa, dit-on, un peu plus tard, avec beaucoup de difficulté. Vers une heure de l'après-midi, le Cheihoul-Islam ainsi que le Fetva-Emini arrivèrent dans le local où se tient l'Assemblée Nationale, local qui n'est autre que la Chambre des Députés sise à Stamboul, et après que lecture fut donnée du *Fetva* en question, aux applaudissements de toute l'Assemblée, Réchad fut proclamé Sultan sous le nom de Mehmed V. L'horloge marquait en cet instant une heure et demie juste. Cela fait, l'Assemblée procéda immédiatement à la nomination de deux Députations dont l'une pour notifier à Abdul-Hamid II sa déchéance et l'autre pour annoncer à Réchad son élévation au Trône des Osmanlis. Ces deux Députations une fois élues, l'Assemblée se rendit tout entière au Ministère de la Guerre où le nouveau Sultan arriva à 3 heures et demie. Là, il prêta serment et reçut les félicitations de l'armée et des deux Chambres qui, réunies en Assemblée Nationale, venaient de le proclamer Sultan. Je le voyais pour la première fois. Il a la taille moyenne. Il est gros, frisant l'obésité. Il porte une moustache grisonnante. Ses cheveux paraissent d'un blond très clair. Sa bouche est grande. Ses yeux qui sont trop grands et d'un bleu pâle manquent absolument de vivacité. Mais il a l'air bon, très bon même. Aucune pose. Au contraire, un laisser-aller plutôt excessif. Dans le maintien, peu de noblesse. Une espèce de bon bourgeois qui ne demande qu'à être bien avec tout le monde. Cet homme règnera. Il ne gouvernera pas. Il sera l'opposé de son frère Hamid. Réchad est dans sa 65<sup>ème</sup> année.

16/29 Avril 1909. — Mahmoud Chefket Pacha, commandant en chef de l'armée d'occupation, résolut d'éloigner l'ex-Sultan Hamid de Constantinople et de l'envoyer à Salonique. Le départ de l'ex-Souverain eut lieu avant-hier, à deux heures du matin. L'ex-Sultan était accompagné de douze femmes, de deux de ses fils, Rahim Effendi, âgé de quinze ans, et Abid Effendi, âgé de quatre ans, et de quelques domestiques. Le chef de gare qui nécessairement le vit avant son départ, prétend qu'il paraissait livide et abattu, mais terrible malgré tout.

L'Assemblée Nationale ratifia aujourd'hui la susdite mesure de Mahmoud Chefket Pacha.

Eram Effendi, arménien de naissance et sénateur ottoman, fit partie de la Députation chargée de notifier à Abdul-Hamid son détronement. Il me dit que l'ex-Sultan reçut cette Députation au Tchist-Kiosk, à Yildiz, en présence de son fils Rahim Effendi (qui pleurait), de quelques officiers de l'armée

d'occupation, de son Premier Secrétaire Djévad Bey et d'un certain nombre de ses serviteurs. Abdul-Hamid se tenait debout. Ses mains tremblaient et sa voix était à peine audible. Il demanda si sa vie serait respectée. Il parla des services qu'il rendit à l'État dans des moments graves. Il rappela qu'il fit une guerre victorieuse, celle contre la Grèce, et il finit par exclamer : «C'était écrit !»

Abdul-Hamid habite actuellement la villa Allatini, achetée par le gouvernement du banquier juif de ce nom.

17/30 Avril 1909.— Voici la traduction du texte officiel du *Fetva* dont j'ai parlé le 14/27 courant. C'est en se basant sur ce *Fetva* que l'Assemblée Nationale prononça la déchéance d'Abdul-Hamid II :

*Lorsque le Commandeur des Croyants supprime certaines questions importantes légales des Livres sacrés ; qu'il interdit, déchire, brûle ces mêmes Livres ; qu'il dépense et dilapide le Trésor public ou s'en empare illégalement ; que, sans motif légitime, il tue, empoisonne et exile ses sujets, et prend l'habitude de commettre toutes sortes d'autres tyrannies ; puis, après avoir juré de revenir à la vertu, violant son serment, qu'il persiste à provoquer de violentes révolutions capables de troubler complètement la situation et les questions islamiques, et fomenté des massacres ;*

*Lorsque, pour faire disparaître cette tyrannie, de tous les points des Pays musulmans arrivent des demandes de déposition ;*

*Lorsque son maintien offre un danger certain, tandis que sa chute ne peut être que favorable ;*

*Faut-il, si les hommes compétents le jugent nécessaire, lui proposer d'abdiquer le Sultanat et le Khalifat, ou le déposer ?*

*Réponse : Oui. — (Signé) Le Cheihoul-Islam Mehmed Ziaeddine.*

27 Avril/10 Mai 1909.— Aujourd'hui le Sultan Mehmed V fut sacré Sultan dans la Mosquée d'Eyoub suivant l'usage antique. Cette Mosquée est, dit-on, la plus ancienne de Constantinople. C'est pour cette raison que la cérémonie d'investiture a toujours lieu là. Cette cérémonie consiste principalement à ceindre à huit-clos le sabre d'Osman. Elle se fit cette fois-ci sous la direction du Tchélébi de Konia. Aussitôt terminée, un grand cortège se forma et le Sultan traversa Stamboul pour se rendre au Vieux Séraï où se trouve déposé le drapeau du Prophète qu'il porta à ses lèvres. Comme sénateur, je fis partie du cortège ce qui m'empêcha de voir le défilé. On me dit qu'il fut très simple. Comme les voitures de Cour sont en petit nombre, des voitures

de louage y furent ajoutées, ce qui contribua, je suppose, à diminuer l'éclat du cortège. Arrivé au vieux Sérail, j'ai vu de nouveau le Sultan de très près. Quant Ghalib Pacha, Grand Maître des Cérémonies, lui dit que les Députés se tenaient non loin de lui à sa gauche, il accourut vers eux d'un air empressé et leur fit des compliments qui me parurent plutôt excessifs. Le Sultan est vraiment d'une simplicité étonnante. Il n'a aucune fierté, aucune majesté non plus. Dans ses conversations, à la moindre occasion, il dit : «Istafola», ce qui correspond à : Pardon, excusez. Au physique, il n'est certes pas beau. J'ai remarqué aujourd'hui qu'il était aussi cagneux, très cagneux. Comme ses pieds rentrent très en dedans, sa démarche devient plutôt difficile et dans tous les cas peu majestueuse. On le dit intelligent (il a l'air du contraire) mais sans volonté aucune. On dit aussi que durant sa longue captivité (car sous le règne de Hamid, il n'était pas libre), il abusait de la boisson. Son dentiste, toutefois, Mr. Bouchet, m'a affirmé qu'il n'a jamais fait d'excès d'aucune sorte.

La cérémonie d'aujourd'hui m'a fait penser à l'année 1876. Mon père, en effet, racontait que le 8 septembre de l'année 1876, le Sultan Hamid, maintenant déposé, alla aussi à Eyoub ceindre l'épée d'Osman et que la cérémonie finie, ce fut mon père que Hamid appela le premier auprès de lui afin de montrer à tout le monde le bien qu'il en pensait et sa préférence sur les autres.

1/14 Juillet 1909.— On raconte que la nuit où des officiers vinrent chercher le Sultan Hamid pour le transporter de Yildiz à Salonique, il fut à leur vue atterré.

Hamid crut au premier moment qu'on allait le tuer. Il refusa de bouger de sa chambre. Djévad Bey, son premier Secrétaire, lui fit alors comprendre que s'il ne suivait pas les officiers, ceux-ci allaient effectivement le mettre en morceaux. Et c'était bien là leur intention. Hamid eut la prudence de les suivre jusqu'à Salonique où il se trouve actuellement.

Mr. Zinovieff, Ambassadeur de Russie à Constantinople, me dit aujourd'hui que jamais il ne crut à la parole du Sultan Hamid et que jamais il ne rencontra dans toute sa vie un homme plus faux et plus menteur que l'ex-Majesté.

5/18 Mai 1909.— Ghazi Mouhtar Pacha m'a dit aujourd'hui que l'ex-Grand-Vézir Kiamil Pacha aurait (durant une audience qu'il eut) affirmé au Sultan Mehmed que lors de son Grand-Vézirat sous le règne de Hamid, il déploya des efforts constants afin de convaincre le Sultan Hamid de se retirer du trône. Le Sultan Mehmed se serait beaucoup amusé de cette histoire, évidemment fausse.

21 Mai/3 Juin 1909.— Le général comte Robilan Pacha, Italien au service turc comme chef de la gendarmerie ottomane, m'a dit aujourd'hui qu'il assista à l'arrivée à Salonique du Sultan Hamid. Celui-ci paraissait pâle et défait. Quant à ses femmes, dont une surtout était très belle, elles avaient l'air gai et content. Elles sortirent du train habillées en robe de bal, tout en restant couvertes, bien entendu, d'un voile. Elles étaient chamarées de bijoux. On suppose que ce fut pour pouvoir emporter tous leurs bijoux qu'elles se mirent en costume de bal. Robilan Pacha était locataire de la villa Alatini que Hamid habite maintenant à Salonique.

Durant le trajet du Palais de Yildiz à la gare de Stambul, le Sultan Hamid, rompant tout cérémonial, se plaça dans sa voiture le dos tourné au cocher et en face d'un de ses fils et d'une de ses femmes. Ce fut évidemment dans le but d'échapper à un attentat possible.

19 Juin/2 Juillet 1909.— Azarian Effendi, actuellement sous-secrétaire d'État au Ministère des Affaires Étrangères m'a raconté aujourd'hui l'anecdote suivante qui montre bien le sans-gêne de mon père dans ses relations avec son Seigneur et Maître le Sultan Hamid :

Conéménos Bey, ex-Chargé d'Affaires à St. Pétersbourg, se trouvait sans poste. Il sollicitait du Sultan, par l'intermédiaire de mon père, une pension mensuelle de 30 Livres Turques. Le Sultan promettait mais n'exécutait pas. Fatigué de ne rien obtenir, mon père prit un jour avec lui Conéménos et le plaça dans un endroit du Palais, endroit par lequel le Sultan avait l'habitude de passer pour faire sa promenade matinale. À l'approche du Sultan et de sa Cour, Conéménos, ne sachant au juste ce qu'il devait faire, sortit tant soit peu précipitamment du lieu où il se tenait. Le Sultan, soupçonneux de nature, demanda non sans colère ce que tout cela signifiait. Mon père expliqua à Sa Majesté que la personne devant Elle n'était autre que Conéménos Bey auquel une pension de 30 Livres avait été promise. Évidemment, toute cette scène contraria beaucoup le Sultan. Il ne dit, toutefois, que ceci : «Dorénavant qu'on empêche Conéménos Bey de m'importuner, mais qu'on lui donne une pension mensuelle de 30 Livres ».

30 Juin/13 Juillet 1909.— Le Marquis Impériali, Ambassadeur d'Italie à Constantinople, me dit ce soir que le Sultan Hamid avait l'expression de figure d'une mobilité remarquable et que ses moindres sentiments se trouvaient reproduits sur ses traits. Son amabilité était extrême. Il riait de bon cœur quand on ne lui parlait pas d'affaires et surtout quand il se trouvait dans la loge Impériale de son théâtre privé. Il était inépuisable en anecdotes et il parlait souvent de maladies. Lorsqu'il s'agissait de questions politiques qui lui étaient désagréables, il avait l'habitude de prendre la pose suivante : de sa main gauche, il saississait la poignée de son sabre et de son autre main, il rejetait en arrière le fez qui couvrait sa tête. C'étaient là, paraît-il, des signes d'embarras et de mécontentement.

1/14 Octobre 1909.— J'ai rencontré aujourd'hui à Monte-Carlo que je quitte pour Rome demain, le fameux Izzet Pacha en compagnie de son secrétaire privé Nedjib Effendi, son âme damné et son confident. Je ne m'attendais pas à les voir, les croyant à Londres. Ils habitent Nice. Ils se jetèrent tous les deux sur moi poussant des cris d'étonnement et de joie. Izzet avait mauvaise mine. Il me dit que dans ses mémoires qu'il comptait écrire il allait exposer tout au long ce qu'il avait fait pour moi pour me sauver de la colère du Sultan Hamid. Izzet semble avoir perdu sa perspicacité ordinaire qui l'aurait permis de comprendre que de pareilles balivernes sont pour le moins inutiles. Il désire ardemment rentrer à Constantinople. Le comité «Union et Progrès», toutefois, exige au préalable qu'Izzet aille vivre pendant cinq ans dans une des îles de l'Archipel et qu'il verse un ou deux millions de francs dans la caisse de l'État. Il m'a prétendu aujourd'hui que sa fortune, il la devait à son père. Or, son père ne pouvait pas lui avoir laissé plus de cinq cent mille francs. Izzet possède en ce moment plus de 12 millions, en dehors de ses propriétés immobilières qui sont considérables. Il m'assura qu'il fit tout pour me faire nommer, à la mort d'Etienne Musurus, ambassadeur à Londres, oubliant qu'à cette époque il m'avait dit qu'il soutiendrait ma candidature dans le cas seulement où le Sultan mentionnerait mon nom. En écoutant ses dires, j'eus vraiment pitié de l'homme. Excessivement intéressé, très roublard, très entreprenant pour les affaires dont il sait pouvoir tirer profit, très fanatique non pas tant pour sa religion mais pour sa race, faux, mesquin et d'une bienveillance assez prononcée pour les gens qu'il aime, voilà Izzet. L'immense influence qu'il exerça sur Hamid, il la doit non seulement au caractère de ce despote mais peut-être aussi aux défauts que je viens d'énumérer. Pour être juste, cependant, proclamons bien haut que c'est le même Izzet qui inspira au Sultan l'idée de faire le chemin de fer du Hedjaz et c'est encore lui qui veilla nuit et jour au succès de cette œuvre. Il se montra dans cette affaire d'un désintéressement absolu, lui qui pour toute entreprise de chemin de fer ou industrielle, se montrait d'une exigence et d'une rapacité sans égales. Par l'accomplissement d'une telle œuvre, qu'il considérait sacrée, il entendait se faire racheter tous ses péchés. Je me rappelle qu'un jour, me trouvant avec lui en voiture pour aller visiter les mosquées pendant le mois de Ramazan, il y a de cela peut-être huit à neuf ans, à une époque où l'idée de ce chemin de fer jusqu'à la Mecque venait de germer dans son esprit, Izzet me dit ces paroles : «Chaque homme se doit avant tout à sa race. C'est pour elle qu'il doit surtout travailler.» Izzet est Arabe. Construire le chemin de fer du Hedjaz était pour lui une œuvre essentiellement arabe qui devait par dessus tout profiter aux Arabes.

13/26 Octobre 1909.— Le maréchal Ghazi Mouhtar Pacha, vice-président du Sénat, avec lequel je me trouve en ce moment par hasard à bord du «Scutari» en route pour Constantinople (nous avons pris ce bateau à Naples) me disait aujourd'hui que le Sultan Hamid aurait pu avec un peu d'audace résister à l'entrée à Constantinople des troupes venues de Salonique. Et, en

effet, la garnison de Constantinople s'élevait à plus de 30.000 hommes tandis que Mahmoud Chefket Pacha n'avait pas plus de 25.000. En outre, la population de la capitale était en grande majorité en faveur de Hamid. Mais, celui-ci eut peur et il céda. Quant aux différents incidents qui précédèrent la déposition du Sultan Hamid, Ghazi Mouhtar les raconte de la façon suivante : La plus grande difficulté, c'était de surmonter la résistance de Mahmoud Chefket Pacha qui disait qu'il n'était pas entré à Constantinople pour déposer le Souverain. Son but était uniquement, déclarait-il, de rétablir la Constitution violée et de punir les auteurs du mouvement anti-constitutionnel. Ce fut à ce moment qu'il se constitua une espèce de Comité dirigeant qui, toutefois, agissait avec le consentement tacite de l'Assemblée Nationale. Les membres de ce Comité furent Saïd Pacha (président du Sénat), Ghazi Mouhtar Pacha (vice-président du Sénat), Ahmet Riza Bey (président de la Chambre des Députés). Saïd Pacha tremblait, paraît-il, de peur. Ghazi Mouhtar Pacha, plus courageux, prit la direction suprême du susdit comité. Mais il fallait agir et agir vite. Ghazi Mouhtar, en compagnie d'Ahmet Riza, se rendit donc immédiatement chez Mahmoud Chefket Pacha pour lui exposer la nécessité absolue de faire prisonnier le Sultan Hamid, après l'avoir, bien entendu, déposé. Mahmoud Chefket ne voulut consentir qu'à le faire isoler. Il refusa net de le déposer lui-même. Ghazi Mouhtar promit de faire part à l'Assemblée Nationale de ce qui précède. Dans ce but, il retourna à l'Assemblée Nationale et expliqua à ses membres que quant au mode de déposition il fallait observer strictement les règles établies en la matière, ce qui signifiait qu'il fallait obtenir du Fetva-Emini un *Fetva* (ou décision) régulier. À cet effet et en compagnie de Talaat Bey, Ghazi Mouhtar Pacha alla chez le Fetva-Emini, vieillard de 90 ans. Celui-ci les reçut après une attente de deux heures. Il se montra récalcitrañt. Devant ce refus, Ghazi Mouhtar Pacha prit dans sa voiture le Fetva-Emini et le conduisit au local de l'Assemblée Nationale où tous les Ministres attendaient inquiets. Le Fetva-Emini répéta, en présence des Ministres, son refus, alléguant que son rôle comme Fetva-Emini consistait uniquement à corriger, s'il y a lieu, le *Fetva* qui, d'après les règles, devait être émis par un Cadi quelconque. Là-dessus, on présenta au Fetva-Emini un *Fetva* rédigé déjà par les plus influents Ulémas-Députés de la Chambre. Le Fetva-Emini y fit quelques corrections et ne le signa qu'après avoir fait insérer la phrase suivante : «Faut-il, si les hommes compétents le jugent nécessaire, proposer au Sultan d'abdiquer du Sultanat et du Khalifat, ou le déposer ?» Le Cheihoul-Islam signa aussi le même *Fetva* qui fut lu par Saïd Pacha lui-même à l'Assemblée Nationale. La lecture terminée, l'Assemblée Nationale proclama à l'unanimité la déposition du Sultan Hamid II\*. Aussitôt après, des coups de canon furent tirés et l'Assemblée Nationale désigna Ghazi Mouhtar Pacha d'aller, à la tête d'une députation, annoncer au prince héritier, Réchat Effendi son élévation au

\* Ce fut donc l'Assemblée Nationale elle-même qui répondit à la susdite question contenue dans le *Fetva*, et Elle répondit en décrétant la déposition du Sultan Hamid.



Sultanat et au Khalifat. Le soir même, une partie des troupes commandées par Enver Bey et Niazi Bey cernèrent Yildiz et forcèrent l'ex-Sultan Hamid de quitter pour Salonique. De cette manière, Mahmoud Chefkét Pacha n'eut pas le temps matériel d'exécuter lui-même la promesse qu'il avait faite la veille à Ghazi Mouhtar Pacha, c'est-à-dire, d'isoler le Sultan Hamid, ce qui voulait dire, placer celui-ci à la discrétion de l'Assemblée Nationale. Les faits ci-dessus démontrent, d'après Ghazi Mouhtar Pacha, deux choses : 1° que sans sa lâcheté, le Sultan Hamid n'aurait pas été détrôné ; 2° que malgré cette lâcheté, son détronement ne fut pas chose facile.

Ghazi Mouhtar Pacha me dit aussi qu'aussitôt après le mouvement de Salonique et la proclamation de la Constitution, il vint d'Égypte (où il remplissait les fonctions de Haut-Commissaire Impérial) pour se mettre à l'entière disposition du Sultan Hamid dans l'œuvre de la transformation du régime. Le Sultan le remercia et fit semblant d'accepter ses conseils. Ce n'est qu'après un laps de temps de cinq mois que Mouhtar s'aperçut que le Sultan le trompait. C'est là-dessus qu'il se sépara de lui. Selon Mouhtar, grâce à l'intelligence naturelle du Sultan Hamid et à l'autorité incontestable qu'il exerçait tant en Europe qu'en Turquie, des réformes auraient pu s'introduire dans le pays d'une façon sérieuse et efficace. Mais, il eut fallu que le Sultan fût sincère. Or, il ne l'était pas. Sa duplicité, qui était immense, et son amour sans bornes du pouvoir le perdirent.

Quatre furent les personnes que l'Assemblée Nationale chargea de se rendre auprès du Sultan Hamid pour lui annoncer son détronement : Arif Pacha, Amiral Sénateur et présentement Ministre de la Marine, Eram Effendi, Sénateur, arménien de nationalité, Essad Pacha, Député, d'origine albanaise, frère de Ghani Bey (célèbre par ses cruautés et ses rapines, aide-de camp du Sultan Hamid qui le combla de bienfaits et qui, dit-on, le fit assassiner plus tard) et Carasso Effendi, Député, juif de nationalité. Ces quatre Messieurs, m'assura Ghazi Mouhtar Pacha, trouvèrent le Sultan dans un état d'abattement indescriptible. Il leur fit, cependant, un assez long discours. Il leur dit qu'il travailla toujours pour le bien du pays, qu'il fit une guerre heureuse contre la Grèce, qu'il traita son frère Réchad avec une sollicitude particulière et que maintenant il n'avait qu'un désir, à savoir, passer le reste de ses jours au Palais de Tchiragan. Il demanda donc à ce que le fils du Sultan Mourad qui occupait à cette date ce Palais fut transféré ailleurs. Il parla enfin de sa sécurité personnelle et exprima l'espoir que sa vie ne risquait rien. Essad Pacha lui donna à ce sujet les assurances voulues d'un ton assez arrogant, et Arif Pacha, qui ne brille pas par une grande intelligence, en réponse au désir de Hamid de résider au Palais de Tchiragan, lui dit qu'il en référerait à ... Saïd Pacha. Celui-ci fut, comme on sait, pendant de longues années la créature la plus éminente de Hamid. Il présida aussi l'Assemblée Nationale qui déposa l'ex-Sultan. Ce nom, prononcé à un tel moment a dû mal sonner aux oreilles de Hamid. Quand plus tard on rapporta ce qui précède à Saïd, celui-ci fut très contrarié de ce qu'on prononça son nom devant le Sultan déchu. Saïd est très peureux de nature.

6/19 Janvier 1910.— Aujourd'hui brûla le Palais de Tchiragan qui coûta, dit-on 4 millions de Livres à Abdul-Aziz et qui servait depuis quelques mois de local tant du Sénat que de la Chambre des Députés. On ne connaît pas la cause de l'incendie. Ahmet Riza Bey, président de la Chambre des Députés, fut celui qui poussa le Gouvernement à transférer le Corps législatif de Stamboul au Palais de Tchiragan. Il doit s'en repentir maintenant. Chose étrange ! Le Palais n'était pas assuré et tout service de pompiers au Palais même manquait.

25 Avril/8 Mai 1910.— Le Directeur général de la Compagnie des bateaux roumains me dit que du temps d'Abdul-Hamid quand on obtenait une audience, on était prié d'avance de ne jamais regarder le Sultan en face. Le Sultan lui-même durant l'audience fixait ses regards sur la poitrine seule de son visiteur. On suppose que le Sultan ne voulait pas qu'on l'observât attentivement. C'était peut-être par coquetterie, car il se teignait la barbe affreusement. Le susdit Directeur général fut reçu deux fois par le Sultan Hamid.

6/19 Mai 1910.— Aujourd'hui, c'est une date malheureuse pour les ... chiens de Constantinople dont les qualités furent célébrées par mon père dans une de ses brochures. On s'est mis à les ramasser des rues de Péra. À Stamboul, l'opération commença dès la semaine dernière. Ces pauvres bêtes sont pour la plupart mises à mort sans pitié. Il y en a qu'on isole dans un petit îlot désert du groupe des îles des Princes. Là ils s'entremangeront ou bien ils mourront de faim et de soif.

14/27 Mai 1910.— Le Marquis Pallavicini, Ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Constantinople, me raconta aujourd'hui que, contrairement au renseignement que me donna le Directeur général de la Compagnie des bateaux roumains, l'ex-Sultan Hamid ne faisait pas dire à ceux à qu'il accordait une audience de ne pas le fixer. Au contraire, on était libre de le regarder en face, et lui-même regardait souvent en face ceux avec qui il parlait.

24/7 Juillet 1910.— Voici quelques détails sur la célèbre journée du 24/7 Juillet 1908 :

Une page de l'histoire de la révolution ottomane.— (article sur une feuille de journal de l'époque).

*La fête nationale ottomane tombe le 10 juillet (v.s.) car c'est... à cette date que la constitution fut rétablie. Mais la plus grande journée pour la Turquie et particulièrement pour la population de Monastir fut celle du 24 juin (v.s.). En effet c'est ce jour-là que la révolution éclata. Le général de division Chemsî pacha, commandant de Pritrovitza, fut tué de trois balles de revolver à sa sortie du bureau du télégraphe.*

Le *Mir-i Hakikat*, paraissant à Monastir, consacre dans son dernier numéro un article à cette journée historique. Dans la matinée du 24 juin Chemsî pacha annonçait à Abdul-Hamid que le mouvement révolutionnaire se dessinait très visiblement. Il demandait tout pouvoir afin d'exterminer les révolutionnaires !

Voici la réponse qu'Abdul-Hamid faisait télégraphier à Chemsî pacha :

*"S. M. I. le Sultan ne peut compter que sur vous pour le salut de son trône. Les plus larges pouvoirs vous sont attribués, vous pouvez accorder des récompenses à nos fidèles à quelque classe de la population qu'ils appartiennent, vous pouvez leur conférer des grades jusqu'à celui de général de division. Par contre vous pouvez faire fusiller les coupables quels qu'ils soient et quels que soient leurs grades et leurs positions, général, vali ou commandant. Un crédit illimité vous est ouvert, l'ordre en a été déjà envoyé.—"*

*Enchanté de cet iradé, Chemsî quittait le bureau télégraphique et s'apprêtait à marcher à la tête de ses satellites contre les héros de la liberté qui avaient déjà gagné les montagnes de Resné. C'est à ce moment qu'un courageux patriote nommé Atif Bey tira à bout portant trois coups de revolver sur Chemsî Pacha abattant ce bourreau national. Une pluie de balles tombait alors autour d'Atif Bey. Seule une balle tirée par Hadji Rifaat ex-président de la municipalité de Prizrend, actuellement en jugement devant la cour martiale de Frizovik le blessa légèrement.*

Le *Mir-i-Hakikat* termine en disant que cette journée mémorable fut fêtée l'an dernier d'une façon solennelle. Elle le sera certes cette année encore.

20 Mars/2 Avril 1911.— Sir Gerald Lowther, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, a pris possession de son poste peu de temps après la proclamation de la Constitution. Je lui ai demandé hier soir ce qu'il pensait de l'intelligence de l'ex-Sultan Hamid. Il me dit qu'il ne le vit qu'un petit nombre de fois et que, à l'exception d'une seule fois, l'ex-Sultan ne lui parla jamais de politique. Sir Gerald n'a pas une très haute opinion de l'intelligence de Hamid. Il le trouva toujours très poli, mais il ne découvrit en lui aucune trace d'un esprit supérieur. Dans ses audiences avec Sir Gerald, l'ex-Sultan parlait presque toujours de l'état parfait de sa santé. Il attribuait cela aux soins qu'il prit durant toute sa vie d'éviter les excès. Le fait qu'à son âge il devenait père, l'ex-Sultan l'attribuait à la régularité de ses habitudes. Il aimait également à parler de son chien ainsi que d'un chat qu'il affectionnait, paraît-il, beaucoup. La seule fois que l'ex-Sultan parla à Sir Gerald de politique ce fut

quand il lui dit que le comité «Union et Progrès» prenait une extension inquiétante que lui Sultan considérait néfaste pour les intérêts de son Empire. On sait que ce fut ce comité qui le renversa plus tard.

23/5 Avril 1911.—Hamdy Bey, cousin du Ministre actuel de l'Instruction Publique, Baban-Zadé Ismail Hakki Bey, me dit aujourd'hui que ce furent les personnes suivantes qui durant les dernières années du règne du Sultan Hamid organisèrent le comité «Union et Progrès» : Talaat Bey (qui serait le principal organisateur), Mania-Zadé Réfik Bey qui devint sous le régime présent Ministre de la Justice et qui mourut depuis, Eyoub Sabri Bey, Major, le Docteur Nazim Bey, actuellement directeur de l'Hôpital de Salonique, Atif Bey, Lieutenant, actuellement député, Enver Bey, attaché militaire en ce moment de notre Ambassade à Berlin, et Carassou Effendi, israélite de religion et député de Salonique.

14/27 Avril 1911.— Il y trois jours de cela, un conflit sérieux éclata dans le sein du seul parti politique existant en Turquie en ce moment, je veux dire dans le sein du parti «Union et Progrès». Quatre sont les causes principales du conflit : 1° caractère autoritaire et despotique des principaux chefs de ce parti, tels que Talaat Bey, Nazim Bey et autres ; 2° jalousie de ceux qui se voient négligés par les susdits chefs ; 3° influence prédominante de l'élément juif dans les Conseils du gouvernement et conséquemment sourde opposition à Djavid Bey, par exemple, qui appartient à une famille de deunmés, c'est-à-dire, à une famille juive convertie à l'Islamisme au commencement du dernier siècle et 4° relâchement plus ou moins réel des principes religieux émanant du Chériat. Comme les plaintes prirent naissance parmi les Députés du parti et que ces Députés dépendent plus ou moins des dirigeants du parti, qui résident à Salonique et à Monastir (centres premiers du parti «Union et Progrès»), on vient de décider de s'en référer aux dirigeants en question. Il y a donc crise sérieuse. Les gens au pouvoir ne céderont, dit-on qu'à la force.

18 Avril/1 Mai 1911.— Le colonel Sadyk Bey est le principal auteur de la crise actuelle dans le parti «Union et Progrès». Haïri Bey, Ministre de l'Evkaf, menace de démissionner dans le cas où Sadyk Bey ne quitterait pas Constantinople. Le Grand-Vézir s'étant rangé du côté de Haïri Bey, Sadyk Bey fut expédié aujourd'hui à Salonique. Djavid Bey, Ministre des Finances, semble persister dans son intention de quitter le ministère.

10/25 Mai 1911.— Djavid Bey ainsi que le Ministre de l'Instruction Publique, Ismaïl Hakky Bey, démissionnèrent. Sadyk Bey, voulant se livrer à l'avenir entièrement à la politique, se retira de l'armée.

12/25 Mai 1911.— Le Docteur Zambaco Pacha me raconta aujourd'hui que jusqu'au règne du Sultan Medjid, père du Sultan actuel, les Princes héritiers n'avaient pas le droit d'avoir des fils. S'ils venaient à en avoir, on les étranglait. Cet usage barbare fut aboli par le Sultan Medjid lui-même. Voici comment : le Sultan Medjid avait pour héritier Aziz Effendi. Celui-ci eut pour fils aîné, Youssouf Izzeddin Effendi qui est en ce moment Prince-héritier. D'après Zambaco Pacha, aussitôt après la naissance de Youssouf Izzeddin Effendi, Marco Pitzipios, docteur grec, devenu plus tard médecin en chef du Sultan Aziz, enleva, à l'insu du Sultan Medjid, Youssouf Izzeddin Effendi qu'il fit garder en dehors du Palais. Lorsque l'enfant eut deux ans, le Sultan Medjid se mit au courant de l'intrigue et appelant auprès de lui son frère Aziz Effendi, il lui communiqua sa décision d'abolir dorénavant le susdit usage. Il lui permit ainsi de garder son fils chez lui sans crainte. C'est depuis cette époque que l'usage barbare de faire tuer les enfants mâles des Princes héritiers disparut.

22 Mai/4 Juin 1911.— Ghazi Mouhtar Pacha, qui fut précepteur de Youssouf Izzeddin Effendi, me confirma tout ce que Zambaco Pacha me dit sur les premières années de Youssouf Izzeddin Effendi, en ajoutant que celui-ci fut gardé pendant un ou deux ans chez un Chambellan dont il avait oublié le nom et qui habitait Eyoup. Ghazi Mouhtar Pacha ne sait pas si le Docteur Marco Pitzipios fut mêlé dans l'affaire en question.

Ghazi Mouhtar Pacha me dit en outre que ce fut le Sultan Aziz qui le premier permit à ses filles mariées d'avoir des enfants mâles. Jusqu'au règne du Sultan Aziz, ceux-ci étaient mis à mort dès leur naissance.

19 Juillet/1 Août 1911.— Le général Reinach, Premier Aide-de-camp du Roi Georges de Grèce, me raconta aujourd'hui ici à Villars-sur-Ollon où je me trouve, deux anecdotes dont l'une sur mon père et l'autre sur Alexandre Pacha Carathéodory. Voici la première : « le Sultan Hamid comme preuve de bienveillance avait l'habitude de faire cadeau de ses propres habits à certains de ses favoris. Un jour, il fit un cadeau analogue à mon père. Il remarqua, toutefois, que mon père ne porta jamais les habits que le Sultan lui avait donnés. Tant soit peu contrarié, le Sultan demanda à mon père la raison de ce manque d'empressement. "Sire, lui répondit mon père, Votre personne est à mes yeux tellement sacrée que, de peur de les user, je n'ose pas porter les habits dont Elle a bien voulu me faire cadeau." Cette anecdote fut racontée au général Reinach par le banquier Aristide Baltazzi. À la dite réponse, qui n'est pas dépourvue d'une certaine malice, le Sultan aurait répondu : "Mais, qu'à cela ne tienne ! Je t'en donnerai d'autres encore !"»

La seconde anecdote est la suivante : « Carathéodory Pacha se trouvait à Londres comme deuxième Plénipotentiaire de la mission ottomane envoyée en Angleterre à l'occasion des funérailles de la Reine Victoria. Turkhan Pacha

était premier Plénipotentiaire. Le général Reinach — parent éloigné de Carathéodory — faisait partie de la mission grecque. Rencontrant au Palais de Buckingham son collègue ottoman, Reinach crut tout naturellement devoir s'approcher de Carathéodory. Celui-ci, au lieu de paraître heureux de cette rencontre, prit un air distrait, comme s'il voyait Reinach pour la première fois de sa vie. Le but apparemment de Carathéodory était de ne pas dévoiler à ses collègues turcs qu'il entretenait des relations d'intimité avec un des membres de la mission grecque. Reinach saïssissant la vraie raison de la réserve de Carathéodory et voulant lui être désagréable lui dit alors à haute voix : "Mais, vous ne me reconnaissez pas ! Je suis Reinach !" Après quelques minutes d'hésitation, Carathéodory finit par répondre : "Ah, oui, Reinach ...Charmé...!" et il se disposait à changer de place. Mais Reinach ne lâchait pas si vite sa proie. La voix bien claire, il interpella Carathéodory de la façon suivante : "Ne me demandez-vous donc pas des nouvelles des nombreux parents que vous avez à Athènes ? des Baltazzi, par exemple, ou des Papparigopoulo ? Ils sont tous très bien portants et parlent très souvent de vous." Carathéodory plus embarrassé que jamais et faisant tourner ses deux pouces l'un sur l'autre, pour toute réponse, balbutia ces mots : "Merci, merci bien !" Cette anecdote, montre hélas ! le caractère pusillanime de feu Carathéodory Pacha. Reinach m'assura que toute différente fut l'attitude de Turkhan Pacha. Celui-ci connaissait déjà de Rome le général Reinach. Il s'approcha franchement de lui, lui demanda de ses nouvelles et le pria de lui faire l'honneur de le présenter à la première occasion au Roi de Grèce.

1/14 Octobre 1911.— Aujourd'hui eut lieu depuis le rétablissement de la Constitution la quatrième ouverture solennelle du Parlement. La cérémonie, toutefois, manquait cette fois-ci de grandeur. La guerre avec l'Italie assombrissait tous les visages. Le Sultan vint dans sa loge avec les Princes. Les Sénateurs et les Députés se levèrent à son arrivée en silence. Saïd Pacha, Grand-Vézir lit le discours du Trône. Aussitôt après la lecture de ce document, qui ne contenait rien de saillant, le Sultan et sa suite quittèrent la loge Impériale. Le Sultan oublia probablement qu'un Uléma et même deux (le Nakiboul-Eshref et Ismail Hakki Effendi, sénateur) allaient, comme ils le firent à l'ouverture de la précédente session, dire des prières que les membres des deux Assemblées écoutèrent debout.

3/16 Novembre 1911.— Assim Bey, Ministre des Affaires Étrangères, me convoqua chez lui par lettre. Je m'y rendis. Il m'offrit le poste d'Ambassadeur à Vienne. Il me dit que Saïd Pacha, Grand-Vézir, tenait à ce que j'acceptasse cet honneur. Il me recommanda de me rendre immédiatement chez Saïd Pacha. Je le fis. Saïd me reçut sur-le-champ. Mon acceptation du poste de Vienne lui produisit une visible satisfaction. Saïd a toujours eu une haute estime pour moi. Il me connaît de longue date. Dans ces dernières trois années comme Président du Sénat, Saïd ne manqua presque pas une seule occasion de

me féliciter pour mes discours au Sénat. Or, Saïd n'est pas très prodigue de félicitations. Un autre Grand-Vézir qui apprécia aussi mes services à l'État, ce fut Djévad Pacha. Il me fit donner le Grand Cordon de l'Osmaniyé et il alla si loin dans son appréciation de mes services qu'il s'opposa à deux occasions différentes à la demande du Sultan Hamid de me rappeler de mon poste de Ministre de Turquie à Washington. Ce fut le successeur de Djévad au Grand-Vézirat, Halil Rifat Pacha, qui exécuta l'ordre répété du Sultan. Djévad, qui est mort, depuis quelques années déjà, était un homme qui avait la conception du juste. Il était libéral dans ses idées. Aucun fanatisme ni de race ni de religion. Il mourut poitrinaire, la mort dans l'âme, calomnié et dénigré par les espions du Sultan. Quant à Saïd, c'est un type d'homme tout à part. Écrivain distingué, orateur éloquent, il est doué d'une vaste intelligence et d'une lucidité d'esprit remarquable. Son défaut capital c'est d'être soupçonneux à l'extrême. Avec cela très pusillanime, très paperassier et se perdant dans les détails. Il aurait peut-être fait un grand savant, un grand historien. Le sort en a décidé autrement. Sur la recommandation de Damad Mahmout Pacha, il s'attacha dès 1876 au service du Sultan Hamid. Entouré d'intrigues de tout genre, forcé tantôt de se soumettre au Sultan Hamid, tantôt de se séparer de lui avec éclat, il perdit beaucoup d'années dans des luttes de coulisses. À une occasion, au commencement du règne, mon père qui admirait beaucoup la grande intelligence de Saïd, le sauva de l'exil et le fit venir secrètement de Brousse sous la conduite de Mr. Coumbaris, Directeur de l'Observatoire Impérial, et d'une Dame Sarah. Mon Père envoya à Brousse ces deux personnes au su du Sultan dans le but de ramener clandestinement Saïd à Constantinople. Le Sultan Hamid voulait que le retour de Saïd à Constantinople se fit à l'insu du rival de Saïd, Kiamil Pacha, Grand-Vézir à cette époque. Saïd resta une nuit caché dans la maison de mon père. Le lendemain, il fut reçu par le Sultan qui bientôt après le nomma Grand-Vézir.

Pour revenir à l'Ambassade de Vienne, je crois devoir mentionner ici que mon grand-oncle paternel, Jean, frère de mon grand-père, géra comme Chargé d'Affaires la même Ambassade de 1808 à 1821 et 1832 à 1836. Il mourut à Vienne en 1841.

17/30 Novembre 1911.— L'Iradé Impérial me nommant Ambassadeur de Turquie à Vienne parut aujourd'hui dans l'Officiel.

28 Novembre/11 Décembre 1911.— Je quitte ce soir Constantinople pour prendre possession de mon poste d'Ambassadeur à Vienne. Dans l'après-midi, j'eus l'honneur d'être reçu par S. M. le Sultan Mehmet Réchad. Il me fit un accueil charmant. Il me parla de mon père. Il me dit que mon père désirait toujours que le Sultan Hamid eût de bons rapports avec ses frères, dont le Sultan actuel. Il me parla de la guerre injuste de l'Italie contre nous. Ayant su que j'avais occupé le poste de Ministre à Washington, il me parla de l'Amérique et des Indiens d'Amérique. Il me souhaita enfin bonne chance dans ma mission. Le Sultan gagne beaucoup quand il cause.

Il y a deux jours, je fus reçu en audience de congé par le Prince hériter, Youssouf Izzeddin Effendi, qui me parla beaucoup de politique. Il exprima son indignation contre l'Italie et il me demanda de lui faire savoir par l'intermédiaire de notre Ministre des Affaires Étrangères la vraie cause de la démission du chef de l'État-Major général autrichien. Son Altesse a un défaut naturel en parlant. Elle parle d'une façon entrecoupée. Elle s'arrête presque à chaque syllable. Sa Majesté, au contraire, parle aisément et Elle se sert de mots plutôt choisis, ce que, paraît-il, ne faisait pas son frère l'ex-Sultan Hamid, dont l'instruction laissait à désirer.

30 Décembre/13 Décembre 1911.— Je suis arrivé aujourd'hui à Vienne et j'ai pris possession de mon poste. J'ai trouvé l'Ambassade dans un état lamentable au point de vue installation et meubles. Depuis peut-être trente ans cet état de choses dure ici. C'est triste. Il faudra en sortir coûte que coûte. La société viennoise ignore presque l'existence de cette Ambassade.

22 Décembre/4 Janvier 1912.— J'ai présenté aujourd'hui mes lettres de créance à l'Empereur François-Joseph. Je le voyais pour la première fois. C'est un homme de 83 ans. Pourtant, il a la démarche et l'allure d'un homme de 50 ans. Il est mince. Il est de taille moyenne. Il se tient plutôt penché du côté gauche du corps. Sa tête est petite, très petite même. Cela frappe. Il a des yeux bleus. Ses joues sont rouges et joufflues tant soit peu. Il parle un excellent français. Il a l'air d'avoir une endurance peu commune, car après une conversation de vingt minutes debout et quant je me sentis fatigué des jambes, lui, paraissait alerte et vigoureux. L'Empereur me demanda des nouvelles de la santé du Sultan et fut content d'apprendre que Sa Majesté se portait bien. L'Empereur me dit aussi qu'il espérait que les graves dissensions qui divisent les partis politiques en Turquie disparaîtront bientôt pour faire place à des efforts communs de réorganisation dans tout l'Empire. Il ajouta qu'il était l'ami de la Turquie et qu'il la voulait forte. Il loua également la bravoure du soldat turc en général et en particulier celle des soldats turcs qui se battent en petit nombre en Tripolitaine. Il qualifia enfin la guerre que nous fait l'Italie de «guerre étrange.»

Le cérémonial observé à Vienne à la réception solennelle d'un Ambassadeur ne m'a pas paru très imposant. On envoie, il est vrai, trois voitures de gala pour chercher l'Ambassadeur et sa suite. Mais, ces voitures ne sont suivies ni de piqueurs à cheval ni d'un détachement de cavalerie. En outre, ces voitures dans les rues qu'elles traversent passent inaperçues d'autant plus facilement qu'elles gardent forcément entre elles une assez grande distance. Maintenant, dans le Palais même — et j'ai été reçu au Palais de Schönbrunn qui se trouve dans un des faubourgs de la Capitale — on s'aperçoit sûrement de certains préparatifs, et le Grand Maître de la Cour ainsi que le Grand Maître des Cérémonies sont là pour vous recevoir. Mais tout cela se fait simplement et



sans pompe. L'Empereur en grand uniforme reçoit seul dans une chambre. Il se tient debout. La suite de l'Ambassadeur est présentée par celui-ci après la fin de l'audience et après que l'Ambassadeur eût frappé trois coups à la porte pour avertir le Grand Maître de la Cour qu'il peut ouvrir la porte et faire entrer la suite de l'Ambassadeur. À en juger donc par ce que j'ai vu, la réputation de splendeur du cérémonial autrichien est assez surfaite. On m'affirme, cependant, que toutes les fois que la cérémonie a lieu au Palais principal de la Capitale — le Hofburg — les choses se passent tout autrement. L'Empereur n'habite plus depuis quelques années le Palais de Hofburg. Il réside tous les hivers dans son Palais de Schœnbrunn où le climat est plus sain que celui de Vienne même.

1/14 Avril 1912.— Kiazim Bey, ancien Ambassadeur à Rome, qui démissionna peu de temps avant la déclaration de la guerre par l'Italie, me dit aujourd'hui qu'il considérait comme principaux responsables pour la non-défense des Provinces de la Cyrénaïque, Hakki Pacha, Grand-Vézir à cette époque, et Rifat Pacha, Ministre des Affaires Étrangères dans le Cabinet Hakki. Hakki Pacha, selon Kiazim, est un optimiste enragé et en même temps très épris de sa personne et de ses talents. Il a été, comme on sait, ambassadeur à Rome pendant quelque temps. Il croyait tenir l'Italie par l'ascendant qu'il supposait exercer sur les hommes politiques italiens. Or, il n'en exerçait aucune et ses talents ne s'élèvent pas au-dessus de la moyenne. Avec cela, il manque d'énergie et il est très adonné aux plaisirs. Quant à Rifat Pacha, il n'est pas doué d'une nature assez sérieuse qui lui eut permis de persister, une fois averti, dans la nécessité de faire prendre en Tripolitaine et à Benghazi les mesures militaires de défense qu'imposaient les intentions ouvertement et presque officiellement agressives de l'Italie. Rifat Pacha se contentant tout bonnement de transmettre à Hakki Pacha les dépêches à cet égard de l'Ambassade impériale à Rome, et rien autre. Il n'en faisait pas une affaire, comme les circonstances l'exigeaient. Hakki le tranquillisait, et tous les deux s'endormaient jusqu'au jour de l'ultimatum italien qui les réveilla, mais un peu tard, de leur profond sommeil. C'est dans ce sens que me parla Kiazim Bey.

26 Mai/8 Juin 1912.— Le Roi du Monténégro est arrivé aujourd'hui à Vienne. Je l'ai vu en tête à tête pendant cinq minutes. C'est un gros montagnard ventru et très brun. Il parle le français assez bien et passe d'un sujet à l'autre avec grande rapidité. En me voyant, il fit semblant de m'avoir déjà connu. Je lui dis que je n'avais eu l'honneur de lui être présenté. Son intention était évidemment de m'impressionner par la puissance de sa mémoire. Il échoua. On sent qu'il est faux de caractère. En apprenant mon nom, il fit l'éloge de mon père et me dit qu'il le connut à la Cour du Sultan Hamid. Il m'affirma que mon père lui sauva la vie en le guérissant d'une maladie de cœur ... Sa Majesté monténégrine a dû nul doute inventer l'histoire.

27 Mai/9 Juin 1912.— Après avoir réussi, non sans peine, à meubler convenablement cette Ambassade, j'ai donné le 5 courant mon premier grand dîner officiel. Le 7 courant eut lieu le «recivimiento» ou grande réception solennelle où chaque nouvel Ambassadeur, assisté d'un représentant de la Cour, reçoit toute la société officielle, tant civile que militaire, de la Capitale. De cette façon après une éclipse de plus de 30 ans, l'Ambassade de Turquie à Vienne a recommencé sa vie mondaine et sociale.

30 Août/12 Septembre 1912.— J'ai été aujourd'hui à Edlach, à deux heures de Vienne, rendre visite au Prince hériter Youssouf Izzeddin Effendi. Son Altesse Impériale fait sa cure dans un sanatorium d'Edlach. Elle souffre de neurasthénie. Youssouf Izzeddin Effendi a une suite de dix à douze personnes qui plus ou moins ne le laissent jamais seul. Le milieu intime reste donc toujours le même, c'est-à-dire oriental, très oriental. Les conversations de gens de l'entourage (car le Prince aime entendre parler et ne parle lui-même que très peu) sont assez typiques. Ainsi, Nessib Bey, maître des cérémonies de Son Altesse Impériale, a raconté à table l'anecdote suivante sur notre ex-Ambassadeur à Paris, Munir Pacha, qui fut un grand favori de l'ex-Sultan Hamid :

« Munir reçut un jour à Paris la visite d'un Turc de réputation plus que douteuse qui lui tint à peu près ce langage : "Le Sultan Hamid ne m'aime pas. Il m'a exilé. Je me trouve maintenant à Paris. Or, je n'ai que 500 Livres turques dans la poche. Je voudrais : 1° doubler ce capital et 2° rentrer à Constantinople. Pourriez-vous m'obtenir ces deux choses ?" Munir lui dit en réponse ceci : "J'obtiendrai ce que vous désirez. Mais, à une condition. À la condition que vous m'apportiez ici à l'Ambassade un grand nombre de caractères turcs d'imprimerie." Quelques jours après, le visiteur se présenta de nouveau chez Munir, mais muni cette fois d'une grande caisse toute remplie de caractères turcs d'imprimerie. Munir lui dit tout simplement ces mots : "Revenez me voir dans une quinzaine de jours." Puis, Munir passa dans son cabinet de travail et télégraphia au Sultan Hamid à peu près ce qui suit : "Poussé par mes sentiments de fidélité envers Votre personne sacrée, j'ai réussi à mettre la main sur tout un outillage d'imprimerie dont compte se servir un ennemi de Votre Majesté. Je puis faire taire l'individu et saisir son imprimerie moyennant la somme de vingt mille Livres turques. Envoyez-les moi et Votre Majesté ne sera plus importunée par l'être misérable qui osa concevoir le plan de L'attaquer et de La calomnier." Par retour du courrier, l'argent fut envoyé à Munir. Alors, Munir fit appeler son homme. Au lieu de 500 Livres, il lui passa 1.000 Livres. En outre, il lui fit obtenir à la Douane de Constantinople un poste à 40 Livres par mois. Quant aux 19 mille Livres qui restaient, Munir les mit dans sa poche tout simplement. "Et voilà les hommes, dit Nassib Bey, que le Cabinet actuel vient de grâcier ! Toutefois, c'est peut-être tant mieux, car le Comité Union et Progrès, une fois revenu au pouvoir, les trouvera tous réunis à Constantinople. Il lui sera alors plus facile de les passer au fil de l'épée" !»

C'est par des anecdotes de ce genre que l'entourage fait profiter l'héritier du Trône de son séjour en Europe ... Pour ce qui concerne maintenant Munir Pacha, je dois, malheureusement avouer qu'il ne jouit pas d'une très bonne réputation. Mais, je ne le connais pas assez pour pouvoir le juger d'une façon impartiale.

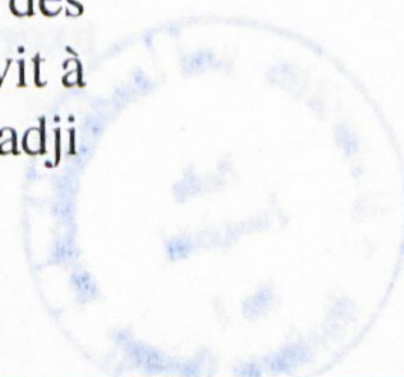
9/21 Septembre 1912.— Bibdoda Pacha, chef myrdite influent, est venu me visiter aujourd'hui pour m'exposer ses plaintes contre nos Autorités de Scutari d'Albanie. À cette occasion, il me dit qu'il avait beaucoup connu mon père et que celui-ci l'avait même sauvé de prison en intervenant auprès de l'ex-Sultan Hamid. C'est là une preuve de plus de la bonté inépuisable de mon père dont la seule ambition était de faire le bien à son prochain, sans distinction de race ou de religion.

26 Octobre/8 Novembre 1912.— J'ai présenté aujourd'hui mes lettres de rappel à l'Empereur-Roi à Buda-Pest où Sa Majesté réside en ce moment. Mon successeur Husséin Hilmi Pacha est arrivé à Vienne le 23 Octobre/5 courant.

30 Décembre 1912/12 Janvier 1913.— Djavaid Bey, ex-Ministre des Finances et l'orateur le plus éminent des Jeunes Turcs, que j'ai rencontré ici à Vienne, me dit aujourd'hui que le principal fondateur du Comité «Union et Progrès» fut Talaat Bey, simple petit fonctionnaire des Postes à Salonique et depuis la révolution, Ministre de l'Intérieur et Président de la Chambre des Députés. Carasso Effendi, Député de Salonique et l'un des premiers fondateurs du Comité «Union et Progrès» (ce fut, d'ailleurs, lui qui fit introduire dans l'organisation de ce Comité les idées et les principes des loges maçonniques) me dit que trois mois après la chute d'Abdul-Hamid, l'«Union et Progrès» perdit sa direction première au point que lui, Carasso Effendi, se sentait déjà à cette époque comme étranger dans le parti politique qu'il contribua si puissamment à fonder. Les aspirations de turquisation s'emparèrent de la plupart des dirigeants du Comité et ces aspirations, d'après Carasso Effendi, contribuèrent beaucoup à amener la situation présente du parti, situation qui n'est pas favorable. Parmi les nationalistes enragés, Carasso Effendi classe le Docteur Nazim Bey et Rahmi Bey.

Carasso Effendi est avocat juif de Salonique. Ce fut, me dit-il, chez lui que se réunissaient en cachette durant le règne d'Abdul-Hamid les premiers fondateurs de l'«Union et Progrès».

31 Décembre 1912/13 Janvier 1913.— Carasso Effendi me dit que deux fois durant la guerre Turco-Italienne, l'Italie se montra disposée à accepter des conditions plus favorables pour la Turquie que celles que cette dernière se vit à la fin forcée d'accepter. Assim Bey, Ministre des Affaires Étrangères et Hadji



Adil Bey, Ministre de l'Intérieur, furent les membres du Cabinet Saïd qui principalement s'opposèrent aux conditions en question. Voici les conditions qui furent soumises en premier lieu : Reconnaissance à l'Italie de sa souveraineté sur tout le littoral conquis par les Italiens. Admission par la Turquie du droit exclusif d'exploitation économique, droit qui serait accordé à l'Italie, pour tout l'hinterland de la Libye. Quant aux conditions présentées en second lieu, elles furent les suivantes : Déclaration de la part de la Turquie de l'autonomie de la Libye sous la souveraineté du Sultan. Déclaration analogue de la part de l'Italie, c'est-à-dire, déclaration de la part de l'Italie, de l'autonomie de la Libye, mais cette fois sous la souveraineté de l'Italie. Accord spécial entre la Turquie et l'Italie pour ce qui touche l'administration du pays même.

1/14 Janvier 1913.— Dans le présent cahier, j'ai donné les noms des personnes qui furent désignées par l'Assemblée Nationale pour communiquer au Sultan Hamid sa déposition. L'une de ces personnes fut Carasso Effendi qui me raconta aujourd'hui toute la scène de la façon suivante :

La Députation trouva Hamid dans un grand salon, debout, pâle et défait. Hamid parla de son règne aux membres de cette Députation. Il leur dit qu'il fit une guerre victorieuse, celle contre la Grèce. Il affirma qu'il n'eut pour pensée que la grandeur et la prospérité de son pays. Il ne comprenait donc pas le vote de l'Assemblée Nationale à son égard. Il protesta contre ce vote qu'il qualifia d'injuste. Il leur assura enfin que les derniers troubles ne furent pas fomentés par lui et prétendit que du moment que des Tribunaux existaient, la seule chose à faire serait de faire arrêter les vrais coupables et de les punir. Enfin, il leur demanda avec anxiété s'ils répondaient de sa vie. Essad Pacha riposta que sa vie ne courrait aucun risque. Carasso Effendi ajouta qu'il devait avoir confiance en la noblesse du caractère des Osmanlis. L'audience dura 27 minutes. Le soir du même jour, Hamid fut transféré à Salonique. Carasso Effendi me fit remarquer que tant lui que ses collègues de la Députation ne reçurent pas de l'Assemblée Nationale l'autorisation de dire à Hamid qu'il aurait la vie sauve. Ils donnèrent néanmoins les assurances que leur demanda l'ex-Sultan.

6/20 Janvier 1913.— Carasso Effendi me dit aujourd'hui que l'Alliance entre les quatre États Balkaniques ne visait que l'autonomie de la Macédoine. Il m'affirma aussi qu'après la déclaration de guerre par ces États contre la Turquie et après même les premiers combats entre les Turcs et les Bulgares, le gouvernement Turc, se servant des bons offices de l'Italie, proposa à la Grèce de se détacher de l'Alliance Balkanique aux conditions suivantes : 1° Reconnaissance par la Turquie de l'autonomie de la Macédoine ; 2° Reconnaissance également de l'autonomie des îles ; 3° Cession de la Crète à la Grèce et 4° Rectification de la frontière turco-grecque. Mr. Vénizélos se mit à examiner ces propositions. Mais apprenant bientôt après que Salonique allait



sous peu capituler, il rompit toute négociation. D'après Carasso Effendi, Mr. Vénizélos aurait non seulement pu mais encore dû accepter les propositions en question. Il aurait pu les accepter parce que l'Alliance Balkanique n'était basée que sur le principe de l'autonomie de la Macédoine, et la Turquie se déclarait prête à reconnaître cette autonomie dans le cas où la Grèce se séparerait de la Bulgarie. Il aurait dû aussi les accepter, car une fois la guerre actuelle terminée, la Bulgarie se tournera fatalement contre la Grèce. L'avenir montrera qui des deux a eu raison, Vénizélos ou Carasso.

2/15 Mars 1913.— Depuis le 1/14 Octobre 1909 je n'avais pas revu Izzet Pacha, si ce n'est aujourd'hui. Il se trouve à Vienne de passage. Il rentre à Nice. Il s'est arrêté à Vienne pour voir surtout son ancien protégé, Husséin Hilmi Pacha, actuellement Ambassadeur ici. J'ai trouvé Izzet mieux portant. Moins énervé qu'en 1909 et plus satisfait. Son intelligence reste toujours très vive. Il m'a de nouveau parlé de son œuvre, le Chemin de fer du Hedjaz. C'est là, en effet, une œuvre considérable qui lui fait honneur. Il me dit que tandis que Lesseps avait sa statue en Égypte, lui, Izzet, malgré ce qu'il a fait pour le Hedjaz, est toujours persécuté et méconnu par les hommes au pouvoir en Turquie.

9/22 Mai 1913.— Venant de Vienne, je suis rentré hier à Constantinople. Aujourd'hui, je fus reçu en audience par le Sultan Mehmed Réchad. Je l'ai trouvé bien portant et je le lui ai dit. Il m'a répondu que si son corps se trouvait en bon état, son cœur, qui saignait des malheurs de son pays, se sentait malade. Il me demanda quelle était la politique de l'Autriche à l'égard de la Turquie. Je lui répondis qu'avant la guerre balkanique l'intérêt de l'Autriche était évidemment de voir une Turquie forte, et la preuve que tel était l'intérêt de l'Autriche, ce fut l'acceptation par le Comte d'Aehrenthal de ma proposition de conclure une Entente Turco-Autrichienne. À ces mots, le Sultan parut vivement intéressé et m'assura que c'était pour la première fois qu'il entendait parler de la chose. Je lui dis alors que ses deux ex-Ministres des Affaires Étrangères — Assim Bey et Gabriel Effendi Nouradounghian — non seulement ne portèrent pas à Sa connaissance le résultat de mes efforts à Vienne, mais ne répondirent même pas à mes nombreuses et pressantes dépêches confidentielles à ce sujet. Le Sultan exclama alors : «C'est donc qu'ils sont des traîtres !».

13/26 Décembre 1913.— Mr. Hadjibiar, employé de l'Administration des Phares de l'Empire, me raconta aujourd'hui l'anecdote suivante montrant le caractère soupçonneux de l'ex-Sultan Hamid :

« Hamid se trouvait dans la villa Alatini à Salonique. Comme la petite vérole sévissait avec rage à Salonique, le gouvernement des Jeunes Turcs crut nécessaire d'envoyer un médecin pour vacciner tant l'ex-Sultan que tout son

entourage. Hamid renvoya tout bonnement le médecin. Les autorités, toutefois, ne se tinrent pas pour battues. Elles donnèrent l'ordre au médecin de retourner à la villa Aladini et de vacciner même par la force tous ceux qui s'y trouvaient, sauf l'ex-Sultan. Le médecin s'y rendit et il se mit à l'ouvrage. Il était en train de vacciner une personne de la suite de Hamid, lorsqu'il sentit quelqu'un derrière lui. Se retournant, il aperçut l'ex-Sultan lui-même, habillé de son grand paletot militaire qu'il avait l'habitude de porter comme souverain. On comprend l'étonnement du médecin. Mais cet étonnement augmenta lorsque l'ex-Sultan demanda à se faire vacciner aussi. Hamid posa, cependant, la condition suivante, à savoir, de choisir lui-même le vaccin, et c'est ce qu'il fit. Trois minutes après, Sa Majesté était vaccinée ! Ce n'était donc pas la vaccination que Hamid craignait. C'était tout simplement la qualité du vaccin. Il soupçonnait le poison. »

12/27 Mars 1914.— Turkhan Pacha, ex-Ambassadeur de Turquie à St. Pétersbourg, est rentré dernièrement à Constantinople pour solliciter le poste d'ambassadeur dans une grande capitale de l'Europe. Malheureusement, tout lui fut refusé : avant-hier, il quitta subitement Constantinople, soit-disant pour aller rejoindre à Paris sa femme, prétendue malade. Ce n'était qu'un prétexte inventé de toutes pièces. Arrivé à Vienne, Turkhan au lieu de continuer sa route sur Paris, prit le chemin de Durazzo, capitale de la nouvelle Albanie. Tout cela était arrangé d'avance. Le Prince d'Albanie lui offrit par télégraphe le poste de premier Ministre que Turkhan accepta par télégraphe aussi. Le calcul de Turkhan était le suivant : Il se disait : « Ou je redeviens Ambassadeur Turc, ou je passe au service de mon pays natal, l'Albanie. En attendant, je cacherai mon jeu jusqu'au moment où je parviendrai à connaître les véritables intentions de la Porte à mon égard. » Hélas, l'intérêt, l'ambition et la duplicité sont les trois caractéristiques de Turkhan. Pendant son séjour à Constantinople, il avait des entretiens prolongés avec les Ambassadeurs de Russie et d'Autriche qui durent lui préparer son nouveau poste en Albanie. Turkhan ne pourra pas réussir. Il n'a pas l'énergie voulue. Il n'a aucune méthode dans le travail. Les ficelles préoccupent seules son esprit. Or, l'Albanie a besoin en ce moment d'hommes vraiment supérieurs, d'homme à volonté de fer, d'hommes à vues larges, d'hommes enfin de travail. Turkhan n'est rien de tout cela. Fatalement, il échouera.

Mr. Weitz, correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, m'a raconté aujourd'hui l'anecdote suivante sur Turkhan :

Sous le règne du Sultan Hamid, Turkhan fut désigné comme Premier Plénipotentiaire Turc à la Conférence de La Haye. Voici le truc qu'il imagina pour attirer sur lui les faveurs de Hamid : dans une de ses dépêches au Sultan, il lui écrivit que la Conférence avait conçu l'idée de considérer la Turquie comme Puissance de second rang. Là-dessus grand émoi de Hamid qui en

appela à l'Empereur d'Allemagne, qui, à son tour, s'adressa au Baron de Marschall, Premier Plénipotentiaire allemand. Celui-ci, en réponse, fit connaître à son Maître que jamais la Conférence n'eut l'idée de traiter la Turquie en Puissance de second rang. Les mêmes assurances furent données à Turkhan lui-même par Mr. de Nélidoff, Président de la dite Conférence. C'était précisément ce que Turkhan voulait et attendait. À la réception de la lettre de Mr. de Nélidoff (car c'est par écrit que les assurances en question furent données), Turkhan expédia un télégramme au Sultan pour dire qu'il obtint du Président de la Conférence que la Turquie ne fût pas traitée en Puissance de second rang. Le Sultan, heureux de recevoir cet avis, ne pensa qu'à une seule chose : comment récompenser Turkhan. C'est donc 1500 Livres Turques qu'il lui envoya. Et le tour fut joué ... Le Baron de Marschall traita, depuis cet incident, Turkhan d'un air très peu courtois.

9/27 Septembre 1914.— La date d'aujourd'hui deviendra célèbre, car c'est aujourd'hui que le Cabinet Said Halim Pacha notifia officiellement l'abolition des Capitulations qui datent de l'année 1535. À cause de son importance, je donne ci-après la copie de la Circulaire envoyée à ce propos aux Ambassadeurs étrangers par le Ministre Ottoman des Affaires Étrangères. Je donne également la copie du texte de l'*Irade* Impérial abolissant les Capitulations :

Le Gouvernement Ottoman, poussé par des sentiments d'amitié envers les Européens, avait, dans le temps défini et communiqué aux puissances les conditions dans lesquelles les étrangers venant en Orient pouvaient faire le commerce. Ces conditions, qui avaient été admises de son propre gré par la Sublime Porte, furent plus tard interprétées sous une forme de privilège et, étendues, parvinrent jusqu'à nous sous le nom de capitulations. Mais ces privilèges étant diamétralement opposés aux principes de droit du siècle dernier, et aux bases de la souveraineté nationale, ces privilèges d'un côté s'opposaient au progrès et au développement du gouvernement impérial, et de l'autre, constituaient un obstacle à ce que ses relations avec les puissances étrangères, par suite de certains malentendus qu'ils provoquaient, prissent un caractère aussi satisfaisant et aussi cordial qu'on l'aurait désiré. L'Empire ottoman a continué à persévérer dans la voie de renaissance et de réformes dans laquelle il s'est engagé par le Hatt-i-Humayoun de Gulhané de 1255, résolu à surmonter tous les obstacles qui pourraient surgir, et ne s'est pas départi du programme consistant à adopter les principes de droit moderne, afin de conquérir la place à laquelle il a droit dans la famille civilisée de l'Europe, et à faire étayer sur eux l'édifice de l'État.

L'établissement du régime constitutionnel indique que les efforts déployés par le gouvernement ottoman dans la voie de la régénération ont été couronnés d'un succès heureux.

Néanmoins, certaines clauses exceptionnelles constituaient un obstacle insurmontable à toutes les tentatives faites en vue du progrès des institutions judiciaires, à savoir, par exemple : la participation des étrangers, comme conséquence des capitulations, à l'œuvre de la justice qui constitue une des bases les plus importantes de la souveraineté de l'État ; la restriction du droit de législation de l'État par suite de l'allégation que nombre de lois ne peuvent pas être appliquées aux étrangers ; l'impossibilité d'ordonner des poursuites contre l'auteur d'un délit susceptible de troubler la sécurité publique pour la raison qu'il est de sujétion étrangère ; les atteintes portées au droit public par suite de l'obligation qu'il y avait de respecter certaines conditions ; le fait que les litiges résultant d'un même acte étaient résolus devant des tribunaux et par des procédés différents, suivant la sujétion des contractants.

En outre, l'exemption des étrangers des contributions fiscales en Turquie, exemption découlant des capitulations, mettait la Sublime Porte non seulement dans l'impossibilité de se procurer les ressources nécessaires pour les réformes, mais aussi de pourvoir à ses besoins ordinaires sans recourir à la conclusion d'emprunts. L'impossibilité de majorer les contributions indirectes fait qu'il était devenu également impossible d'augmenter les impôts directs et que les contribuables ottomans s'en trouvent écrasés. Et pourtant le fait que les étrangers jouissant de toutes sortes d'immunités et de privilèges dans l'Empire ottoman et s'occupant librement de commerce, sont assujettis à moins d'impôts que les Ottomans, constitue une injustice inadmissible en même temps qu'un phénomène portant atteinte à l'indépendance et au prestige du gouvernement.

Tandis qu'en dépit de tous ces obstacles, le gouvernement était résolu à poursuivre son œuvre de réformes, la guerre générale a rendu plus aiguës les difficultés financières auxquelles le pays était en butte et menacé de laisser stériles toutes les réformes entreprises ou à entreprendre, la Sublime Porte est convaincue que le seul moyen de salut pour le Gouvernement ottoman réside dans la réalisation prompte des réformes et des rénovations. La Sublime Porte est également convaincue que les puissances encourageront les pas résolus qu'elle fera dans cette voie. C'est inspirée de cette assurance qu'elle a décidé de supprimer, à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1914, les Capitulations qui avaient été jusqu'ici une entrave au progrès de l'État, et tous les droits et privilèges antérieurs et ultérieurs à eux, et d'adopter, pour ses relations avec les puissances, les principes du droit international.

Au moment où je prends la liberté de porter à votre connaissance la dite décision qui inaugurerait une ère heureuse pour le Gouvernement ottoman et qui sera, sans nul doute, accueillie avec satisfaction par Votre Excellence, — je me fais un devoir d'ajouter qu'en supprimant les Capitulations, la Sublime Porte ne nourrit des intentions inamicales envers aucune des puissances étrangères,



qu'elle agit dans l'intérêt suprême de la patrie ottomane, et qu'elle est prête à conclure des traités de commerce basés sur les principes du droit international.

### L'Abolition du Régime Capitulaire

*L'Officiel* a publié hier le texte de *l'iradé* impérial promulgué le 26 août (v.s.) et ordonnant l'abolition des Capitulations. En voici la traduction :

Il a été jugé opportun, par décision du Conseil des Ministres, d'abolir tous les privilèges des étrangers actuellement en vigueur sous le nom de capitulations financières, économiques, judiciaires et administratives, ainsi que tous les droits et concessions qui en découlent ou qui y sont afférents, à condition de traiter les sujets étrangers résidant en Turquie conformément aux dispositions du droit international.

Cet *iradé* entrera en vigueur à partir du 18 septembre (v.s.) 1310 (1914).

Le cabinet est chargé de l'exécution du présent iradé.

(signé) : Mehmed Réchad.

(Suivent les signatures du grand-vézir, du chéikh-ul-islam et de tous les ministres).

10/23 Septembre 1914.— Mr. Alexandre Bossy, chef du Bureau des Titres à la Banque Impériale Ottomane, m'a dit ce matin que Férid Pacha, pendant qu'il était Grand-Vézir de l'ex-Sultan Hamid, s'exprimait souvent de la façon suivante sur son Seigneur et Maître : «De trois choses l'une : Le Sultan Hamid est ou un grand génie, ou un grand criminel, ou bien un parfait imbécile.» Je crois, pour ma part, que Hamid est ces trois choses à la fois, ou, plutôt, Hamid est un homme dont l'intelligence vraiment remarquable se trouve très souvent obscurcie par des défauts tout autant remarquables de naissance et d'éducation — d'éducation surtout.

17/30 Octobre 1914.— Aujourd'hui a paru le communiqué officiel suivant :

«Pendant qu'une minime partie de la flotte faisait des exercices dans la Mer Noire, la flotte russe qui d'abord suivait et entravait tous les exercices, a fini hier par ouvrir les hostilités en attaquant la flotte ottomane.»

Le communiqué ajoute que la flotte ottomane coula durant le combat le bateau pose-mines *Piront*, causa de graves avaries à un des torpilleurs russes et saisit un charbonnier. En outre, des torpilles lancées par la flotte ottomane coulèrent le contre-torpilleur russe *Kobaness*, causèrent de très graves avaries à un autre garde-côte russe et firent prisonniers 30 officiers et 72 marins russes.

C'est donc la guerre avec la Russie. Conséquemment, c'est aussi la guerre avec les alliés de celle-ci, la France et l'Angleterre. Les Ambassadeurs de ces trois Puissances quittent Constantinople demain ou après-demain. Les Allemands sont joyeux. Ce sont eux qui commandent notre flotte et notre armée. Ce sont eux qui les ont mis en état de guerre.

19 Octobre/1 Novembre 1914.— L'Ambassadeur d'Angleterre ainsi que l'Ambassadeur de France ont quitté Constantinople aujourd'hui. Quant à l'arrangement que j'ai mentionné en date d'hier, il paraît presque avoir complètement échoué. Le Grand-Vézir, me dit-on, avait au commencement de l'incident voulu démissionner. Mais Saïd Halim Pacha ne persista pas dans son intention à la suite de la promesse que lui firent ses collègues de ne rien ordonner à l'avenir ni de ne rien faire qui pût être interprété comme un acte d'agression envers soit la Russie, soit la France, soit l'Angleterre.

19 Octobre/2 Novembre 1914.— Trois ministres ont donné aujourd'hui leur démission. Ce sont Mahmout Pacha, Ministre des Travaux Publics, Bostani Effendi, Ministre de l'Agriculture et Oscan Effendi, Ministre des Postes. Djavid Bey, Ministre des Finances, a aussi démissionné. Mais, ses collègues tâchent de lui faire retirer sa démission.

20 Octobre/3 Novembre 1914.— Le Ministre de Serbie a quitté Constantinople aujourd'hui. Quant à Djavid Bey, il vient de maintenir sa démission. C'est une perte pour le Cabinet.

21 Octobre/4 Novembre 1914.— Djavid Bey, justifie, dit-on, sa démission en alléguant que, vu les nécessités de la guerre, il n'avait plus un contrôle suffisant sur les revenus de l'empire, revenus qui passent presque entièrement à l'armée et à la marine. En outre, Djavid Bey n'a jamais été partisan d'une guerre contre la France surtout. Mr. Frants, Attaché militaire de Grèce, m'a dit aujourd'hui que la Bulgarie n'est pas militairement préparée pour faire une guerre heureuse.

24 Octobre/10 Novembre.— On dit que Djavid Bey a justifié sa démission en exposant à ses collègues ce qui suit : « Durant ma mission à Paris, aurait-il dit, j'avais réussi à contracter un grand emprunt contre certains avantages accordés aux intérêts français. Or, d'un côté, ces avantages n'existent plus depuis la guerre et, de l'autre côté, la France ne consentit à nous faire l'emprunt que sous la condition expresse que nous ne ferions pas la guerre. De fait, nous venons de la commencer. Par conséquent, je ne puis honnêtement pas rester membre du Cabinet ».

10/23 Novembre 1914.— Nani Moncenigo, Secrétaire de l'Ambassade d'Italie, m'a dit aujourd'hui qu'il se trouve en ce moment au service de l'armée turque, comme officier, instructeur, etc., près de dix mille Allemands et que, avant la déclaration de guerre à la Russie, à la France et à l'Angleterre par la Turquie, l'Allemagne avait promis à la Turquie l'envoi de 50 mille soldats allemands. Si cet envoi ne fut pas fait jusqu'ici, c'est que l'Allemagne a actuellement besoin de tous ses soldats. Dans le nombre ci-dessus des dix mille, il se trouverait également quelques centaines d'Autrichiens.

11/24 Novembre 1914.— Aujourd'hui, le Marquis Pallavicini, Ambassadeur d'Autriche-Hongrie, m'a dit que durant les deux ou trois visites que Turkhan Pacha lui fit avant son départ de Constantinople, celui-ci ramenait constamment la conversation sur l'Albanie ; le Marquis Pallavicini finit par lui dire : «Mais alors, pourquoi n'iriez-vous pas vous-même en Albanie pour vous mettre à l'œuvre ?» Et Turkhan de répondre : «Jamais je ne ferai cela !». Or, quelques jours après cette déclaration, Turkhan quitta précipitamment Constantinople pour se rendre directement en Albanie. Suivant le Marquis Pallavicini, le but de Turkhan était de cacher ses projets à l'Autriche. Pallavicini croit que Turkhan agissait d'accord avec le gouvernement russe. Mais, hélas, comme organisateur de son pays natal, il échoua piteusement. Il se trouve en ce moment à Rome, tâchant sûrement de s'attirer à présent les sympathies du gouvernement italien.

12/25 Novembre 1914.— Aujourd'hui, le Marquis Pallavicini me dit ceci : Hamid n'était pas doué d'une grande intelligence, mais d'une grande malice. Dans les audiences qu'il accordait, Hamid parlait souvent de maladies et de médicaments. Évidemment, il parlait aussi de politique, mais il était difficile d'amener la conversation sur un sujet qui lui était désagréable. Parfois même, avant l'audience, il faisait dire qu'il ne fallait pas soulever, durant la conversation, une question déterminée. Avec tout cela, les menaces faisaient leur effet sur Hamid. Ainsi, le Baron de Calice, (prédécesseur de Pallavicini) avait obtenu à une occasion ce qu'il voulait au simple avis qu'il donna au Palais qu'il avait emballé ses effets pour quitter Constantinople.

28 Novembre/10 Décembre 1914.— On a eu aujourd'hui la nouvelle de la mort à San-Rémo de Férid Pacha, Sénateur et ex-Grand-Vézir de l'ex-Sultan Hamid. Férid était un homme intelligent, très intelligent même. Mais il était peu instruit. Son défaut capital, c'était l'envie. C'est ce défaut qui contribua à le rendre un des délateurs patentés du Sultan Hamid. Il calomniait avec une facilité surprenante. Personne n'ignore qu'avant d'arriver au Grand-Vézirat et dans le but d'occuper ce haut poste, non seulement il se faisait valoir auprès de son Seigneur et Maître par des exposés secrets des faits et gestes de tous le monde, mais encore il rendait des services de coulisse aux Ambassadeur d'Allemagne et d'Autriche à Constantinople. Il résulte de ce qui précède que

Férid était en somme un triste personnage, ce qui démontre que pour être vraiment quelqu'un dans la société, l'intelligence seule ne suffit pas. Il faut en outre l'instruction et la moralité, la moralité surtout.

1/14 Décembre 1914.— Aujourd'hui, pour la septième fois depuis la restauration du régime constitutionnel, eut lieu l'ouverture du Parlement. Les choses se passèrent dans l'ordre habituel. On remarqua seulement que dans la Loge impériale, en outre des Princes, il y avait aussi le Khédive d'Égypte, déposé par les Anglais, et que le Sultan lui fit signe de se rapprocher de lui. Le Prince héritier et les autres Princes se virent obligés de se serrer considérablement les uns auprès des autres afin de ne pas laisser le pas au Khédive. Von der Goltz Pacha, aide-de-camp honoraire du Sultan et maréchal de l'Empire d'Allemagne se tenait également dans la Loge impériale.

L'Ambassadeur d'Autriche arriva à la loge diplomatique quelques instants avant la fin de la lecture du Discours du Trône. Quant à l'Ambassadeur d'Allemagne, il arriva au Parlement quelques minutes après la fin de la cérémonie. Il paraît qu'à l'ouverture de la précédente session parlementaire, la cérémonie commença une heure après l'heure fixée sur la carte d'invitation. Tant le Marquis Pallavicini que le Baron de Wangenheim pensèrent que le même retard allait avoir lieu cette année-ci encore. C'est pour cela qu'ils crurent devoir se rendre au Parlement une heure après l'invitation. Seulement, ils ne comptèrent pas cette fois-ci avec la ponctualité du Sultan. Ils commirent ainsi une assez étrange gaffe diplomatique que des Représentants surtout de deux pays alliés n'auraient pas dû commettre.

3/16 Février 1915.— Le Chérif Djafer Pacha, Sénateur, me raconta aujourd'hui, l'anecdote suivante pour me montrer le caractère courtisan de Turkhan Pacha :

« C'était du temps du Sultan Abdul-Hamid. Turkhan se trouvait un jour dans la chambre du 1er Chambellan Hadji Ali Pacha. Le moment de la prière (*namaz*) arriva. Turkhan, qui était loin d'être pratiquant, crut devoir, quand rien ne l'obligeait, se lever avec les autres pour faire sa prière. Ceux des Musulmans qui connaissent bien leur religion et la pratiquent savent qu'en faisant la prière il est de règle absolue de croiser les bras et de faire attention de placer la main droite sur la main gauche. Or, Turkhan fit le contraire. Il plaça sa main gauche sur sa main droite, ce que voyant Hadji Ali Pacha, celui-ci attira là-dessus l'attention de Turkhan qui corrigea de suite l'erreur en exclamant ... en français : merci ! Il est facile de comprendre l'effet que ce mot : "merci" produisit sur les bons Musulmans qui étaient en train de faire leur prière avec Turkhan ».

17/30 Septembre 1915.— Je suis arrivé à la conclusion absolue que l'homme — c'est-à-dire, l'animal habillé — vit les trois quarts de sa vie dans l'illusion la plus complète. Ce n'est qu'au déclin de leur existence qu'un nombre très restreint d'hommes (ce n'est donc pas tous les hommes) commencent à ouvrir les yeux et à comprendre non seulement la vanité des choses, mais aussi leur ridicule et le vide qui en fait le fond. Tout dans ce monde est basé sur des idées et des conventions que l'égoïsme engendre. La somme de l'effort vers le bien est ridiculement minime en comparaison de l'effort vers le mal. Le mal triomphe fréquemment sur le bien. Même dans l'accomplissement du bien on y découvre souvent des traces d'égoïsme. Ne nous étonnons donc pas des manifestations de haine, d'envie et du reste. C'est fatal. Ça existera tant que l'espèce animale durera sur terre. Un cataclysme terrestre seul fera disparaître le mal dont souffrent les victimes. L'habit, en habillant l'homme, en le couvrant presque en entier, lui a fait perdre l'idée de son animalité. C'est grâce à l'habit que l'homme a fait habiter les cieux d'anges et de démons. C'est grâce à l'habit que les idées de liberté, de justice et d'équité naquirent. C'est grâce à l'habit que l'intelligence de l'homme se perfectionna. Mais l'habit n'a pas eu ni n'aura jamais la force de rendre l'homme aussi inoffensif qu'un autre animal quelconque. L'homme, au contraire, grâce à l'habit, deviendra de plus en plus féroce, et par ses inventions et le développement chaque jour grandissant des armes destructives rendra le monde un enfer. Donc, dans chaque homme ne voyez que l'animal perfectionné grâce à l'habit, et ne vous étonnez nullement de la mort qu'il répand autour de lui.

24 Octobre/6 Novembre 1915.— Abraham Pacha, Sénateur et ayant joué du temps du Sultan Aziz, dont il était le banquier, un assez grand rôle, me raconta qu'un jour Sultan Aziz lui aurait dit ces paroles : «Dieu est grand, mais on ne le voit pas ; tandis que moi, on me voit !» tellement était incommensurable l'orgueil de ce Souverain.

30/12 Novembre 1915.— En causant aujourd'hui de mon père avec quelques amis, il fut question de deux faits le concernant, faits que je considère intéressant de consigner ici. Les voici :

1° Avant la création de l'Empire d'Allemagne, le Roi de Prusse, vers la fin du règne du Sultan Médjid, était représenté en Turquie par le Comte de Wildenbroch, Ministre Plénipotentiaire. Ce représentant habitait une maison à Arnaoutkeui. Or, mon père aussi résida pendant quelque temps à Arnaoutkeui dans la maison de son beau-père. Des liens d'amitié unirent ces deux hommes. Il en résulta qu'un jour le Comte de Wildenbroch mentionna au Sultan Médjid le nom de mon père et en faisant ses éloges sollicita de Sa Majesté de classer mon père parmi les médecins de la Cour Impériale. Le Sultan accepta. C'est donc ainsi que mon père entra au service du Palais, où il couchait chaque mardi soir jusqu'au jour de l'avènement du Sultan Hamid. Ce fut un mardi que

Hamid, sous le règne du Sultan Aziz, se sentant indisposé appela précipitamment le médecin de garde qui ne fut autre que mon père. Depuis cette date, Hamid ne se sépara plus de lui.

2° On connaît les sympathies allemandes du Sultan Hamid. Ce fut sous son règne que l'Empereur d'Allemagne vint deux fois à Constantinople et que des missions militaires allemandes y furent appelées. Mon père était un grand admirateur de la science allemande. Il avait fait ses études à Vienne. Néanmoins, à en juger par la conversation suivante qu'il eut avec le Sultan Hamid, il n'était pas très partisan de la prédominance de l'influence allemande en Turquie. Un jour, Sa Majesté parlait des Allemands à mon père et faisait leur éloge. «Oui, aurait dit mon père, les Allemands ont du bon. Ils sont même remarquables en plusieurs choses. Mais, prenez garde : ils accapareront tout !». On dit que ces mots furent rapportés par le Chambellan Arif Bey au Comte Hatzfeld, Ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, qui ne les oublia pas car quelque temps plus tard, quand Guillaume II vint à Constantinople et qu'il s'agissait de décorer les personnages de la Cour du Sultan, Son Excellence eut soin de biffer le nom de mon père.

16/29 Janvier 1916.— Au dîner de la Légation de Suède hier soir, auquel j'assistais, on parlait de la guerre Européenne qui fait rage en ce moment et qui menace de s'éterniser. Pendant la conversation générale, je fus agréablement surpris d'entendre le Premier Secrétaire de l'Ambassade d'Autriche-Hongrie, Mr. Tcheconitz, dire à haute voix : «Et pourtant si on avait écouté S. E. Mavroyéni Bey, qui seul en Europe avait vu clair quand il était encore temps, il n'y aurait eu ni guerre Balkanique ni guerre Européenne !» Mr. Tcheconitz se référait à l'acceptation par le Comte d'Aehrenthal, Premier Ministre autrichien, de ma proposition, faite le 14 Décembre 1911, en vue de la conclusion d'une Entente Turco-Autrichienne visant le maintien du statu quo balkanique. On sait que la Sublime-Porte n'avait pas même répondu à mes différents rapports se référant à la susdite acceptation. Il en résulta le démembrement de la Turquie et la guerre Européenne actuelle.

19 Janvier/1er Février 1916.— S. A. I. Yousouf Izzedin Effendi, Prince héritier, s'est donné la mort ce matin en ouvrant les veines de son bras avec un rasoir qu'il portait toujours, dit-on, dernièrement sur lui. Le Prince était fils aîné de l'ex-Sultan Aziz qui, lui aussi, s'était donné la mort par le même procédé. Yousouf Izzeddin était un détraqué. Il avait les instincts d'une bête fauve. Nulle bonté chez lui. Il ne pensait qu'à une chose : régner. Sa folie lui a fait prendre un chemin qui ne mène certainement pas au trône des Osmanlis. Djavid Bey raconte que le Prince était rongé par toutes sortes de soupçons. Ainsi, il soupçonnait, sans nulle raison, que le parti «Union et Progrès» lui en voulait, et il le lui faisait dire. Il était âgé de 59 ans. Le prince héritier actuel se nomme Vahideddine Effendi. Il est le fils du Sultan Médjid et, par

conséquent, frère du Sultan actuel. On le dit partisan d'idées opposées à celles du parti «Union et Progrès», actuellement au pouvoir. Des gens prétendent que sous le règne du Sultan Hamid, Vahideddine Effendi servait d'espion des Princes Impériaux, ses frères et cousins. Je ne sais si cette accusation est fondée.

12/25 Février 1916. — Mr. de Arroya, Ministre d'Espagne, m'a raconté l'anecdote suivante : «En sa qualité de doyen du Corps Diplomatique, l'Ambassadeur d'Autriche, Marquis Pallavicini, demanda au Grand Vézir, Saïd Halim Pacha, de vouloir faire fixer par le nouveau Prince héritier le jour auquel tous les Chefs de Missions pourraient présenter leur hommages à S. Altesse Impériale. L'étonnement du Marquis Pallavicini fut grand quant il entendit le Grand Vézir lui répondre ceci : "C'est inutile. Il est vrai que le défunt Prince héritier recevait les Représentants étrangers. Mais, dans l'ancien temps, chez nous, les choses ne se passaient pas ainsi. Et c'était mieux. Nous allons continuer la tradition du passé !"»

28 Juin/8 Juillet 1916. — L'habit a civilisé l'homme. Il l'a rendu un animal supérieur. Il lui a inspiré les idées les plus nobles, les plus sublimes. Il l'a éduqué. Il l'a poussé vers les découvertes les plus surprenantes, les plus utiles et parfois aussi les plus meurtrières. Il lui a donné, par conséquent, des armes pour faire le bien ainsi que des armes pour faire le mal. Et tout cela parce que en se couvrant, sauf la figure, l'homme a oublié sa nature animale et, en l'oubliant, il s'est jeté dans la voie du développement intellectuel qui l'a rendu un être absolument à part, dissemblable des animaux en général qui eux, vivent et meurent sous leur peau d'animal. Il résulte que pour que l'homme pût, pour ainsi dire, voir clair dans sa nature, il faudrait soit faire porter des habits à tous les animaux avec lesquels il est en contact journalier, soit obliger toute l'espèce humaine de se promener nue comme Adam et Eve. Mais alors, les idées de liberté, de justice, d'équité, les sciences et les arts, le talent d'idéaliser, le talent de tuer, ce qu'on appelle la civilisation, tout enfin retomberait dans l'enfance et en plus l'homme dans sa nudité montrerait qu'il est l'animal le plus laid sur la terre. Ainsi donc, pénétrons-nous de cette vérité que l'homme est un animal habillé et reconnaissons que son écrasante supériorité sur les autres animaux provient non pas seulement du calibre de son cerveau, mais en grande partie aussi du fait qu'en couvrant tout son corps il est arrivé à oublier presque entièrement sa nature animale, oubli étrange qui a aiguisé, fortifié, développé son intelligence tant pour le bien que pour le mal et qui aiguisera, fortifiera, développera tous les jours davantage cette même intelligence.

29 Juin/10 Juillet 1916. — Sirry Bey, Directeur général des Douanes de Constantinople, me raconta aujourd'hui que quelques jours avant la chute du Cabinet Kiamil Pacha en 1913, (je me trouvais alors à Vienne) un Conseil

extraordinaire, composé de Sénateurs, de Députés et de hauts fonctionnaires fut convoqué au Palais pour donner son opinion sur la nécessité ou non de laisser Andrinople aux Bulgares ou de continuer la guerre contre les États Balkaniques. À la réunion de ce Conseil, Gabriel Effendi, Ministre des Affaires Étrangères, prononça un discours pour déclarer que la Turquie ne pouvait s'attendre à aucune aide de la part de l'Europe. Abdul-Rahman Bey, Ministre des Finances, affirma à son tour que le trésor était vide. Nazim Pacha, Ministre de la Guerre, exprima l'avis que toute résistance devenait inutile, avis qui fut partagé par le Maréchal Ghazi Mouhtar Pacha. Le Conseil alors, en présence d'un aussi triste exposé de la situation, admit le point de vue du Cabinet, point de vue qui consistait à laisser Andrinople aux Bulgares. Le lendemain de cette décision, Enver Pacha, alors Enver Bey, faisait son coup d'état, et renversait le Cabinet Kiamil. Nazim Pacha était assassiné et le Maréchal Mahmout Chefket Pacha devenait Grand-Vézir. Andrinople était reprise peu de temps après.

À propos d'Andrinople, Sirry Bey me raconta aussi l'anecdote suivante : "Dans une audience que Sirry Bey eut avec le Sultan peu de temps avant le renversement du Cabinet Kiamil, Sa Majesté, parlant sur la situation politique, affirma à Sirry Bey que le Marquis Pallavicini, Ambassadeur d'Autriche-Hongrie, conseilla au Sultan l'abandon d'Andrinople aux Bulgares. Voici la réponse que fit le Sultan à Pallavicini : «Votre opinion ne peut pas être celle de votre Empereur. Elle doit vous être personnelle. Écrivez à votre Empereur. Demandez-lui son avis et communiquez-moi sa réponse.» Quelque temps plus tard, quant Pallavicini eut de nouveau l'occasion de voir le Sultan, il lui dit ceci : «En effet, Votre Majesté avait raison. Mon Empereur partage votre manière de voir. Vous ne devez pas céder Andrinople.» En racontant ce qui précède à Sirry Bey, le Sultan ajouta que les empereurs avaient plus que n'importe qui conscience des vrais intérêts de l'État.

3/16 Juillet 1916.— Mr. Kalergis, Ministre de Grèce à Constantinople, me dit aujourd'hui que trois sont les hommes en Grèce qui flattent le Roi de Grèce et qui l'encouragent dans ses idées pro-allemandes. De ces trois hommes les deux sont militaires ; ce sont Douzmani et Métaxas, et un civil : Streit, ancien Ministre de Grèce à Vienne. Mr. Kalergis considère néfaste l'influence de ces trois hommes. Il croit en outre que la Grèce se trouve en ce moment à la veille d'une guerre civile.

5/18 Juillet 1916.— Mr. de Aroyo, Ministre d'Espagne à Constantinople, m'a raconté aujourd'hui qu'il y a de cela assez de temps déjà, tant lui que son collègue l'Ambassadeur des États-Unis d'Amérique adressèrent à la S. Porte une note identique pour dire que les gouvernements des Pays belligérants, dont ils représentent les intérêts en Turquie pendant la guerre, rendaient les membres du gouvernement Ottoman «personnellement



responsables de tout dommage». Le Ministre d'Espagne ne représente que les intérêts français en Palestine. Quant à l'Ambassadeur d'Amérique, il représente les intérêts en Turquie de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie, de la Belgique, de la Serbie, de la France, en dehors de la Palestine, en somme de tous les pays en guerre avec la Turquie actuellement.

24 Juillet/6 Août 1916.— Ali Haydar Midhat Bey me dit aujourd'hui que le seul Ministre qui voulut véritablement notre participation à la guerre Européenne aux côtés de l'Allemagne fut Enver Pacha, Ministre de la Guerre. Saïd Halim Pacha, Grand-Vézir, Talaat Bey, Ministre de l'Intérieur, ainsi que les autres Ministres étaient d'un avis contraire. Ils pensèrent même à démissionner. S'ils ne le firent pas tous et s'ils se soumirent à la volonté de fer d'Enver Pacha, ce fut parce que Talaat surtout crut que la retraite du Cabinet entier à cette époque aurait amené un bouleversement énorme dans le parti des Jeunes Turcs, comme aussi parce qu'il craignait l'influence d'Enver dans l'armée. Ali Haydar Midhat Bey me dit également que ce qui détermina notre rupture avec la Russie fut l'ordre écrit donné à l'insu de ses collègues du Cabinet par Enver Pacha à l'Amiral allemand Souchon, au service de la Turquie, de provoquer et d'attaquer la flotte russe. Il est juste de rappeler ici que Djavid Bey, Mahmoud Pacha, El-Bostani Effendi et Oscan Effendi eurent le courage de leur opinion et démissionnèrent du Cabinet Saïd Halim Pacha. En somme donc, d'après Ali Haydar Midhat Bey, par dessus tous, c'est Enver qui voulut et qui imposa la guerre à la Turquie. Quant à Talaat, comme je l'ai dit plus haut, il commença par s'y opposer, mais, bientôt après, pour des raisons de politique intérieure et de parti, il changea d'avis et réussit à convaincre le Grand-Vézir ainsi que la majorité de ses collègues à accepter la guerre.

13/26 Août 1916.— Ali Haydar Midhat me dit qu'on vient de découvrir à Constantinople un grand complot ourdi par certains membres du Comité «Union et Progrès» (et on sait que c'est ce Comité qui est maintenant au pouvoir) dont le triple but serait d'assassiner Enver Pacha, Ministre de la Guerre, et Talaat Bey, Ministre de l'Intérieur, de former un nouveau Cabinet et de conclure, une fois que tout cela serait fait, la paix avec l'Entente, c'est-à-dire, avec l'Angleterre, la France, la Russie et l'Italie.

18/31 Août 1916.— La S. Porte a notifié aujourd'hui au Chargé d'Affaires Roumain que la Turquie se considérait en état de guerre avec la Roumanie à partir d'hier. Cette décision fut prise à la suite de la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche-Hongrie. L'Allemagne fit de même à la Roumanie. On dit que la Bulgarie aussi. Il est probable que la Grèce sortira bientôt de sa neutralité et commencera par déclarer la guerre à la Bulgarie.

3/16 Septembre 1916.— Le Maréchal Osman Pacha, Sénateur, me raconta aujourd'hui l'anecdote suivante sur Ghazi Mouhtar Pacha :

On sait que chaque vendredi le Sultan se rend en grande pompe à la Mosquée pour y faire ses dévotions. Sa Majesté se tient seule dans la voiture qui le conduit à la Mosquée à moins évidemment qu'Elle ne favorise quelqu'un en l'invitant de se placer en face d'Elle. Ainsi, le Sultan Hamid prenait toujours dans sa voiture pour aller à la Mosquée Ghazi Osman Pacha, défenseur de Plevna et grand Maréchal de la Cour. Au commencement du règne du Sultan actuel, on remarquait que Sa Majesté avait presque toujours en face d'Elle le Maréchal Ghazi Mouhtar Pacha. Tout naturellement, on supposait que c'était le Sultan qui, par une faveur spéciale, l'invitait. Or, il advint qu'un jour Mouhtar Pacha fut chargé d'une mission spéciale en Europe. Il devait donc quitter Constantinople. Avant son départ, il imagina de prier le Sultan de vouloir bien prendre dans sa voiture en allant à la Mosquée Mahmoud Mouhtar Pacha, qui n'était autre que le fils du Maréchal. Sa Majesté ne répondit ni par un oui ni par un non, mais Elle en fit part à son Grand-Vézir, Mahmout Chefket Pacha, Celui-ci eut alors l'occasion de demander au Sultan si c'était sur son ordre que Ghazi Mouhtar Pacha occupait presque chaque vendredi une place dans la voiture impériale. Grande fut la surprise du Grand-Vézir quand il apprit que Ghazi Mouhtar Pacha montait dans la voiture impériale de son propre chef sans absolument aucune invitation. Comme conséquence, le Grand-Vézir écrivit une lettre officielle pour informer Ghazi Mouhtar Pacha que ni lui, ni à plus forte raison son fils n'avaient le droit de prendre place dans la voiture impériale sans un ordre exprès de Sa Majesté. Il va sans dire que Ghazi Mouhtar Pacha n'eut plus la place qu'il avait soin d'occuper précédemment et à maintes reprises lui-même. Cette anecdote sert à montrer, d'un côté, la faiblesse de caractère du Sultan actuel — Mehmet V — et, de l'autre, l'ambition démesurée ainsi que la fourberie de Ghazi Mouhtar Pacha.

20/2 Novembre 1916. — Le Gouvernement Turc vient de dénoncer le Traité de Paris de 1856 ainsi que le Traité de Berlin de 1878. Comme c'est là un évènement d'une haute importance, je donne ci-après le texte de la note de Halil Bey, Ministre des Affaires Étrangères, contenant cette dénonciation.

*Note du Ministère Ottoman des Affaires Étrangères remise par les Ambassadeurs Ottomans accrédités à Berlin et à Vienne auprès des Gouvernements Allemands et Austro-Hongrois.*

Monsieur le Ministre,

D'ordre de mon gouvernement, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence ce qui suit :

Le Gouvernement Impérial Ottoman a été amené, au cours des évènements de la seconde moitié du siècle passé, à signer dans des circonstances diverses, deux traités importants, celui de Paris du 30 Mars 1856 et celui de Berlin du 3 Août 1878.

Le premier établissait un état de choses, un équilibre, que le second a réduit en très grande partie, mais tous deux ont été méconnus par des puissances signataires mêmes qui ont violé leurs engagements soit ouvertement, soit par voie occulte, de façon qu'après avoir obtenu l'exécution des clauses défavorables à l'Empire Ottoman, elles ne se sont pas souciées de celles qui étaient stipulées à son avantage, bien plus, s'y sont-elles opposées sans discontinuité.

Le traité de Paris avait imposé l'engagement «de respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Empire Ottoman» et de garantir «en commun la stricte observation de cet engagement». Puis il avait exclu toute immixtion dans les rapports du Gouvernement Impérial «avec ses sujets et dans l'administration intérieure de l'Empire».

Ceci n'a pas empêché le gouvernement français d'exercer, dans l'Empire Ottoman, une intervention appuyée par les armes, et d'exiger l'établissement d'un régime nouveau au Liban. Les Puissances co-signataires durent alors s'associer diplomatiquement à cet acte en vue de ne pas laisser la France libre dans ses desseins qui allaient à l'encontre des stipulations précitées du traité de Paris et faisaient craindre des visées annexionistes.

D'autre part, le gouvernement russe s'engagea dans une voie analogue en retenant, par un ultimatum, la Sublime-Porte dans son action contre les principautés de Serbie et du Monténégro qu'il avait soulevées et auxquelles il ne manquait pas de fournir des armes, des subsides, des officiers, même des soldats, et d'entrer finalement en guerre avec l'Empire Ottoman, après avoir exigé qu'une nouvelle administration intérieure vint à être établie en certaines provinces ottomanes et qu'une ingérence étrangère intervint dans la gestion de leurs affaires publiques.

De même, les clauses susmentionnées du traité de Paris n'ont pas empêché le Gouvernement français d'occuper la Tunisie et d'établir son protectorat sur cette dépendance de l'Empire, ni le Gouvernement anglais d'occuper l'Égypte pour y installer sa domination effective, et de faire subir une série d'empiètements à la souveraineté ottomane au sud du Yémen, à Nedjid, à Koweït, à El Katr, ainsi que dans le golfe Persique. Ces mêmes clauses n'ont pas non plus gêné les quatre gouvernements, actuellement en guerre avec la Turquie, de modifier par la force l'état des choses existant dans l'île de Crète et d'y créer une situation nouvelle en contradiction flagrante avec l'intégrité qu'ils s'étaient engagés à respecter.

Enfin, l'Italie ne s'est pas fait scrupule de déclarer la guerre à l'Empire Ottoman sans aucun motif sérieux, dans un simple but de conquête, uniquement en vue de se créer des compensations à la suite de l'état de choses politique nouveau survenu alors dans le nord de l'Afrique, et elle n'a guère pris même la peine de se conformer à son engagement d'après lequel, en cas de dissentiment avec la Turquie, elle doit «avant de recourir à l'emploi de la force, mettre les parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur médiation.»

Ce qui précède rend inutile d'énumérer encore d'autres circonstances où l'intervention dans les affaires intérieures de l'Empire Ottoman s'est produite.

Le traité de Berlin qui fut conclu à la suite des événements de 1877-78 modifia considérablement celui de Paris en créant des situations nouvelles dans la Turquie d'Europe ; ces situations ont été par la suite changées par des conventions ultérieures qui ont rendu caduques les stipulations y relatives de l'acte international susvisé.

Mais pas bien longtemps après la conclusion de ce dernier, le Gouvernement russe a donné la mesure de son respect à l'égard de ses propres engagements. N'ayant point conquis Batoum, il n'avait pu s'adjuger cette place forte qu'en déclarant, par une clause solennelle internationale, son intention de l'ériger en port franc essentiellement commercial. Le Gouvernement anglais avait sur cette base consenti à renouveler certains engagements.

Cependant, le Cabinet de St.-Pétersbourg, après avoir réalisé ses intentions, a simplement dénoncé l'article y relatif du traité et a fait de la ville précitée une place de guerre. Le Gouvernement anglais ne prit aucune des mesures de sanction qu'il avait fait entrevoir, ce qui dénote le degré d'importance qu'il attribuait au système établi par le Traité de Berlin.

Le Gouvernement Impérial Ottoman a exécuté très scrupuleusement les clauses onéreuses pour lui du Traité, mais les quelques dispositions à lui favorables y insérées sont restées à l'état de lettre morte, malgré son insistance, ainsi que celle de ses créanciers, grâce à l'intérêt qu'avait certaine puissance à entraver toute amélioration du sort de l'Empire Ottoman.

Les développements exposés plus haut établissent que les Traités de Paris et de Berlin ont été constamment violés dans leurs clauses essentielles et générales pour l'Empire Ottoman par certains des États qui y ont apposé leur signatures. Or on ne saurait concevoir qu'un même acte international soit valable dans ses charges à l'égard d'une des parties contractantes alors que les dispositions avantageuses à celle-ci seraient invariablement méconnues. Cet état de choses le rend déjà caduc par lui-même et de nul effet pour ladite Partie.

Mais il y a plus, la situation dans laquelle les deux Traités susvisés sont intervenus a complètement changé. Le Gouvernement Impérial Ottoman se trouve en état de guerre avec quatre des Puissances co-signataires, celles à l'initiative, sur l'insistance et dans l'intérêt desquelles les dits actes ont été conclus, ce qui les annule irrémédiablement dans les relations entre la Turquie et elles.

Puis, le Gouvernement Impérial s'est allié avec deux autres de ces Puissances sur le pied de parfaite égalité.

Dès alors, l'Empire Ottoman s'est dégagé à titre définitif de sa situation en quelque sorte subordonnée, de la tutelle collective des Grandes Puissances, dans laquelle certaines de ces dernières avaient intérêt à la maintenir ; il entre donc dans le groupe des puissances européennes avec tous les droits et prérogatives d'un Gouvernement entièrement indépendant. Cette situation nouvelle fait aussi perdre toute raison d'être aux actes susmentionnés.

L'ensemble de ces diverses considérations rend lesdits actes complètement nul et sans aucune valeur contractuelle. Néanmoins, à l'effet de ne pas laisser planer quelques doutes sur ce point dans l'esprit de ceux de États contractants qui ont transformé leurs relations d'amitié en celles d'alliance, le Gouvernement Impérial a l'honneur de porter à la connaissance du Gouvernement Impérial d'Allemagne (I. & R. d'Autriche-Hongrie) qu'il dénonce les-dits traités de 1856 et 1878.

Cependant, il croit utile de relever qu'il ne manquera pas de se prévaloir des principes du droit international en vue de faire respecter les droits stipulés à son avantage par les traités susmentionnés et qui ont été méconnus jusqu'ici.

D'autre part, le Gouvernement Impérial, sous la pression de la France, a dû octroyer au *Liva* du Liban une organisation d'autonomie purement administrative et limitée qui y donnait une certaine ingérence aux Grandes Puissances.

Quoique cet état de choses été créé par la voie des Règlements intérieurs de 1861 et 1864 et non par un traité conclu en due forme, cependant, en vue de dissiper tout malentendu à ce sujet, il croit devoir déclarer que, pour les motifs exposés plus haut, il y a mis fin en établissant, dans le *Liva* précité, le même mécanisme administratif qui existe dans les autres parties de l'Empire.

14/27 Janvier 1917.— Feridoun Bey, ex-aide-de-camps du Khédive Abbas Pacha et frère de Munir Pacha, ex-Ambassadeur à Paris, m'a raconté aujourd'hui ceci :

Ceux qui désiraient la guerre Européenne actuelle et la préparèrent furent Poincaré et Delcassé. Ceux qui, parmi toujours les Français influents, ne la voulaient pas, c'étaient Jaurès et Caillaux. Le Khédive Abbas Hilmi fut avisé à temps par Caillaux des projets du Président Poincaré et dans l'attente de la guerre il vendit un mois avant celle-ci tous ses titres avec des profits énormes. En reconnaissance de ce service rendu par Caillaux, le Khédive, usant de son influence personnelle auprès de Poincaré (qui avant de devenir Président était l'avocat du Khédive Abbas duquel il recevait comme honoraires 50 Livres par mois), obtint, moyennant également fortes sommes données aux juges, l'acquiescement de Madame Caillaux qui, comme on sait, tua d'un coup de revolver Calmette, propriétaire du journal *Le Figaro*.

22/4 Avril 1917.— L'homme est le plus intelligent des animaux et le plus féroce. L'homme, cependant, avoue avec difficulté qu'il est un animal. Il a même l'air d'en douter. La cause de ce doute c'est qu'il est habillé. C'est l'habit qui, en couvrant l'homme presque en entier, lui fait perdre l'idée, je dirais même, la sensation de son animalité. C'est l'habit qui lui fait accroire qu'il est pétri d'une pâte autre que celle des animaux en général. Déshabillez tous les hommes, faites-les vivre ainsi ensemble, et il ne se passera pas longtemps

avant qu'ils se pénétrèrent de l'idée qu'ils ne sont autre chose que des animaux. Aussitôt, par conséquent, que nous avons l'occasion de constater la cruauté de l'homme, ses tueries et ses guerres, aussitôt que nous pensons à sa rage de se nourrir de la chair de millions d'êtres qu'il massacre journellement (et pourtant quelle indignation chez les hommes quand par hasard un tigre avale un homme !), ne nous en étonnons pas trop, car, sous le couvert épais de l'habit, vit et s'agite le plus parfait, il est vrai, mais, en même temps, le plus terrible, le plus sanguinaire, le plus impitoyable des animaux, je devrais dire, le plus hypocrite aussi, puisque l'homme justifie ses plus vilains actes non seulement en invoquant partout et toujours le nom d'un Dieu juste, mais encore en alléguant que la terre toute entière fut expressément créée pour lui seul, tandis que en réalité, hélas, il n'est qu'une de ses manifestations éphémères. —

9/19 Avril 1917. — Nicolaki Effendi, homme d'affaires de feu Youssouf Izzeddin Effendi, me dit aujourd'hui que Son Altesse s'était suicidée uniquement à cause de ce qu'Elle se croyait persécutée par le parti au pouvoir «Union et Progrès». Il y avait donc là signe de folie. Youssouf Izzeddin Effendi croyait qu'à tout propos on lui manquait d'égards et que dans ces conditions il valait mieux se donner la mort. Ce qu'il craignait, c'était de manquer son coup. Il le disait ouvertement longtemps avant sa mort. Il étudia la façon d'ouvrir efficacement les veines de son bras avec un rasoir. Il fit si bien qu'il réussit.

11/24 Avril 1917. — Mahmoud Mouhtar Pacha, ex-Ambassadeur de Turquie à Berlin, m'a dit aujourd'hui que les Allemands se montrèrent remarquables dans la guerre mondiale actuelle : 1° pour leur grand patriotisme ; 2° pour leur grande discipline et leur magnifique organisation ; 3° pour leur grand courage et 4° pour leur grande incapacité dans leur commandement militaire au commencement de la guerre. Ayant exprimé mon étonnement sur ce dernier point, Mahmoud Mouhtar m'a affirmé que seule l'intervention de Hindenburg et de Mackenzie corrigea les fautes commises.

Passant à un autre sujet, Mahmoud Mouhtar m'a dit aussi que dès le mois de mars 1912 tant l'Allemagne que l'Autriche étaient positivement informées de l'alliance des États Balkaniques contre la Turquie, mais que Quinderley, Ministre des Affaires Etrangères de l'Allemagne à cette époque, étant très mal disposé envers les gouvernants Turcs d'alors ne voulut pas avertir la Porte de ce qui se tramait contre elle. Mr. de Quinderley croyait, non sans raison, que les dits gouvernants penchaient vers l'Angleterre surtout. Et la preuve que la chose était ainsi, c'est le silence absolu que la Porte garda à mes efforts, comme Ambassadeur à Vienne, de conclure une Entente Turco-Autrichienne sur la base du statu quo balkanique, entente qui, si elle avait été conclue, aurait non seulement sauvé la Turquie, mais encore empêché la guerre mondiale en cours en ce moment.

15/12 Mai 1917.— Quelqu'un me demandait aujourd'hui de résumer en très peu de mots mon existence jusqu'ici. Je lui répondis de la manière suivante : «À l'âge de 15 à 16 ans, je quittais Constantinople pour Paris où, aux frais du Gouvernement Ottoman, je complétais mes études jusqu'à la Licence en Droit, celle-ci y-comprise. Dès mon retour à Constantinople, me basant sur la demande faite par mon grand-oncle maternel Jean Aristarchi, Ambassadeur de Turquie à Berlin, je sollicitais le poste d'Attaché à la dite Ambassade. La Sublime Porte n'ayant pas accepté la demande de mon grand-oncle, je quittais Constantinople pour l'Angleterre où j'entrais dans la grande maison de Ralli Frères. Là, je restais près de cinq ans. Mais, n'ayant pas la bosse du commerce, je retournais à Constantinople et j'entrais comme Attaché au Secrétariat du Sultan Abdul-Hamid. Deux années plus tard, j'entrais dans la carrière diplomatique. Comme Secrétaire et puis comme Conseiller, je passais 8 ans, d'abord à Belgrade et puis à Madrid. De Madrid, je fus nommé Ministre à Washington, poste que je gardais neuf ans. Après ce laps de temps, je fus rappelé à Constantinople et peu de temps après je fus nommé Membre de la Section Civile du Conseil d'État, où je restais 4 ans. De là, je fus nommé Prince de Samos. Deux ans et demi plus tard, je démissionnais et, rentré à Constantinople, je fus renommé, bientôt après, Membre de la Section Civile du Conseil d'État. Trois ans après, je fus nommé Sénateur inamovible. En Décembre 1911, je fus envoyé comme Ambassadeur à Vienne où je restais un an. Actuellement, je siège au Sénat, comme avant d'aller à Vienne. Voici maintenant les différentes personnes qui m'aidèrent particulièrement dans ma carrière : 1° Mon père qui me fit envoyer à Paris. 2° Le Docteur Paspati qui me recommanda aux Ralli Frères. 3° Mon père encore ainsi que Behram qui me recommandèrent au Sultan pour le poste de Secrétaire de Légation à Belgrade. 4° Mon père toujours qui me recommanda pour le poste de Conseiller à Madrid ainsi que pour le poste de Ministre à Washington. 5° Arap İzzet Pacha qui me recommanda (les deux fois) pour le poste de Membre de la Section Civile du Conseil d'État (la Section Civile était la Section la plus importante du Conseil d'État). 6° Ma nomination comme Prince de Samos fut faite directement par le Sultan Hamid, presque immédiatement après la mort de mon père en 1902 et sans aucune recommandation préalable. 7° Kiamil Pacha, Grand-Vézir, qui me fit nommer Sénateur et 8° Koutcouk Saïd Pacha, Grand-Vézir, qui me fit nommer Ambassadeur.»

22/4 Juin 1917.— Le Ministre de Suède à Constantinople, Mr. d'Ackensvaëld, me dit aujourd'hui que ce furent principalement Mr. Humann, actuellement attaché naval d'Allemagne ici, ainsi que feu l'Ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, Baron Wangenheim, qui influencèrent Enver Pacha, Ministre de la Guerre, pour la participation de la Turquie dans la guerre mondiale qui fait rage en ce moment. Humann est né à Smyrne d'un père allemand archéologue distingué. Il parle plusieurs langues et il est doué de beaucoup d'intelligence. Sa sœur épousa Mr. Sarre, archéologue allemand lui

aussi, établi à Berlin. Quand Enver était attaché militaire de l'Ambassade de Turquie à Berlin, il fréquentait beaucoup la maison de la sœur de Humann. Il s'en est suivi une amitié solide entre lui et Humann. De retour à Constantinople, Enver attira Humann en Turquie, où il fut placé au commandement du stationnaire de l'Ambassade d'Allemagne *Loreley*. Catéchisé, pour ainsi dire, tous les jours par Humann et Wangenheim, flatté aussi par eux, Enver devient le défenseur passionné de la politique allemande en Turquie. De là la participation de la Turquie dans la guerre mondiale. Enver, en d'autres mots, imposa l'alliance allemande à la Turquie. Il était alors, et il continue de l'être, Ministre de la Guerre. Ses collègues se soumirent à sa volonté de fer, car ce qu'il a par dessus tout, ce n'est ni une capacité ni une intelligence au dessus de la moyenne ; c'est de la volonté qui frise l'entêtement, un entêtement féroce. Pour donner maintenant une preuve de l'intimité des relations entre Enver et la famille Sarre je dirai qu'actuellement un frère d'Enver, âgé de 15 ans, fait son éducation à Berlin et vit chez la dite famille.

18 Juin/1 Juillet 1917.— Naby Bey, Ambassadeur de Turquie à Rome lors de la rupture avec l'Italie, me dit aujourd'hui ceci : «J'étais à Rome quand l'Autriche envoya son fameux ultimatum à la Serbie, ultimatum qui déchaîna la guerre mondiale. Or, je sais sûrement que l'Italie, quoique alliée à cette époque de l'Autriche, ne fut avisée de l'ultimatum en question qu'après avoir été remis à Belgrade. Mon collègue d'Allemagne me tint même alors ces paroles significatives : "J'espère que la Serbie rejettera l'ultimatum avant que l'Italie ne se prononce sur son contenu." Ce qui précède, a ajouté Naby Bey, démontre que tant l'Allemagne que l'Autriche voulaient à toute force la guerre.»

Passant à un autre sujet, Naby Bey me dit aussi ceci : «Évidemment, ce fut Enver Pacha qui par-dessus tout le monde voulut la guerre et manœuvra de façon à placer la Turquie aux côtés de l'Allemagne. Mais, sachez que quelque temps avant l'intervention arbitraire d'Enver Pacha, le Ministère Saïd Halim prit l'engagement écrit de participer à la guerre aux côtés toujours de l'Allemagne dès que "le moment opportun se présenterait." Vous voyez donc que les collègues d'Enver Pacha étaient aussi — conditionnellement il est vrai — partisans de la guerre comme alliés de l'Allemagne».

4/17 Octobre 1917.— L'Empereur Guillaume se trouve à Constantinople depuis avant-hier pour rendre une visite d'ami et d'allié du Sultan Réchad et de la Turquie. Mr. Von Kullmann, Ministre des Affaires Étrangères d'Allemagne, accompagne Sa Majesté Impériale. Mr. d'Ackensvaëld, Ministre de Suède, eut une longue entrevue avec Mr. Von Kullmann aujourd'hui. Ils parlèrent naturellement de la situation présente des belligérants. Mr. Von Kullmann répéta son opinion, à savoir, que jamais



l'Allemagne ne voudra céder l'Alsace et la Lorraine à la France et que par conséquent, la guerre continuera jusqu'à la victoire écrasante. Mr. d'Ackensvaëld ayant fait observer que Mr. Michealis, Chancelier de l'Empire allemand, n'était pas très catégorique là-dessus dans ses discours au Reichstag, Mr. Von Kullmann fit entendre au Ministre de Suède que Mr. Michaelis n'avait pas en politique des idées très arrêtées et qu'il n'était au fond qu'un bureaucrate.

5/18 Octobre 1917.— Mon collègue au Sénat, le Toptzi Riza pacha me dit que quelques années avant la chute du Sultan Hamid II, ce monarque envoya en Europe Bohor Effendi, juif de nationalité (actuellement sénateur) pour proposer au monde juif l'érection de la Palestine en une espèce de Principauté juive à la condition qu'au préalable les capitalistes juifs payassent toutes les dettes que la Turquie avait à cette époque. Bohor Efendi n'aurait pas réussi dans sa mission.

9/22 Octobre 1917.— Bohor Effendi, auquel je fis part de ce que j'ai écrit ci-dessus sur son compte, me dit aujourd'hui que le Sultan Hamid n'a jamais eu l'intention d'ériger en une espèce de Principauté Juive la Palestine, mais qu'il s'agissait simplement de coloniser en partie la Palestine de Juifs venus du dehors. Bohor Effendi ne se rendit pas en Europe pour négocier la chose. Sans quitter Constantinople, il s'aboucha avec certains Juifs influents. La conséquence fut qu'on n'aboutit à rien. Les Juifs ne voulurent pas payer une grosse somme pour atteindre après tout un résultat médiocre, d'après eux.

13/26 Novembre 1917.— Hier eut lieu une réunion de Députés appartenant au parti «Union et Progrès», parti qui est au pouvoir. Un grand mécontentement s'y est manifesté contre le Ministère en général et particulièrement contre Enver Pacha, Ministre de la Guerre. Les reproches faits se résument comme suit : 1° Insécurité absolue dans les provinces où les autorités et surtout les militaires commettent des vexations sans nombre et même des meurtres. 2° Imprévoyance du gouvernement pour ce qui concerne le ravitaillement et 3° Tolérance envers certains hommes d'affaires et certaines sociétés de commerce qui accaparent tout au détriment du pauvre et qui volent. Le mécontentement dont j'ai parlé plus haut s'est manifesté de nouveau aujourd'hui, mais, cette fois-ci en pleine séance de la Chambre. Voici comment : durant cette guerre toutes les fois qu'Enver Pacha prenait la parole, des applaudissements chaleureux accompagnaient son discours. Or, aujourd'hui Enver prit aussi la parole pour donner un exposé de la situation militaire. Un morne silence fut le seul accompagnement de son discours. Tout cela est très caractéristique et constitue un indice des difficultés de l'heure actuelle.

clandestinement pour une destination inconnue. Ismail Hakkî Pacha, chef du ravitaillement, fit de même.

21 Janvier/3 Février 1918.— Mr. Pamfili, membre de l'Ambassade d'Autriche-Hongrie, me dit aujourd'hui ceci : «Les emprunts de guerre allemands s'élèvent jusqu'à ce jour à à peu près 150 milliards de marks. Quant à la Turquie, elle a emprunté jusqu'ici à l'Allemagne un peu moins que 3 milliards de marks. Or, si la Turquie n'avait pas pris part à la guerre mondiale actuelle, l'Allemagne aurait sûrement été battue jusqu'à présent. Donc, les 3 milliards de marks prêtés à la Turquie par l'Allemagne ne devraient pas être considérés comme excessifs. Bien au contraire. L'aide prêtée à l'Allemagne par la Turquie vaut bien plus que 3 milliards de marks.»

28 Janvier/10 Février 1918.— Aujourd'hui à 5 heures de l'après-midi est mort l'ex-Sultan Abdul-Hamid II à l'âge de 76 ans dans son Palais de Beylerbeyi où il fut enfermé dès son retour de Salonique.

21 Juin/4 Juillet 1918.— Hier vers 7 heures du soir est mort du diabète le Sultan Mehmed V à l'âge de 76 ans. Son successeur et frère, Mehmed Vahideddine Effendi, fut proclamé Sultan solennellement aujourd'hui au Palais de Top Capou, conformément au cérémonial d'usage sous le nom de Mehmed VI. Il est dans sa 58<sup>e</sup> année. On le dit un homme à poigne. On le suppose même contraire au parti au pouvoir qui est le seul parti fortement constitué dans le pays. Je crois qu'à moins d'événements indépendants de la volonté du Sultan, celui-ci sera forcé de se soumettre aux exigences du susdit parti. Par «événements indépendants», j'entends, par exemple, la victoire de l'Entente.

12/25 Juillet 1918.— Tant le Maréchal Fuad Pacha, Sénateur, que Loutfi Bey, 1er Chambellan, me firent aujourd'hui un grand éloge du nouveau Sultan. Ils m'ont affirmé qu'il était un homme parfaitement au courant de la situation et qu'il n'avait qu'une ambition, à savoir, arriver à régénérer l'Empire. D'après ces deux personnes, Mehmed VI ne se laissera pas marcher sur les pieds, comme son prédécesseur, par le parti «Union et Progrès». Avec cela, le Sultan aurait des habitudes excessivement simples.

18/31 Août 1918.— La cérémonie de l'investiture du sabre eut lieu aujourd'hui. Sa Majesté Impériale Vahideddine Mehmed VI se rendit pour cela en grande pompe à la Mosquée d'Eyoup. Sidi Ahmed Chérif, grand chef de la confrérie des Senoussis, qui parvint à venir hier de la Tripolitaine sans être molesté par l'ennemi, présida à la dite cérémonie. Le monde continue à parler du Sultan dans des termes flatteurs. Au physique, il n'est certes pas beau, mais il a l'air intelligent et énergique. Les moments que traverse actuellement la Turquie sont très durs. Nous verrons s'il saura surmonter les difficultés, tant intérieures qu'extérieures qui l'entourent.

27 Septembre/10 Octobre 1918.— Aujourd'hui eut lieu l'ouverture annuelle du Parlement. Talaat Pacha, Grand-Vézir, lut le discours du Trône et le Sultan Vahiddedin Mehmet VI, après cette lecture, prêta le serment d'usage lors de l'avènement au Trône d'un nouveau sultan constitutionnel. Après Sa Majesté, ce fut le tour des Sénateurs et Députés qui tous ensemble jurèrent de rester fidèles à la Constitution. On remarqua que dans la loge diplomatique seul l'Ambassadeur d'Allemagne brillait par son absence. On a dit qu'il s'était absenté pour éviter une manifestation hostile de la part de la populace qui se tenait en assez grand nombre aux abords du Corps Législatif. La chose paraît possible, vu le peu de sympathie dont, malgré l'alliance, jouissent les Allemands en Turquie actuellement.

8/21 Octobre 1918.— Ali Haydar Bey me dit aujourd'hui que par l'intermédiaire de Sélim Fuad Bey, Ministre de Turquie à Berne, l'Angleterre fit, il y a de cela deux mois, au Gouvernement Turc des conditions excessivement avantageuses à l'effet de conclure une paix séparée. Toutefois, tant Enver Pacha que Djémal Pacha s'y opposèrent disant qu'il fallait rester fidèle à la parole donnée à l'Allemagne. Ali Haïdar Midhat Bey qui déplore ce refus qu'il qualifie de criminel me dit aussi que depuis le commencement de la guerre Enver reçut en cadeaux de l'Allemagne une affaire de 50 millions de marks et Djémal 30 millions. Le même Ali Haïdar Bey m'informa que le général Townsend, prisonnier anglais, quitta dernièrement Constantinople pour se mettre, au su du Gouvernement Turc, en communication avec des envoyés ententistes et traiter la question de la paix. On sait que depuis quelques jours Talaat, Enver et Djémal ne sont plus au pouvoir et qu'un nouveau Cabinet sous Izzet Pacha fut formé. Néanmoins Enver et Djémal continuent à avoir de chauds partisans dans certains milieux militaires et cela donne lieu à certaines inquiétudes.

22 Octobre/4 Novembre 1918.— Il y a de cela cinq jours, un armistice fut signé entre la Turquie et l'Entente, sous des conditions excessivement onéreuses pour la première. L'Autriche suivra bientôt cet exemple qui fut, il est vrai, donné d'abord par la Bulgarie. L'Allemagne ne tardera pas à se soumettre aussi. Donc, défaite complète de la Quadruple par l'Entente. La paix aura lieu après que la Quadruple entière se sera livrée à l'Entente militairement et complètement. En attendant, les gros bonnets du Comité «Union et Progrès», Comité qui renversa le Sultan Hamid, se mettent à fuir clandestinement. Talat Pacha, ex-Grand-Vézir, Enver Pacha, ex-Ministre de la Guerre, vice-généralissime et principal instigateur de l'entrée en guerre de la Turquie et Djémal Pacha ex-Ministre de la Marine, ont disparu. On dit qu'avec l'aide de quelques officiers allemands, ils quittèrent Constantinople clandestinement pour une destination inconnue. Ismail Hakki Pacha, chef du ravitaillement, fit de même.

17/30 Juin 1919.— Aujourd'hui eut lieu au Palais de Dolmabahtché la cérémonie du baise-main à l'occasion du Baïram. On y fut convoqué pour 8 heures du matin. Comparativement aux cérémonies précédentes du même genre, celle d'aujourd'hui fut sombre. La tristesse était visible sur les visages, à commencer par le Sultan, amaigri et défait. Les assistants aussi étaient bien moins nombreux que d'habitude.

17/30 Octobre 1919.— Mahmoud Djélaleddin Pacha, qui fut pendant longtemps chef de la police secrète du Sultan Hamid, me dit aujourd'hui que la mère du Sultan Mahmoud II, était tout bonnement française de naissance. Une fois admise dans le Harem Impérial et faite musulmane, elle serait devenue plus tard femme du Sultan Hamid I<sup>er</sup>, père du Sultan Mahmoud II. Le même Pacha me dit aussi que la mère du Sultan Hamid II, Circassienne d'origine, fut de mœurs légères. Durant la guerre de Crimée plusieurs militaires français séjournèrent nécessairement à Constantinople même. Ce fut avec un officier français que la Sultane, d'après le Pacha, avait des rendez-vous à un petit kiosk impérial connu sous le nom de Malta-Kioskiou et situé non loin des hauteurs d'Ortakeui. Un jour, l'officier en question, à la sortie de son rendez-vous, aurait été assassiné par deux préposés du Palais.

24 Novembre/7 Décembre 1919.— Aujourd'hui ayant rencontré par hasard Mahmoud Bey, un des secrétaires d'Izzet en 1908, celui-ci me donna l'historique suivante de la fuite en question. Izzet, d'après Mahmoud Bey, à l'annonce de la révolution jeune turque, eut le courage de recommander au Sultan Hamid la résistance à outrance. Il eut à ce propos le 10/23 Juillet 1908 une longue audience avec le Sultan durant laquelle il exposa la nécessité de sévir contre les révolutionnaires. Le Sultan parut convaincu. Mais, aussitôt après et fort tard dans la nuit, il appela auprès de lui Saïd Pacha qui défendit la cause contraire. Là dessus, le Sultan changea d'avis et le rétablissement de la Constitution de Mithad Pacha devint un fait le 11/24 Juillet 1908. De cette façon, le parti révolutionnaire triomphait. Izzet alors n'eut qu'une idée, c'était de fuir. Il implora le Sultan de le laisser partir pour la Syrie. Après un échange d'idées là-dessus entre le Sultan et Izzet, celui-ci obtint l'autorisation écrite de se rendre, non pas en Syrie, mais, soi-disant, en mission en Europe. C'était tout ce qu'Izzet désirait. Il fit aussitôt ses préparatifs de voyage. Mais, sachant qu'il était espionné par les Jeunes Turcs, il acheta pour 20.000 Livres un bateau voulant par cet achat tromper ses ennemis. Bien entendu, la police ne perdait pas de vue le bateau qu'Izzet était bien résolu de ne jamais prendre. Et, en effet, il s'embarqua sur un bateau anglais. La police eut vent de la chose. Elle somma le capitaine de rendre le fugitif. Le capitaine refusa. La police là-dessus — ou plutôt le parti des Jeunes Turcs — fit intervenir l'Ambassadeur d'Angleterre pour exiger la restitution du fugitif. Le capitaine, non sans peine, accepta de le rendre. Mais, sur la présentation par Izzet de l'écrit par lequel le Sultan autorisait Izzet de se rendre en mission en Europe, le capitaine refusa

net de se soumettre à la demande qui lui avait été faite, et c'est ainsi qu'Izzet, après avoir fait embarquer un grand nombre de ses effets en face de Prinkipo, où il avait sa magnifique villa d'été, réussit enfin à partir. En ce moment même, il se trouve en route pour la Syrie après avoir passé quelques jours à Constantinople. Il a dû se dire que les temps avaient bien changé depuis le jour de sa fuite.

30/12 Janvier 1920.— Le Parlement Ottoman fut ouvert aujourd'hui. Le Sultan ne l'ouvrit pas en personne, à cause de maladie, peut-être diplomatique. Le Discours du Trône fut lu du haut de la tribune de la Chambre des Députés par le Ministre de l'Intérieur en présence des Membres du Cabinet, des Sénateurs, des Députés, du Corps diplomatique des Puissances neutres et de quelques curieux. Il était modéré dans la forme et ne ressemblait pas à ceux du temps où le Comité «Union et Progrès» régnait suprême. On a remarqué que dans la loge diplomatique il y avait aussi l'Amiral américain Bristol avec sa femme.

12/25 Janvier 1920.— Dans un article de fond le journal français «Bosphore» relate que la mère du Sultan Mahmout II serait française d'origine. Elle serait de la Martinique et aurait porté le nom d'Aimée Dubuc de Rivery. Elle avait été vendue au Sérail par des pirates barbaresques.

15 Mars 1921.— On sait que Talaat, une fois l'Allemagne battue, prit la fuite. Il se retira à Berlin. Aujourd'hui, il fut tué par l'arménien Salomon Teilirian, jeune homme de 23 ans.

7 Décembre 1921.— Après Talaat, voici le tour de Saïd Halim. Il fut, en effet, assassiné aujourd'hui à Rome. L'assassin ne put être attrapé. C'est au moment où Saïd Halim voulut sortir de son automobile que l'assassin le tua d'un coup de revolver. Saïd Halim faisait parti des prisonniers détenus par les Anglais à Malte. Il se trouvait libéré depuis très peu de temps.

17/30 Juin 1919. — Aujourd'hui se fait au Palais de Constantinople la cérémonie de la dédicace du monument élevé en l'honneur de nos héros de la guerre de 1914-1918. Le monument est en forme de colonne et surmonté d'une statue de la Liberté. On y a gravé les noms de nos héros. Le monument est situé dans le jardin de la Chambre des députés. Il a été inauguré le 17/30 Juin 1919.

17/30 Juin 1919. — Aujourd'hui se fait au Palais de Constantinople la cérémonie de la dédicace du monument élevé en l'honneur de nos héros de la guerre de 1914-1918. Le monument est en forme de colonne et surmonté d'une statue de la Liberté. On y a gravé les noms de nos héros. Le monument est situé dans le jardin de la Chambre des députés. Il a été inauguré le 17/30 Juin 1919.

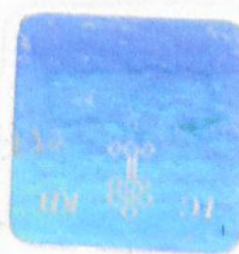
17/30 Juin 1919. — Aujourd'hui se fait au Palais de Constantinople la cérémonie de la dédicace du monument élevé en l'honneur de nos héros de la guerre de 1914-1918. Le monument est en forme de colonne et surmonté d'une statue de la Liberté. On y a gravé les noms de nos héros. Le monument est situé dans le jardin de la Chambre des députés. Il a été inauguré le 17/30 Juin 1919.





ULB Halle  
002 064 12X

3/1





# LES CARNETS DU BOSPHORE

IV

ALEXANDRE MAVROYENI

## NOTES ET SOUVENIRS



ÉDITIONS ISIS  
ISTANBUL